4

THÉATRE

DE

VOLTAIRE.

TOME QUATRIEME.

LE THÉATRE DE VOLTAIRE,

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE de plusieurs Pièces, qui n'ont été imprimées que depuis la mort de l'Auteur, & qui ne se trouvent que dans l'édition des Œuvres complettes, imprimées à Kell.

TOME QUATRIEME.

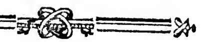


A TOULOUSE,

Chez J. B. BROULHIET, Libraire.

M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.



TABLE

DES PIECES

Contenues dans le IV volume.

L'ORPHELIN

DE LA CHINE,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois le 20 août 1755.

A MONSEIGNEUR

LE MARÉCHAL

DUC DE RICHELIEU,

Pair de France, Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, Commandant en Languedoc, l'un des quarante de l'Académie.

JE voudrais, Monſeigneur, vous préſenter de beau marbre, comme les Génois, & je n'ai que des figures Chinoiſes à vous offrir. Ce petit Ouvrage ne paraît pas fait pour vous. Il n'y a aucun Héros dans cette Pièce qui ait réuni tous les ſuffrages par les agrémens de ſon eſprit, ni qui ait ſoutenu une République prête à ſuccomber, ni qui ait imaginé de renverſer une colonne Anglaiſe avec quatre canons. Je ſens mieux que perſonne le peu que je vous offre ; mais tout ſe pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être qu'au pied des Alpes, & vis-à-vis des neiges éternelles où je me ſuis retiré, & où je devais n'être que Philoſophe, j'ai ſuccombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant ſur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié. Cependant je n'ai conſulté que mon cœur ; il me conduit ſeul ; il a toujours inſpiré mes actions & mes paroles ; il ſe trompe quelquefois, vous le ſavez, mais ce n'eſt pas après des épreuves

ſi longues. Permettez donc que ſi cette faible Tragédie peut durer quelque temps après moi, on ſache que l'Auteur ne vous a pas été indifférent; permettez qu'on apprenne que ſi votre oncle fonda les beaux arts en France, vous les avez ſoutenus dans leur décadence.

L'idée de cette Tragédie me vint, il y a quelque temps, à la lecture de l'*Orphelin de Tchao*, Tragédie Chinoiſe, traduite par le Père *Brémare*, qu'on trouve dans le Recueil que le Père *du Halde* a donné au Public. Cette Pièce Chinoiſe fut compoſée au quatorzième ſiècle, ſous la dynaſtie même de *Gengis-Kan*. C'eſt une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changèrent point les mœurs de la Nation vaincue; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine; ils adoptèrent toutes ſes loix.

Voilà un grand exemple de la ſupériorité naturelle que donnent la raiſon & le génie ſur la force aveugle & barbare, & les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorſqu'ils ont conquis encor ce grand empire au commencement du ſiècle paſſé, ils ſe ſont ſoumis une ſeconde fois à la ſageſſe des vaincus, & les deux Peuples n'ont formé qu'une Nation gouvernée par les plus anciennes lois du monde : évènement frappant, qui a été le premier but de mon Ouvrage.

La Tragédie Chinoiſe qui porte le nom de l'*Orphelin*, eſt tirée d'un Recueil immenſe des Pièces de Théâtre de cette Nation. Elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des

portraits vivans des actions des hommes, & d'établir de ces écoles de morale où l'on enseigne la vertu en action & en dialogues. Le poëme dramatique ne fut donc longtemps en honneur que dans ce vaste pays de la Chine, séparé & ignoré du reste du monde, & dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cents années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des Peuples inventeurs, vous ne l'y trouverez pas; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de *Pilpay* & de *Locman*, qui renferment toute la morale, & qui instruisent en allégories toutes les Nations & tous les siècles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'art dramatique; cependant ces Peuples ingénieux ne s'en avisèrent jamais. On doit inférer de là que les Chinois, les Grecs & les Romains sont les seuls Peuples anciens qui aient connu le véritable esprit de la société. Rien en effet ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler, pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit Aussi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Russie, & bâti Pétersbourg, que les Théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, & plus nous l'avons vue adopter nos spectacles. Le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siècle passé, n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphelin de Tchao est un monument précieux qui sert

plus à faire connoître l'efprit de la Chine, que toutes les relations qu'on a faites, & qu'on fera jamais de ce vafte empire. Il eft vrai que cette Pièce eft toute barbare, en comparaifon des bons Ouvrages de nos jours ; mais auffi c'eft un chef-d'œuvre, fi on le compare à nos Pièces du quatorzième fiècle. Certainement nos *Troubadours*, notre *Bazoche*, la Société des *Enfans fans fouci*, & de la *Mère fotte*, n'approchaient pas de l'Auteur Chinois. Il faut encore remarquer que cette Pièce eft écrite dans la langue des Mandarins, qui n'a point changé, & qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du temps de *Louis XII* & de *Charles VIII*.

On ne peut comparer l'*Orphelin de Tchao* qu'aux Tragédies Anglaifes & Efpagnoles du dix-feptième fiècle, qui ne laiffent pas encore de plaire au delà des Pyrénées & de la mer. L'action de la Pièce Chinoife dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monftrueufes de *Shakefpear* & de *Lope de Vega*, qu'on a nommées Tragédies ; c'eft un entaffement d'évènemens incroyables. L'ennemi de la maifon de *Tchao* veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant fur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'inftinct de découvrir les criminels, comme *Jacques Aymar* parmi nous devinait les voleurs par fa baguette. Enfuite il fuppofe un ordre de l'Empereur, & envoie à fon ennemi *Tchao* une corde, du poifon & un poignard. *Tchao* chante felon l'ufage, & fe coupe la gorge, en vertu de l'obéiffance que tout homme fur la terre doit de droit divin à un Empereur de la Chine. Le perfécuteur fait mourir trois cents perfonnes de la maifon de *Tchao*. La Princeffe veuve

accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maison, qui veut encore faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'Orphelin soit enveloppé dans la destruction générale.

On croit lire les *Mille & une nuit* en action & en scènes; mais malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt; & malgré la foule des évènemens, tout est de la clarté la plus lumineuse. Ce sont là deux grands mérites en tout temps & chez toutes Nations, & ce mérite manque à beaucoup de nos Pièces modernes. Il est vrai que la Pièce Chinoise n'a pas d'autres beautés : unité de temps & d'action, développement de sentimens, peintures des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque; & cependant, comme je l'ai déjà dit, l'Ouvrage est supérieur à tout ce que nous faisions alors.

Comment les Chinois, qui au quatorzième siècle, & si long-temps auparavant, savaient faire de meilleurs Poëmes dramatiques que tous les Européans (1), sont-ils restés toujours dans l'enfance grossière de l'art, tandis qu'à force de soins & de temps notre Nation est parvenue à produire environ une douzaine de Pièces, qui, si elles ne sont pas

(1) Le Père *du Halde*, tous les Auteurs des Lettres édifiantes, tous les Voyageurs, ont toujours écrit *Européans*, & ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est avisé d'imprimer *Européens*.

parfaites, font pourtant fort au-deffus de tout ce que le refte de la terre a jamais produit en ce genre? Les Chinois, comme les autres Afiatiques, font demeurés aux premiers élémens de la poëfie, de l'éloquence, de la phyfique, de l'aftronomie, de la peinture, connus par eux fi long-temps avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plutôt que les autres Peuples, pour ne faire enfuite aucun progrès. Ils ont reffemblé aux anciens Egyptiens, qui ayant d'abord enfeigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs difciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces Peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permiffion de leur apporter l'argent de l'Europe, & de venir les inftruire, ne favent pas encore à quel point nous leur fommes fupérieurs; ils ne font pas affez avancés, pour ofer feulement vouloir nous imiter. Nous avons puifé dans leur hiftoire des fujets de Tragédie, & ils ignorent fi nous avons une hiftoire.

Le célèbre Abbé *Metaftafio* a pris pour fujet d'un de fes poëmes dramatiques le même fujet à-peu-près que moi, c'eft-à-dire, un Orphelin échappé au carnage de fa maifon, & il a puifé cette aventure dans une dynaftie qui régnait neuf cents ans avant notre ère.

La Tragédie Chinoife de l'*Orphelin de Tchao* eft tout un autre fujet. J'en ai choifi un tout différent encore des deux autres, & qui ne leur reffemble que par le nom. Je me fuis arrêté à la grande époque de *Gengis-Kan*, &

j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares & des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs ; & cette peinture, qui est un des plus grands secrets de l'art, n'est encore qu'un amusement frivole, quand elle n'inspire pas la vertu.

J'ose dire que depuis la *Henriade* jusqu'à *Zaïre*, & jusqu'à cette Pièce Chinoise, bonne ou mauvaise, tel a été toujours le principe qui m'a inspiré, & que dans l'Histoire du siècle de *Louis XIV*, j'ai célébré mon Roi & ma patrie sans flatter ni l'un ni l'autre. C'est dans un tel travail que j'ai consumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un Auteur Chinois, traduit en Espagnol par le célèbre *Novarette*.

» Si tu composes quelque ouvrage, ne le montre qu'à tes amis ; crains le public, & tes confrères ; car on falsifiera, on empoisonnera ce que tu auras fait, & on t'imputera ce que tu n'auras pas fait. La calomnie, qui a cent trompettes, les fera sonner pour te perdre, tandis que la vérité, qui est muette, restera auprès de toi. Le célèbre *Ming* fut accusé d'avoir mal pensé du *Tien* & du *Li*, & de l'Empereur *Vang*. On trouva le vieillard moribond qui achevait le panégyrique de *Vang*, & un hymne au *Tien* & au *Li*, *&c.* »

LETTRE
A M. J. J. R. C. D. G.

J'ai reçu, Monſieur, votre nouveau livre contre le genre humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la ſociété humaine, dont notre ignorance & notre faibleſſe ſe promettent tant de conſolations. On n'a jamais tant employé d'eſprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de ſoixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je ſens malheureuſement qu'il m'eſt impoſſible de la reprendre, & je laiſſe cette allure naturelle à ceux qui en ſont plus dignes que vous & moi. Je ne peux plus non plus m'embarquer, pour aller trouver les Sauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je ſuis accablé me retiennent auprès du plus grand Médecin de l'Europe, & que je ne trouverais pas les mêmes ſecours chez les Miſſouris; ſecondement, parce que la guerre eſt portée dans ces pays-là, que les exemples de nos Nations ont rendu les Sauvages preſque auſſi méchans que nous. Je me borne à être un Sauvage paiſible dans la ſolitude que j'ai choiſie, auprès de votre patrie, où vous êtes tant déſiré.

Je conviens avec vous que les belles-lettres & les ſciences ont cauſé quelquefois beaucoup de mal. Les

ennemis du *Taſſe* firent de ſa vie un tiſſu de malheurs ; ceux de *Galilée* le firent gémir dans les priſons à ſoixante-dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre ; & ce qu'il y a de plus honteux, c'eſt qu'ils l'obligèrent à ſe rétracter. Vous ſavez quelles traverſes vos amis eſſuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage auſſi utile qu'immenſe de l'*Encyclopédie*, auquel vous avez tant contribué.

Si j'oſais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la perſécution pour récompenſe, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'*Œdipe* ; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi ; un homme qui m'avait des obligations aſſez connues me payant de mon ſervice par vingt libelles ; un autre beaucoup plus coupable encore, faiſant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV*, avec des notes, dans leſquelles la plus craſſe ignorance vomit les plus infames impoſtures ; un autre qui vend à un Libraire quelques chapitres d'une prétendue *Hiſtoire univerſelle* ſous mon nom ; le Libraire aſſez avide pour imprimer ce tiſſu informe de bévues, de fauſſes dates, de faits eſtropiés ; & enfin des hommes aſſez injuſtes pour m'imputer la publication de cette rapſodie. Je vous ferais voir la ſociété infectée de ce nouveau genre d'hommes, inconnus à toute l'antiquité, qui ne pouvant embraſſer une profeſſion honnête, ſoit de manœuvre, ſoit de laquais, & ſachant malheureuſement lire & écrire, ſe font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuſcrits, les défigurent, & les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragmens d'une plaiſanterie, faite il y a près de trente ans ſur le même ſujet que *Chapelain*

eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossiéretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides avec autant de sottise que de malice, & qui enfin au bout de trente ans, vendent par-tout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques, pour servir à l'Histoire de la guerre de 1741, lorsque j'étais Historiographe de France; qu'on a vendu à un Libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déjà mort, & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, & jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? que je ne dois pas me plaindre; que *Pope*, *Descartes*, *Bayle*, *le Camouens*, & cent autres, ont essuyé les mêmes injustices & de plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez en effet, Monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers dont à peine la société s'apperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frêlons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles; le reste du monde, ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature, & à un peu de réputation, ne sont que des fleurs

fleurs en comparaiſon des autres maux qui de tout temps ont inondé la terre. Avouez que ni *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*, ni *Horace*, n'eurent la moindre part aux proſcriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide* liſoient peu *Platon* & *Sophocle* ; & pour ce tyran ſans courage, *Octave Cépias*, ſurnommé ſi lâchement *Auguſte*, il ne fut un déteſtable aſſaſſin que dans les temps où il fut privé de la ſociété des gens de lettres.

Avouez que *Pétrarque* & *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la *S. Barthelemi*, & que la Tragédie du *Cid* ne cauſa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'eſt l'inſatiable cupidité & l'indomptable orgueil des hommes depuis *Thamas Kouli-Kan*, qui ne ſavait pas lire, juſqu'à un Commis de la Douane, qui ne ſait que chiffrer. Les lettres nourriſſent l'ame, la rectifient, la conſolent ; elles vous ſervent, Monſieur; dans le temps que vous écrivez contr'elles ; vous êtes comme *Achille*, qui s'emporte contre la gloire, & comme le Père *Mallebranche*, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit ſe plaindre des lettres, c'eſt moi, puiſque dans tous les temps & dans tous les lieux elles ont ſervi à me perſécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la ſociété, dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs ; comme il faut aimer ſa patrie, quelques injuſtices qu'on y eſſuie ; comme il faut aimer & ſervir l'Être ſuprême, malgré les ſuperſtitions & le fanatiſme qui déshonorent ſi ſouvent ſon culte, &c.

ACTEURS.

GENGIS-KAN, Empereur Tartare.

OCTAR, } Guerriers Tartares.
OSMAN, }

ZAMTI, Mandarin lettré.

IDAMÉ, femme de Zamti.

ASSELI, attaché à Idamé.

ETAN, attaché à Zamti.

La scène est dans un palais des Mandarins qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pekin.



L'ORPHELIN DE LA CHINE, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

Se peut-il qu'en ce temps de déſolation,
En ce jour de carnage & de deſtruction,
Quand ce palais ſanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'univers ſous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il ſoit encor pour moi de nouvelles douleurs !

ASSELI.

Eh, qui n'éprouve, hélas ! dans la perte commune,
Les triſtes ſentimens de ſa propre infortune ?
Qui de nous vers le ciel n'élève pas ſes cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils ?
Dans cette vaſte enceinte, au Tartare inconnue,
Où le Roi dérobait à la publique vue
Ce peuple déſarmé de paiſibles mortels,
Interprètes des lois, Miniſtres des autels,
Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible & timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encor à quelle atrocité
Le vainqueur inſolent porte ſa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes;
Le dernier coup approche, & vient frapper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune ! ô pouvoir au-deſſus de l'humain !
Chère & triſte Aſſéli, ſais-tu quelle eſt la main
Qui du Catai ſanglant preſſe le vaſte empire,
Et qui s'appeſantit ſur tout ce qui reſpire ?

ASSELI.

On nomme ce tyran du nom de Roi des Rois.
C'eſt ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaſte tombeau de la ſuperbe Aſie.
Octar, ſon Lieutenant, déjà dans ſa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer & les flambeaux.
Le Catai paſſe enfin ſous des maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois ſouveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le ſang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en ſanglots ſuperflus,

Ont appris dans ces lieux à mes ſens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet état la fin ſe précipite,
Ce deſtructeur des Rois, de leur ſang abreuvé,
Eſt un Scythe, un ſoldat, dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déſerts ſauvages,
Climats qu'un ciel épais ne couvre que d'orages ?
C'eſt lui qui ſur les ſiens briguant l'autorité,
Tantôt fort & puiſſant, tantôt perſécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguſte ville,
Aux portes du palais demander un aſyle.
Son nom eſt Témugin ; c'eſt t'en apprendre aſſez.

ASSELI.

Quoi! c'eſt lui dont les vœux vous furent adreſſés!
Quoi! c'eſt ce fugitif dont l'amour & l'hommage
A vos parens ſurpris parurent un outrage!
Lui qui traîne après lui tant de Rois ſes ſuivans,
Dont le nom ſeul impoſe au reſte des vivans!

IDAMÉ.

C'eſt lui-même, Aſſéli : ſon ſuperbe courage,
Sa future grandeur brillait ſur ſon viſage.
Tout ſemblait, je l'avoue, eſclave auprès de lui;
Et lorſque de la Cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
Il m'aimait; & mon cœur s'en applaudit peut-être;
Peut-être qu'en ſecret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur ſauvage,
D'inſtruire à nos vertus ſon féroce courage,

Et de le rendre enfin, grâces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût servi l'Etat, qu'il détruit par la guerre.
Un refus a produit les malheurs de la terre.
De nos peuples jaloux tu connais la fierté.
De nos arts, de nos lois l'auguste antiquité,
Une religion de tout temps épurée,
De cent siècles de gloire une suite avérée,
Tout nous interdisait, dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les Nations.
Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage ;
Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.
Qui l'eût cru, dans ce temps de paix & de bonheur,
Qu'un Scythe méprisé feroit notre vainqueur ?
Voilà ce qui m'alarme, & qui me désespère ;
J'ai refusé sa main ; je suis épouse & mère :
Il ne pardonne pas ; il se vit outrager,
Et l'univers sait trop s'il aime à se venger.
Etrange destinée, & revers incroyable !
Est-il possible, ô Dieu! que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas ?

ASSELI.

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée ;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs !
J'ignore à quel excès parviennent nos misères,
Si l'Empereur encor au palais de ses pères

A trouvé quelque asyle ou quelque défenseur,
Si la Reine est tombée aux mains de l'oppresseur,
Si l'un & l'autre touche à son heure fatale.
Hélas ! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant, à nos soins confié,
Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.
Mon époux au Palais porte un pied téméraire.
Une ombre de respect pour son saint ministère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui remplissent de sang la terre intimidée,
Ont d'un Dieu cependant conservé quelque idée,
Tant la nature même en toute Nation
Grava l'Être suprême & la religion.
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche :
La crainte est dans mon cœur, & l'espoir dans ma bouche.
Je me meurs.....

SCENE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSELI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné ?
Notre sort sans retour est-il déterminé ?
Hélas ! qu'avez-vous vu ?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire,
Le malheur est au comble : il n'est plus cet empire,

Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a fervi d'adorer la vertu?
Nous étions vainement dans une paix profonde,
Et les Légiflateurs & l'exemple du monde.
Vainement par nos lois l'univers fut inftruit:
La fageffe n'eft rien, la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de fang fe frayant une entrée
Sur les corps entaffés de nos frères mourans,
Portant par-tout le glaive & les feux dévorans.
Ils pénètrent en foule à la demeure augufte
Où de tous les humains le plus grand, le plus jufte,
D'un front majeftueux attendait le trépas.
La Reine évanouie était entre fes bras.
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvoient mourir les armes à la main,
Etaient déjà tombés fous le fer inhumain.
Il reftait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faibleffe & des pleurs pour défenfe:
On les voyait encor autour de lui preffés,
Tremblans à fes genoux, qu'ils tenaient embraffés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire;
J'approche en frémiffant de ce malheureux père;
Je vois ces vils humains, ces monftres des déferts,
A notre augufte maître ofant donner des fers,
Traîner dans fon palais, d'une main fanguinaire,
Le père, les enfans, & leur mourante mère.

IDAMÉ.

C'eft donc là leur deftin! Quel changement, ô cieux!

ZAMTI.

Ce Prince infortuné tourne vers moi les yeux ;
Il m'appelle, il me dit dans la langue ſacrée
Du conquérant Tartare, & du peuple ignorée :
Conſerve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez ſi mes ſermens & mon cœur l'ont promis ;
Jugez de mon devoir quelle eſt la voix preſſante.
J'ai ſenti ranimer ma force languiſſante ;
J'ai revolé vers vous. Les raviſſeurs ſanglans
Ont laiſſé le paſſage à mes pas chancelans ;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur ſuperbe mépris ait détourné les yeux ;
Soit que cet ornement d'un Miniſtre des cieux,
Ce ſymbole ſacré du grand Dieu que j'adore,
A la férocité puiſſe impoſer encore ;
Soit qu'enfin ce grand Dieu dans ſes profonds deſſeins,
Pour ſauver cet enfant qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou ſuſpendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il ſeroit temps encor de le ſauver ;
Qu'il parte avec mon fils, je les peux enlever.
Ne déſeſpérons point, & préparons leur fuite.
De notre prompt départ qu'Etan ait la conduite.
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triſte univers.
La terre a des déſerts & des antres ſauvages ;
Portons-y ces enfans, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces aſyles ſacrés,

ETAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image ?
Son épouſe, ſes fils ſanglans & déchirés.....
O famille de Dieux ſur la terre adorés !
Que vous dirai-je, hélas ! leur têtes expoſées
Du vainqueur inſolent excitent les riſées,
Tandis que leurs ſujets, tremblans de murmurer,
Baiſſent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux Soldats les phalanges errantes
A genoux ont jeté leurs armes impuiſſantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs aſſervis,
Laſſés de leur victoire & de ſang aſſouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont, au lieu de la mort, annoncé l'eſclavage.
Mais d'un plus grand déſaſtre on nous menace encor.
On prétend que ce Roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-Kan, que le ciel envoya pour détruire,
Dont les ſeuls Lieutenans oppriment cet Empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toujours implacable, & toujours indigné,
Conſommer ſa colère & venger ſon injure.
Sa Nation farouche eſt d'une autre nature
Que les triſtes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes & des chars ;
Ils ſe croiraient gênés dans cette ville immenſe.
De nos arts, de nos lois la beauté les offenſe.
Ces brigands vont changer en d'éternels déſerts
Les murs que ſi long-temps admira l'univers,

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance,
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance,
Je n'en ai plus. Les cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître !

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés : le juste ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir.
Veillons sur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare ?

IDAME'.

O ciel, prends ma défense.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAME', ASSELI, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

Esclaves, écoutez ; que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encor un fils du dernier de vos Rois ;
C'est vous qui l'élevez : votre soin téméraire
Nourrit un ennemi dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains.
Je vais l'attendre ; allez, qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang & le carnage
Vont de mon maître encor signaler le courroux,

Et

Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit; vous, avant qu'il finisse,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéisse.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Où sommes-nous réduits ? O monstres! ô terreur!
Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits dont l'ame intimidée
Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien : vos soupirs élancés
Au ciel qui nous accable, en vain sont adressés.
Enfant de tant de Rois, faut-il qu'on sacrifie
Aux ordres d'un Soldat ton innocente vie ?

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAMÉ.

De quoi lui serviront vos malheureux secours ?
Qu'importent vos sermens, vos stériles tendresses ?
Êtes-vous en état de tenir vos promesses ?
N'espérons plus.

ZAMTI.

Ah, ciel! Et quoi, vous voudriez
Voir du fils de mes Rois les jours sacrifiés ?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penser sans des torrens de larmes ;

Et ſi je n'étais mère, & ſi dans mes alarmes,
Le ciel me permettait d'abréger un deſtin
Néceſſaire à mon fils élevé dans mon ſein,
Je vous dirais, mourons; & lorſque tout ſuccombe
Sous les pas de nos Rois, deſcendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne ſort,
Qui pourroit redouter & refuſer la mort?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle:
Le brave la défie, & marche au-devant d'elle:
Le ſage qui l'attend, la reçoit ſans regrets.

IDAMÉ.

Quels ſont en me parlant vos ſentimens ſecrets?
Vous baiſſez vos regards, vos cheveux ſe hériſſent,
Vous pâliſſez, vos yeux de larmes ſe rempliſſent;
Mon cœur répond au vôtre, il ſent tous vos tourmens;
Mais que réſolvez-vous?

ZAMTI.

De garder mes ſermens.
Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre?

SCENE VI.

ZAMTI, ETAN.

ETAN.

SEIGNEUR, votre pitié ne peut le conſerver.
Ne ſongez qu'à l'Etat, que ſa mort peut ſauver:

Pour le falut du Peuple il faut bien qu'il périffe.

ZAMTI.

Oui..... je vois qu'il faut faire un trifte facrifice.
Ecoute : cet empire eft-il cher à tes yeux ?
Reconnais-tu ce Dieu de la terre & des cieux,
Ce Dieu que fans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le Bonze, infulté par nos maîtres ?

ETAN.

Dans nos communs malheurs il eft mon feul appui ;
Je pleure la patrie, & n'efpère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par fon nom, par fa toute-puiffance,
Que tu conferveras dans l'éternel filence
Le fecret qu'en ton fein je dois enfevelir.
Jure-moi que tes mains oferont accomplir
Ce que les intérêts & les lois de l'empire,
Mon devoir & mon Dieu, vont par moi te prefcrire.

ETAN.

Je le jure, & je veux, dans ces murs défolés,
Voir nos malheurs communs fur moi feul affemblés.
Si trahiffant vos vœux, & démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidèle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'eft plus permis de reculer.

ETAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas, de tant de maux les atteintes cruelles
Laiffent donc place encor à des larmes nouvelles !

ZAMTI.

On a porté l'arrêt ! rien ne peut le changer !

ETAN.

On presse ; & cet enfant, qui vous est étranger.....

ZAMTI.

Etranger, lui, mon Roi !

ETAN.

Notre Roi fut son père ;
Je le sais, j'en frémis : parlez, que dois-je faire ?

ZAMTI.

On compte ici mes pas ; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'asyle :
Tu n'es point observé ; l'accès t'en est facile.
Cachons, pour quelque temps, cet enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis par nos aïeux.
Nous remettrons bientôt au Chef de la Corée
Ce tendre rejeton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut sauver mon Roi. Je prends sur moi le reste.

ETAN.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste ?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité ?

ZAMTI.

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

ETAN.

Vous, Seigneur ?

ZAMTI.

O nature ! ô devoir tyrannique !

ETAN.

Eh bien !

ZAMTI.

Dans ſon berceau ſaiſis mon fils unique.

ETAN.

Votre fils !

ZAMTI.

Songe au Roi que tu dois conſerver.
Prends mon fils..... que ſon ſang..... je ne puis achever.

ETAN.

Ah ! que m'ordonnez-vous ?

ZAMTI.

Reſpecte ma tendreſſe,
Reſpecte mon malheur, & ſurtout ma faibleſſe.
N'oppoſe aucun obſtacle à cet ordre ſacré,
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

ETAN.

Vous m'avez arraché ce ſerment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il ſatisfaire ?
J'admire avec horreur ce deſſein généreux ;
Mais ſi mon amitié.....

ZAMTI.

C'en eſt trop, je le veux.
Je ſuis père ; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en eſt dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le ſang, fais taire l'amitié.
Pars.

ETAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laiſſe-moi par pitié.

SCENE VII.

ZAMTI, *seul.*

J'AI fait taire le sang! Ah trop malheureux père!
J'entends trop cette voix si fatale & si chère.
Ciel, impose silence aux cris de ma douleur.
Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.
L'homme est trop faible, hélas! pour dompter la nature.
Que peut-il par lui-même? Achève, soutiens-moi;
Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMTI, *seul.*

ETAN auprès de moi tarde trop à se rendre.
Il faut que je lui parle ; & je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils ! mon cher fils ! as-tu perdu le jour ?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice ;
Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?
En ai-je encor assez pour cacher mes alarmes ?

SCENE II.

ZAMTI, ETAN.

ZAMTI.

VIENS, ami...je t'entends... je sais tout par tes larmes.

ETAN.

Votre malheureux fils.....

ZAMTI.

Arrête ; parle-moi

De l'efpoir de l'empire, & du fils de mon Roi:
Eft-il en fureté?

ETAN.

Les tombeaux de fes pères
Cachent à nos tyrans fa vie & fes misères.
Il vous devra des jours pour fouffrir commencés;
Préfent fatal peut-être!

ZAMTI.

Il vit: c'en eft affez.
O vous, à qui je rends ces fervices fidèles,
O mes Rois, pardonnez mes larmes paternelles.

ETAN.

Ofez-vous en ces lieux gémir en liberté?

ZAMTI.

Où porter ma douleur & ma calamité?
Et comment déformais foutenir les approches,
Le défefpoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur?
Encor fi nous pouvions prolonger fon erreur!

ETAN.

On a ravi fon fils dans fa fatale abfence:
A nos cruels vainqueurs on conduit fon enfance;
Et foudain j'ai volé pour donner mes fecours
Au royal Orphelin dont on pourfuit les jours.

ZAMTI.

Ah! du moins, cher Etan, fi tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il eft en fureté!
Impofons quelque temps à fa crédulité.
Hélas! la vérité fi fouvent eft cruelle!

On l'aime, & les humains ſont malheureux par elle.
Allons..... Ciel! elle-même approche de ces lieux;
La douleur & la mort ſont peintes dans ſes yeux.

SCÈNE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

QU'AI-JE vu? qu'a-t-on fait? Barbare, eſt-il poſſible?
L'avez-vous commandé ce ſacrifice horrible?
Non, je ne puis le croire, & le ciel irrité
N'a pas dans votre ſein mis tant de cruauté.
Non, vous ne ferez point plus dur & plus barbare
Que la loi du vainqueur & le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux!

ZAMTI.

Ah! pleurez avec moi;
Mais avec moi ſongez à ſauver votre Roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils!

ZAMTI.

Telle eſt notre miſère:
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi! ſur toi la nature a ſi peu de pouvoir!

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir:
Et je dois plus au ſang de mon malheureux maître,

Qu'à cet enfant obſcur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, & ce trône abattu;
J'ai pleuré de nos Rois les diſgraces affreuſes.
Mais par quelles fureurs encor plus douloureuſes,
Veux-tu, de ton épouſe avançant le trépas,
Livrer le ſang d'un fils qu'on ne demande pas?
Ces Rois enſevelis, diſparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des Dieux dont tu craignes la foudre?
A ces Dieux impuiſſans, dans la terre endormis,
As-tu fait le ſerment d'aſſaſſiner ton fils?
Hélas! grands & petits, & ſujets & Monarques,
Diſtingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel eſt chargé de ſa propre douleur:
Sa peine lui ſuffit, & dans ce grand naufrage,
Raſſembler nos débris, voilà notre partage.
Où ſerais-je, grand Dieu! ſi ma crédulité
Eût tombé dans le piège à mes pas préſenté?
Auprès du fils des Rois ſi j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée:
Je ceſſais d'être mère; & le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Grâces à mon amour, inquiète, troublée,
A ce fatal berceau l'inſtinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs.
Mes mains l'ont arraché des mains des raviſſeurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle.
J'en ai chargé ſoudain cette eſclave fidèle,

Qui ſoutient de ſon lait ſes miſérables jours,
Ces jours qui périſſaient ſans moi, ſans mon ſecours;
J'ai conſervé le ſang du fils & de la mère,
Et j'oſe dire encor, de ſon malheureux père.

ZAMTI.

Quoi! mon fils eſt vivant!

IDAMÉ.

Oui, rends grâces au ciel,
Malgré toi, favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie
Qui ſe mêle un moment aux pleurs où je me noie.
O ma chère Idamé! ces momens ſeront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le ſang qu'on nous demande,
Nos tyrans ſoupçonneux ſeront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblans, avec nous égorgés,
Vont payer de vos ſoins les efforts inutiles;
De Soldats entourés nous n'avons plus d'aſyles,
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le pourſuit ne peut plus ſe cacher.
Il faut ſubir ſon ſort.

IDAMÉ.

Ah! cher époux, demeure:
Ecoute-moi du moins.

ZAMTI.

Hélas!.... il faut qu'il meure,

IDAMÉ.

Qu'il meure ! arrête, tremble, & crains mon désespoir.
Crains sa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre ; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie.
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides ;
Allez, ce jour n'est fait que pour des parricides.
Rendez vains mes sermens, sacrifiez nos lois,
Immolez votre époux, & le sang de vos Rois.

IDAMÉ.

De mes Rois ! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre.
Va, le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous
Que ces noms si sacrés & de père & d'époux.
La nature & l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des Nations entières :
Ces lois viennent des Dieux, le reste est des humains.
Ne me fais point haïr le sang des Souverains.
Oui, sauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide ;
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours.
Loin de l'abandonner, je vole à son secours.
Je prends pitié de lui ; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.
Je ne menace plus : je tombe à tes genoux.
O père infortuné, cher & cruel époux,

Pour

Pour qui j'ai méprifé, tu t'en fouviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le fort a fait ton maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce fang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc,
Et ne réfifte point au cri terrible & tendre
Qu'à tes fens défolés l'amour a fait entendre.

ZAMTI.

Ah! c'eft trop abufer du charme & du pouvoir
Dont la nature & vous combattent mon devoir.
Trop faible époufe, hélas! fi vous pouviez connaître!...

IDAME'.

Je fuis faible, oui; pardonne: une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à fouffrir,
Quand il faudra te fuivre, & qu'il faudra mourir.
Cher époux, fi tu peux au vainqueur fanguinaire,
A la place du fils facrifier la mère,
Je fuis prête: Idamé ne fe plaindra de rien,
Et mon cœur eft encor auffi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAME', OCTAR, Gardes.

OCTAR.

Quoi! vous ofez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre?
Soldats, fuivez leurs pas, & me répondez d'eux:

Saiſiſſez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez : votre Empereur en ces lieux va paraître.
Apportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez ſur eux.

ZAMTI.

Je ſuis prêt d'obéir.
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis ſouffrir.
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on faſſe retirer cette femme hardie.
Voici votre Empereur : ayez ſoin d'empêcher
Que tous ces vils captifs oſent en approcher.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, Troupe de Guerriers.

GENGIS.

On a pouſſé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive ſe cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus reſpirent déſormais.
J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix.
La mort du fils des Rois ſuffit à ma vengeance.
Etouffons dans ſon ſang la fatale ſemence
Des complots éternels & des rebellions
Qu'un fantôme de Prince inſpire aux Nations.
Sa famille eſt éteinte ; il vit ; il doit la ſuivre.



Je n'en veux qu'à des Rois : mes sujets doivent vivre.
Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les temps ;
Reſpectez-les, ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile ;
Elle occupe ce Peuple, & le rend plus docile.
Octar, je vous deſtine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le ſoleil renaît du ſein des eaux.
(*A un de ſes ſuivans.*)
Vous, dans l'Inde ſoumiſe, humble dans ſa défaite,
Soyez de mes décrets le fidèle interprète,
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez. Demeure, Octar.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien ! pouvais-tu croire
Que le ſort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce trône, & je règne en des lieux
Où mon front avili n'oſa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette ſuperbe ville,

Où caché dans la foule, & cherchant un asyle,
J'essuyai les mépris qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe, & la honte & l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui depuis cinq ans tremble le genre humain.

OCTAR.

Quoi! dans ce haut degré de gloire & de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé!

GENGIS.

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faiblesse & d'erreur.
Je crus trouver ici le repos de mon cœur:
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne.
La gloire le promet, l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi;
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son Roi;
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse;
Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pu partager,
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, Seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire & de la renommée,
Au bruit des murs fumans renversés sous vos pas,
Et non à ces discours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainfi confondue,
Mon cœur s'eft déformais défendu fans retour
Tous ces vils fentimens qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impreffion que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos ftériles champs,
Il n'eft point de beauté qui fubjugue nos fens.
De nos travaux groffiers les compagnes fauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poifon tout nouveau me furprit en ces lieux;
La tranquille Idamé le portait dans fes yeux:
Ses paroles, fes traits refpiraient l'art de plaire.
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère:
Son mépris diffipa ce charme fuborneur,
Ce charme inconcevable & fouverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu: mon ame tout entière
Se doit aux grands objets de ma vafte carrière.
J'ai fubjugué le monde, & j'aurais foupiré!
Ce trait injurieux dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offenfée.
Je bannis fans regret cette lâche penfée.
Une femme fur moi n'aura point ce pouvoir;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir.
Qu'elle pleure à loifir fa fierté trop rebelle:
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des foins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me fouviens trop de tant d'égaremens.

SCENE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

La victime, Seigneur, allait être égorgée ;
Une garde autour d'elle était déjà rangée.
Mais un évènement que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, & fufpend fon trépas :
Une femme éperdue, & de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée,
Et nous furprenant tous par fes cris forcenés :
Arrêtez, c'eft mon fils que vous affaffinez,
C'eft mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
Le défefpoir affreux, qui parle, & qui l'anime,
Ses yeux, fon front, fa voix, fes fanglots, fes clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de fes pleurs,
Tout femblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature & le cœur d'une mère.
Cependant fon époux devant nous appelé,
Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé,
Mais fombre & recueilli dans fa douleur funefte,
De nos Rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous refte :
Frappez, voilà le fang que vous me demandez.
De larmes en parlant fes yeux font inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel faifie,

Long-temps ſans mouvement, ſans couleur & ſans vie,
Ouvrant enfin les yeux d'horreur appeſantis,
Dès qu'elle a pu parler, a réclamé ſon fils.
Le menſonge n'a point de douleurs ſi ſincères :
On ne verſa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, & je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres abſolus.

GENGIS.

Je ſaurai démêler un pareil artifice ;
Et qui m'a pu tromper, eſt sûr de ſon ſupplice.
Ce Peuple de vaincus prétend-il m'aveugler ?
Et veut-on que le ſang recommence à couler ?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'Empereur elle a conduit l'enfance.
Aux enfans de ſon maître on s'attache aiſément.
Le danger, le malheur ajoute au ſentiment.
Le fanatiſme alors égale la nature,
Et ſa douleur ſi vraie ajoute à l'impoſture.
Bientôt de ſon ſecret perçant l'obſcurité,
Vos yeux dans cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle eſt donc cette femme ?

OCTAR.

On dit qu'elle eſt unie
A l'un de ces lettrés que reſpectait l'Aſie,
Qui trop enorgueillis du faſte de leurs lois,
Sur leur vain Tribunal oſaient braver cent Rois.
Leur foule eſt innombrable ; ils ſont tous dans les chaînes ;
Ils connaîtront enfin des lois plus ſouveraines.

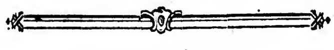
Zamti, c'eſt là le nom de cet eſclave altier
Qui veillait ſur l'enfant qu'on doit ſacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable;
Tirez la vérité de leur bouche coupable:
Que nos guerriers ſurtout, à leur poſte fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de ſurpriſe:
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entrepriſe;
Vers les rives du fleuve on a vu des Soldats.
Nous ſaurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et ſi l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, Troupe de Guerriers.

GENGIS.

A-T-ON de ces captifs éclairci l'impofture ?
A-t-on connu leur crime, & vengé mon injure ?
Ce rejeton des Rois à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar eft-il enfin remis ?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce fombre myftère.
A l'afpect des tourmens ce Mandarin févère
Perfifte en fa réponfe avec tranquillité.
Il femble fur fon front porter la vérité.
Son époufe en tremblant nous répond par des larmes;
Sa plainte, fa douleur augmente encor fes charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient furpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de fi beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous ? cette femme éperdue
A vos facrés genoux demande à fe jeter.
Que le vainqueur des Rois daigne enfin m'écouter:
Il pourra d'un enfant protéger l'innocence.
Malgré fes cruautés j'efpère en fa clémence;

Puifqu'il eft tout-puiffant, il fera généreux.
Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux ?
C'eft ainfi qu'elle parle, & j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce myftère enfin je dois être éclairci.

(*à fa fuite.*)

Oui, qu'elle vienne. Allez, & qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne penfe pas que par de vaines plaintes,
Des foupirs affectés, & quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un Conquérant on puiffe en impofer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abufer.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidèlles,
Et mon cœur dès long-temps s'eft affermi contr'elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra fon fort,
Et vouloir me tromper, c'eft demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je ? eft-il poffible ? ô ciel ! ô deftinée !
Ne me trompé-je point ? eft-ce un fonge, une erreur ?
C'eft Idamé, c'eft elle, & mes fens.....



SCENE VI.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, Gardes.

IDAMÉ.

Ah, Seigneur
Tranchez les triſtes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y ſuis attendue ;
Mais, Seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Raſſurez-vous ; ſortez de cet effroi preſſant.....
Ma ſurpriſe, Madame, eſt égale à la vôtre.
Le deſtin, qui fait tout, nous trompa l'un & l'autre.
Les temps ſont bien changés ; mais ſi l'ordre des cieux
D'un habitant du Nord, mépriſable à vos yeux,
A fait un conquérant ſous qui tremble l'Aſie,
Ne craignez rien pour vous, votre Empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux eſſuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au deſtin,
Le dernier rejeton d'une race ennemie.
Le repos de l'Etat me demande ſa vie.
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt ſoit livré.
Votre cœur ſur un fils doit être raſſuré.
Je le prends ſous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je reſpire.

GENGIS.

Mais de la vérité, Madame, il faut m'inſtruire.

Quel indigne artifice ofe-t-on m'oppofer ?
De vous, de votre époux, qui prétend m'impofer ?

IDAMÉ.

Ah ! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS.

Vous favez fi je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, Seigneur !

GENGIS.

J'en dis trop, & plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah ! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux.
Vous me l'avez promis, fa grâce eft prononcée.

GENGIS.

Sa grâce eft dans vos mains : ma gloire eft offenfée,
Mes ordres méprifés, mon pouvoir avili.
En un mot vous favez jufqu'où je fuis trahi.
C'eft peu de m'enlever le fang que je demande,
De me défobéir alors que je commande :
Vous êtes dès long-temps inftruite à m'outrager.
Ce n'eft pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux ! .... ce feul nom le rend affez coupable.
Quel eft donc ce mortel pour vous fi refpectable,
Qui fous fes lois, Madame, a pu vous captiver ?
Quel eft cet infolent qui penfe me braver ?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux vertueux & fidelle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit fon Dieu, fon Roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

GENGIS.

Qui?... lui?... Mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le fort qui vous feconde
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entends : depuis le jour que je fus outragé,
Depuis que de vous deux je dus être vengé,
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCENE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN (*d'un côté*), IDAME', ZAMTI (*de l'autre*), Gardes.

GENGIS.

PARLE; as-tu fatisfait à ma loi fouveraine?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'Empereur?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir; c'en eft fait; oui, Seigneur.

GENGIS.

Tu fais fi je punis la fraude & l'infolence;
Tu fais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance,
Que fi le fils des Rois par toi m'eft enlevé,
Malgré ton impofture il fera retrouvé;
Que fon trépas certain va fuivre ton fupplice.

(*A fes Gardes.*)

Mais je veux bien le croire. Allez, & qu'on faififfe
L'enfant que cet efclave a remis en vos mains.
Frappez.

ZAMTI.

Malheureux père !

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains.
Ah, Seigneur ! eſt-ce ainſi que la pitié vous preſſe ?
Eſt-ce ainſi qu'un vainqueur fait tenir ſa promeſſe ?

GENGIS.

Eſt-ce ainſi qu'on m'abuſe, & qu'on croit me jouer ?
C'en eſt trop ; écoutez, il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, Madame, expliquez-vous ſur l'heure.
Inſtruiſez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien, mon fils l'emporte, & ſi dans mon malheur
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Eſt encor à vos yeux une offenſe nouvelle ;
S'il faut toujours du ſang à votre ame cruelle,
Frappez ce triſte cœur qui cède à ſon effroi,
Et ſauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il eſt trop vrai que notre auguſte maître,
Qui ſans vos ſeuls exploits n'eût point ceſſé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt reſpectable à tout autre qu'à vous ;
Seigneur, aſſez d'horreurs ſuivaient votre victoire,
Aſſez de cruautés terniſſaient tant de gloire.
Dans des fleuves de ſang tant d'innocens plongés,
L'Empereur & ſa femme, & cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévaſtant cet empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous ſuffire.
Un barbare en ces lieux eſt venu demander
Ce dépôt précieux que j'aurais dû garder,

Ce fils de tant de Rois, notre unique eſpérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux inflexible en ſa fidélité,
N'a vu que ſon devoir, & n'a point héſité;
Il a livré ſon fils. La nature outragée
Vainement déchirait ſon ame partagée;
Il impoſait ſilence à ſes cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce ſacrifice affreux.
J'ai dû plus reſpecter ſa fermeté ſévère.
Je devais l'imiter, mais enfin je ſuis mère.
Mon ame eſt au-deſſous d'un ſi cruel effort.
Je n'ai pu de mon fils conſentir à la mort.
Hélas! au déſeſpoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aiſément pouvait ſe reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend ſon ſalut que de ſon innocence;
Et l'autre eſt reſpectable, alors qu'il vous offenſe;
Ne puniſſez que moi, qui trahis à la fois,
Et l'époux que j'admire, & le ſang de mes Rois.
Digne époux! digne objet de toute ma tendreſſe!
La pitié maternelle eſt ma ſeule faibleſſe;
Mon ſort ſuivra le tien, je meurs ſi tu péris.
Pardonne-moi du moins d'avoir ſauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné; je n'ai plus à me plaindre;
Pour le ſang de mon Roi je n'ai plus rien à craindre;
Ses jours ſont aſſurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le ſont pas:

Va réparer ton crime, ou ſubir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime eſt d'obéir à des ordres injuſtes.
La ſouveraine voix de mes maîtres auguſtes
Du ſein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, & tu n'es pas mon Roi ;
Si j'étais ton ſujet, je te ferais fidèle.
Arrache-moi la vie, & reſpecte mon zèle.
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler :
Penſes-tu que pour moi je puiſſe encor trembler ?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah ! daignez.....

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel ! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon Empereur, mon fils & mon époux ?
Quoi ! votre ame jamais ne peut être amollie !

GENGIS.

Allez, ſuivez l'époux à qui le ſort vous lie.
Eſt-ce à vous de prétendre encor à me toucher ?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher ?

IDAMÉ.

Ah ! je l'avais prévu ; je n'ai plus d'eſpérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé ; ſi jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encor entrer,
Vous ſentez quels affronts il faudrait réparer.

SCENE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'où vient que je gémis ? d'où vient que je balance ?
Quel Dieu parlait en elle, & prenait fa défenfe ?
Eft-il dans les vertus, eft-il dans la beauté
Un pouvoir au-deffus de mon autorité ?
Ah ! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore :
Il me faut un ami, je n'en eus point encore :
Mon cœur en a befoin.

OCTAR.

Puifqu'il faut vous parler,
S'il eft des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieufe,
Dans fes derniers rameaux, la tige dangereufe,
Précipitez fa perte ; il faut que la rigueur,
Trop néceffaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe fans intervalle un coup sûr & rapide.
C'eft un torrent qui paffe en fon cours homicide.
Le temps ramène l'ordre & la tranquillité.
Le Peuple fe façonne à la docilité.
De fes premiers malheurs l'image eft affaiblie ;
Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais lorfque goutte à goutte on fait couler le fang,
Qu'on ferme avec lenteur, & qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaiffans ramènent le carnage,

Le défefpoir tient lieu de force & de courage,
Et fait d'un Peuple faible un Peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus foumis.

GENGIS.

Quoi! c'eft cette Idamé! quoi! c'eft là cette efclave!
Quoi! l'hymen l'a foumife au mortel qui me brave!

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'eft point de pitié:
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu paffager la légère étincelle.
Ses imprudens refus, la colère & le temps,
En ont éteint dans vous les reftes languiffans.
Elle n'eft à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obfcur époufe méprifable.

GENGIS.

Il en fera puni; je le dois, je le veux;
Ce n'eft pas avec lui que je fuis généreux.
Moi, laiffer refpirer un vaincu que j'abhorre!
Un efclave! un rival!

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore?
Vous êtes tout-puiffant, & n'êtes point vengé!

GENGIS.

Jufte ciel! à ce point mon cœur ferait changé!
C'eft ici que ce cœur connaîtrait les alarmes,
Vaincu par la beauté, défarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, & mes foupirs honteux!
Moi rival d'un efclave, & d'un efclave heureux!
Je fouffre qu'il refpire, & cependant on l'aime.

Je respecte Idamé jusqu'en son époux même ;
Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
Dans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime ? est-ce moi qui soupire ?
Qu'est-ce donc que l'amour ? a-t-il donc tant d'empire ?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos lois.
Mes chars & mes coursiers, mes flèches, mon carquois,
Voilà mes passions, & ma seule science.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence.
Je connais seulement la victoire & nos mœurs.
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune, étrangère,
Dément votre fortune & votre caractère.
Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus ?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance ?
Je puis, je le sais trop, user de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux dont on sent les atteintes
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur !
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin il faut tout dire, Idamé prit sur moi
Un secret ascendant, qui m'imposait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne,

J'en étais indigné ; ſon ame eut ſur la mienne,
Et ſur mon caractère, & ſur ma volonté,
Un empire plus sûr & plus illimité
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire,
Sur cent Rois détrônés, accablés de ma gloire.
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chaſſer de mon eſprit ;
Je me rends tout entier à ma grandeur ſuprême :
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

Eh bien, que réſout-elle ? & que m'apprenez vous ?

OSMAN.

Elle eſt prête à périr auprès de ſon époux
Plutôt que découvrir l'aſyle impénétrable
Où leurs ſoins ont caché cet enfant miſérable.
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ſes bras.
Il ſoutient ſa conſtance, il l'exhorte au ſupplice.
Ils demandent tous deux que la mort les uniſſe.
Tout un Peuple autour d'eux pleure & frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi ?
Ah ! raſſurez ſon ame, & faites-lui connaître
Que ſes jours ſont ſacrés, qu'ils ſont chers à ſon maître.
C'en eſt aſſez : volez.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des Rois qu'on dérobe à nos coups ?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât ſon enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait...

GENGIS.

Il ne peut m'échapper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ſes Rois conſerver ce qui reſte ?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive : ordonne tout le reſte.
Va la trouver. Mais non. Cher Octar, hâte-toi
De forcer ſon époux à fléchir ſous ma loi.

C'eſt peu de cet enfant, c'eſt peu de ſon ſupplice;
Il faut bien qu'il me faſſe un plus grand ſacrifice.

OCTAR.

Lui ?

GENGIS.

Sans doute : oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel eſt votre eſpoir ?

GENGIS.

De dompter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir. Tu vois ma faibleſſe nouvelle.
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, Troupe de Guerriers Tartares.

Ainsi la liberté, le repos & la paix,
Ce but de mes travaux, me fuira pour jamais ?
Je ne puis être à moi ! D'aujourd'hui je commence
A sentir tout le poids de ma trifte puiffance.
Je cherchais Idamé : je ne vois près de moi
Que ces Chefs importuns qui fatiguent leur Roi.
(A fa fuite.)
Allez. Au pied des murs hâtez-vous de vous rendre ;
L'infolent Coréen ne pourra nous furprendre.
Ils ont proclamé Roi cet enfant malheureux,
Et fa tête à la main je marcherai contr'eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéiffe :
J'ai trop de cet enfant différé le fupplice.
(Il refte feul.)
Allez. Ces foins cruels à mon fort attachés
Gênent trop mes efprits d'un autre foin touchés.
Ce Peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire ;
Que tout pèfe à mon cœur en fecret tourmenté !
Ah ! je fus plus heureux dans mon obfcurité.

SCENE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien, vous avez vu ce Mandarin farouche?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul respect né le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler.
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice;
Il répète les noms de devoir, de justice;
Il brave la victoire: on dirait que sa voix
Du haut du tribunal nous dicte ici des loix.
Confondez avec lui son épouse rebelle.
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle,
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la terre obéit.

GENGIS.

Non: je ne reviens point encor de ma surprise.
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise?
Quels sont ces sentimens qu'au fond de nos climats
Nous ignorons encor, & ne soupçonnions pas!
A son Roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte & sans murmure,
L'autre pour son époufe est prête à s'immoler:
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je? si j'arrête une vue attentive

Sur

Sur cette Nation défolée & captive,
Malgré moi je l'admire, en lui donnant des fers.
Je vois que fes travaux ont inftruit l'univers ;
Je vois un Peuple antique, induftrieux, immenfe;
Ses Rois fur la fageffe ont fondé leur puiffance ;
De leurs voifins foumis heureux légiflateurs,
Gouvernant fans conquête, & régnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos arts font les combats, détruire eft notre ouvrage.
Ah ! de quoi m'ont fervi tant de fuccès divers ?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers ?
Nous rougiffons de fang le char de la victoire.
Peut-être qu'en effet il eft une autre gloire.
Mon cœur eft en fecret jaloux de leurs vertus,
Et vainqueur je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce Peuple admirer la faibleffe ?
Quel mérite ont des arts enfans de la molleffe,
Qui n'ont pu les fauver des fers & de la mort ?
Le faible eft deftiné pour fervir le plus fort.
Tout cède fur la terre aux travaux, au courage ;
Mais c'eft vous qui cédez, qui fouffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne fais quels fers inconnus parmi nous ;
Vous qui vous expofez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux paffés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?
Leur grand cœur s'en indigne, & leurs fronts en rougiffent
Leurs clameurs jufqu'à vous par ma voix retentiffent.

Je vous parle en leur nom, comme au nom de l'Etat :
Excusez un Tartare, excusez un Soldat,
Blanchi sous le harnois, & dans votre service,
Qui ne peut supporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez.....

GENGIS.

Obéis.

De ton zèle hardi réprime la rudesse ;
Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.

SCENE III.

GENGIS, *seul.*

A mon sort à la fin je ne puis résister ;
Le ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême ?
J'ai fait des malheureux, & je le suis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t-il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon ame oppressée ?
Tant d'Etats subjugués ont-ils rempli mon cœur ?
Ce cœur lassé de tout demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde.

Par ses tristes conseils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés & d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre, & formés aux ravages.
Ils sont nés pour la guerre, & non pas pour ma cour.
Je les prends en horreur, en connaissant l'amour.
Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma suite ;
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point..... c'est elle, je la voi.

SCENE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Quoi ! vous voulez jouir encor de mon effroi !
Ah, Seigneur ! épargnez une femme, une mère.
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère ?

GENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner.
Votre époux peut se rendre ; on peut lui pardonner.
J'ai déjà suspendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des cieux
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux.
Peut-être le destin voulut vous faire naître,
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jeté.

Vous m'entendez, je règne, & vous pourriez reprendre
Un pouvoir que ſur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce, en un mot, par mes lois eſt permis,
Et le vainqueur du monde à vous ſeule eſt ſoumis.
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes,
Et le bandeau des Rois peut eſſuyer des larmes.
L'intérêt de l'Etat & de vos citoyens
Vous preſſe autant que moi de former ces liens.
Ce langage ſans doute a de quoi vous ſurprendre.
Sur les débris fumans des trônes mis en cendre,
Le deſtructeur des Rois dans la poudre oubliés,
Semblait n'être plus fait pour ſe voir à vos pieds.
Mais ſachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée :
Par un rival indigne elle fut uſurpée.
Vous la devez, Madame, au vainqueur des humains.
Témugin vient à vous vingt ſceptres dans les mains.
Vous baiſſez vos regards, & je ne puis comprendre,
Dans vos yeux interdits, ce que je dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté;
Peſez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changemens tour-à-tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée.
Je vais, ſi je le peux, reprendre mes eſprits,
Et quand je répondrai, vous ſerez plus ſurpris.
Il vous ſouvient du temps & de la vie obſcure
Où le ciel enfermait votre grandeur future.
L'effroi des Nations n'était que Témugin ;
L'univers n'était pas, Seigneur, en votre main;
Elle était pure alors, & me fut préſentée.

Apprenez qu'en ce temps je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel! que m'avez-vous dit? ô ciel! vous m'aimeriez!
Vous!

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux que vous me préſentiez,
N'auraient pas révolté mon ame aſſujétie,
Si les ſages mortels à qui j'ai dû la vie,
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens ſur nous vous ſavez le pouvoir;
Du Dieu que nous ſervons ils ſont la vive image;
Nous leur obéiſſons en tout temps, en tout âge.
Cet empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé ſur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, ſur l'honneur, la juſtice,
Le reſpect des ſermens; & s'il faut qu'il périſſe,
Si le ſort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'eſprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos deſtins ſont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAMÉ.

C'eſt à vous de connaître
Que ce ſerait encor une raiſon de plus
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen eſt un nœud formé par le ciel même;
Mon époux m'eſt ſacré; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfere à vous, au trône, à vos grandeurs:
Pardonnez mon aveu, mais reſpectez nos mœurs.
Ne penſez pas non plus que je mette ma gloire

A remporter sur vous cette illustre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces justes refus qui ne m'ont point coûté.
Je remplis mon devoir, & je me rends justice :
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprisés ;
Et puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore ;
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il seroit moins flatté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il sait mes sentimens ; Madame, il faut les suivre ;
Il s'y conformera, s'il aime encor à vivre.

IDAMÉ.

Il en est incapable ; & si dans les tourmens
La douleur égarait ses nobles sentimens,
Si son ame vaincue avait quelque mollesse,
Mon devoir & ma foi soutiendraient sa faiblesse.
De son cœur chancelant je deviendrais l'appui,
En attestant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô Dieux, est-il croyable ?
Quoi ! lorsqu'envers vous-même il s'est rendu coupable,
Lorsque sa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort !....

IDAMÉ.

Il eut une vertu, Seigneur, que je révère ;
Il pensait en Héros, je n'agissais qu'en mère ;
Et si j'étais injuste assez pour le haïr,

Je me repecte assez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous ; mais aussi tout m'outrage.
J'adore avec dépit cet excès de courage.
Je vous aime encor plus quand vous me résistez.
Vous subjuguez mon cœur, & vous le révoltez.
Redoutez-moi ; sachez que malgré ma faiblesse
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ.

Je sais qu'ici tout tremble, ou périt sous vos coups.
Les lois vivent encor, & l'emportent sur vous.

GENGIS.

Les lois ! il n'en est plus. Quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée ?
Il n'est ici de lois que celles de mon cœur,
Que celles d'un Soldat, d'un Scythe, d'un vainqueur.
Les lois que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainsi malgré vos cruautés)
Quand tout nous unissait, vos lois, que je déteste,
Ordonnèrent ma honte & votre hymen funeste.
Je les anéantis ; je parle ; c'est assez ;
Imitez l'univers, Madame, obéissez.
Vos mœurs, que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires.
Mes ordres sont donnés, & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre Empereur & vo
Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y, vous savez jusqu'où va ma vengeance.

Et fongez à quel prix vous pouvez défarmer
Un maître qui vous aime, & qui rougit d'aimer.

SCENE V.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAME'.

Il me faut donc choifir leur perte ou l'infamie.
O pur fang de mes Rois! ô moitié de ma vie!
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre fort,
Ma voix, fans balancer, vous condamne à la mort.

ASSELI.

Ah! reprenez plutôt cet empire fuprême
Qu'aux beautés, aux vertus attacha le ciel même,
Ce pouvoir qui foumit ce Scythe furieux
Aux lois de la raifon qu'il lifait dans vos yeux.
Long-temps accoutumée à dompter fa colère,
Que ne pouvez-vous point, puifque vous favez plaire?

IDAME'.

Dans l'état où je fuis, c'eft un malheur de plus.

ASSELI.

Vous feule adouciriez le deftin des vaincus.
Dans nos calamités le ciel qui vous feconde,
Veut vous oppofer feule à ce tyran du monde.
Vous avez vu tantôt fon courage irrité
Se dépouiller pour vous de fa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.

Zamti pourtant respire après l'avoir bravé ;
A son épouse encor il n'est point enlevé.
On vous respecte en lui : ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin souvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il sentit le premier le pouvoir de vos yeux :
Son amour autrefois fut pur & légitime.

IDAME'.

Arrête, il ne l'est plus : y penser est un crime.

SCENE VI.

ZAMTI, IDAME', ASSELI.

IDAME'.

Ah ! dans ton infortune & dans mon désespoir
Suis-je encor ton épouse, & peux-tu me revoir ?

ZAMTI.

On le veut : du tyran tel est l'ordre funeste :
Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

IDAME'.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours, & ceux de l'Orphelin ?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune,
Un citoyen n'est rien dans la perte commune ;
Il doit s'anéantir. Idamé, souviens-toi
Que mon devoir unique est de sauver mon Roi.
Nous lui devions nos jours, nos services, notre être,

Tout jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître;
Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas;
Mes soins l'ont enfermé dans ces asyles sombres
Où des Rois ses aïeux on révère les ombres;
La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le Prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Etan, de son salut ce Ministre fidèle,
Etan, ainsi que moi, se voit chargé de fers.
Toi seule à l'Orphelin restes dans l'univers.
C'est à toi maintenant de conserver sa vie,
Et ton fils, & ta gloire à mon honneur unie.

IDAMÉ.

Ordonne: que veux-tu? que faut-il?

ZAMTI.

M'oublier,
Vivre pour ton pays, lui tout sacrifier.
La mort, en éteignant les flambeaux d'hyménée,
Est un arrêt des cieux qui fait ta destinée.
Il n'est plus d'autres soins ni d'autres lois pour nous.
L'honneur d'être fidèle aux cendres d'un époux
Ne saurait balancer une gloire plus belle.
C'est au Prince, à l'Etat qu'il faut être fidelle.
Remplissons de nos Rois les ordres absolus.
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, enchaîne ce Tartare;
Eteins sur mon tombeau les foudres du barbare.
Je commence à sentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet usurpateur.

Je fais en frémiſſant ce ſacrifice impie;
Mais mon devoir l'épure, & mon trépas l'expie.
Il était néceſſaire autant qu'il eſt affreux.
Idamé, ſers de mère à ton Roi malheureux.
Règne, que ton Roi vive, & que ton époux meure:
Règne, dis-je, à ce prix: oui, je le veux.....

IDAMÉ.

Demeure.

Me connais-tu? veux-tu que ce funeſte rang
Soit le prix de ma honte & le prix de ton ſang?
Penſes-tu que je ſois moins épouſe que mère?
Tu t'abuſes, cruel, & ta vertu ſévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
Barbare envers ton fils, & plus envers moi-même,
Ne te ſouvient-il plus qui je ſuis, & qui t'aime?
Crois-moi: dans nos malheurs il eſt un ſort plus beau,
Un plus noble chemin pour deſcendre au tombeau.
Soit amour, ſoit mépris, le tyran qui m'offenſe,
Sur moi, ſur mes deſſeins n'eſt pas en défiance.
Dans ces remparts fumans, & de ſang abreuvés,
Je ſuis libre, & mes pas ne ſont point obſervés.
Le Chef des Coréens s'ouvre un ſecret paſſage,
Non loin de ces tombeaux où ce précieux gage
A l'œil qui le pourſuit fut caché par tes mains.
De ces tombeaux ſacrés je ſais tous les chemins;
Je cours y ranimer ſa languiſſante vie,
Le rendre aux défenſeurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un préſent d'un Dieu qui combat avec eux.

Nous mourrons, je le fais, mais tout couverts de gloire,
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands noms,
Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inspires, grand Dieu; que ton bras la soutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne.
Toi seule as mérité que les cieux attendris
Daignent sauver par toi ton Prince & ton pays.

Fin du quatrième Acte.



ACTE



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

ASSELI.

Quoi ! rien n'a résisté ! tout a fui sans retour !
Quoi ! je vous vois deux fois sa captive en un jour !
Falloit-il affronter ce conquérant sauvage ?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu !
Que pouviez-vous ? hélas !

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû :
Tremblante pour mon fils, sans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'Empereur à l'armée.
Son aspect a d'abord animé les Soldats ;
Mais Gengis a marché : la mort suivait ses pas,
Et des enfans du Nord la horde ensanglantée
Aux fers dont je sortais m'a soudain rejetée.
C'en est fait.

ASSELI.

Ainsi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ses mains, & meurt presque en naissant !

Votre époux avec lui termine sa carrière !

IDAMÉ.

L'un & l'autre bientôt voit son heure dernière.
Si l'arrêt de la mort n'est point porté contr'eux,
C'est pour leur préparer des tourmens plus affreux.
Mon fils, ce fils si cher va les suivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître.
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler,
Pour jouir de mon trouble, & pour mieux m'accabler.
Ses regards inspiraient l'horreur & l'épouvante.
Vingt fois il a levé sa main toute sanglante
Sur le fils de mes Rois, sur mon fils malheureux.
Je me suis en tremblant jetée au-devant d'eux ;
Toute en pleurs à ses pieds je me suis prosternée ;
Mais lui me repoussant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, & détournant les yeux,
Il est sorti pensif, & rentré furieux,
Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée,
Il leur criait vengeance, & changeait de pensée,
Tandis qu'autour de lui ses barbares Soldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSELI.

Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste ?
Il laisse vivre encor votre époux qu'il déteste :
L'Orphelin aux bourreaux n'est point abandonné.
Daignez demander grâce, & tout est pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
Ah ! si tu l'avais vu redoubler mon outrage,
M'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs !

ASSELI.

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs ?
Ce lion subjugué, qui rugit dans sa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïsse, il est temps d'achever
Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

ASSELI.

Ah ! que résolvez-vous ?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains ;
Je dépendrai de moi, mon sort est dans mes mains.

ASSELI.

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendresse,
L'abandonnerez-vous ?

IDAMÉ.

Tu me rends ma faiblesse,
Tu me perces le cœur. Ah ! sacrifice affreux !
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux !
Mais Gengis après tout dans sa grandeur altière,
Environné de Rois couchés dans la poussière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré,
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère

Cet enfant innocent dont il aima la mère.
A cet espoir au moins mon triste cœur se rend :
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée ?
Poursuivra-t-il mon fils ?

SCENE II.

IDAMÉ, ASSELI, OCTAR.

OCTAR.

IDAMÉ, demeurez :
Attendez l'Empereur en ces lieux retirés.
(*A sa suite.*)
Veillez sur ces enfans, & vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre & ne sorte.
(*A Asséli.*)
Eloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir !
J'obéis, il le faut, je cède à son pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hasarde une prière vaine.
La victoire est chez vous implacable, inhumaine.

Mais enfin la pitié, Seigneur, en vos climats
Eſt-elle un ſentiment qu'on ne connaiſſe pas ?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable ?

OCTAR.

Quand l'arrêt eſt porté, qui conſeille eſt coupable.
Vous n'êtes plus ici ſous vos antiques Rois
Qui laiſſaient déſarmer la rigueur de leurs lois.
D'autres temps, d'autres mœurs : ici règnent les armes :
Nous ne connaiſſons point les prières, les larmes.
On commande, & la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'Empereur.

SCENE III.

IDAME', *ſeule.*

DIEU des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités ſoutenez mon courage :
Verſez du haut des cieux, dans ce cœur conſterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCENE IV.

GENGIS, IDAME'.

GENGIS.

NON, je n'ai point aſſez déployé ma colère,
Aſſez humilié votre orgueil téméraire,
Aſſez fait de reproche aux infidélités

Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime
Vous que j'avais aimée, & que je dus hair;
Vous qui me trahissiez, & que je dois punir.

IDAME'

Ne punissez que moi ; c'est la grâce dernière
Que j'ose demander à la main meurtrière
Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon sang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à son devoir fidelle :
Finissez ses tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle :
Les miens sont plus affreux, je les veux terminer.
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.
Moi, pardonner ?.. à vous !.. non : craignez ma vengeance.
Je tiens le fils des Rois, le vôtre, en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas ;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas.
Il me trahit, me brave, il ose être rebelle.
Mille morts punissaient sa fraude criminelle.
Vous retenez mon bras, & j'en suis indigné.
Oui, jusqu'à ce moment le traître est épargné.
Mais je ne prétends plus supplier ma captive ;
Il le faut oublier, si vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné :
Il n'est plus votre époux, puisqu'il est condamné.
Il a péri pour vous ; votre chaine odieuse
Va se rompre à jamais par une mort honteuse.

C'eſt vous qui m'y forcez, & je ne conçois pas
Le ſcrupule inſenſé qui le livre au trépas.
Tout couvert de ſon ſang, je devais ſur ſa cendre
A mes vœux abſolus vous forcer de vous rendre.
Mais ſachez qu'un barbare, un Scythe, un deſtructeur,
A quelques ſentimens dignes de votre cœur.
Le deſtin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre,
Et mon ame a l'orgueil de régner ſur la vôtre.
Abjurez votre hymen, & dans le même temps
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une deſtinée ;
Du rejeton des Rois l'enfance condamnée,
Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts, tout prêts à le chercher,
Le deſtin de ſon fils, le vôtre, le mien même,
Tout dépendra de vous, puiſqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor ; mais ne préſumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas.
Gardez-vous d'inſulter à l'excès de faibleſſe
Que déjà mon courroux reproche à ma tendreſſe.
C'eſt un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits :
Mon ame à la vengance eſt trop accoutumée,
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez ; je menace encor en ſoupirant :
Achevez d'adoucir ce courroux qui ſe rend.
Vous ferez d'un ſeul mot le ſort de cet empire ;
Mais ce mot important, Madame, il faut le dire.
Prononcez ſans tarder, ſans feinte, ſans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'une & l'autre aujourd'hui ferait trop condamnable.
Votre haine eſt injuſte, & votre amour coupable.
Cet amour eſt indigne & de vous & de moi :
Vous me devez juſtice, & ſi vous êtes Roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même.
Je ſuis loin de braver votre grandeur ſuprême ;
Je la rappelle en vous, lorſque vous l'oubliez,
Et vous-même en ſecret vous me juſtifiez.

GENGIS.

Eh bien, vous le voulez ; vous choiſiſſez ma haine.
Vous l'aurez ; & déjà je la retiens à peine.
Je ne vous connais plus, & mon juſte courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre Prince, & votre fils, cruelle,
Vont payer de leur ſang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés.
C'en eſt fait, & c'eſt vous qui les aſſaſſinez.

IDAMÉ.

Barbare !

GENGIS.

Je le ſuis ; j'allais ceſſer de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi ſanglant, féroce, ſans pitié,
Dont la haine eſt égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien, je tombe aux pieds de ce maître ſévère.
Le ciel l'a fait mon Roi : Seigneur, je le révère :
Je demande à genoux une grâce de lui.

GENGIS.

Inhumaine ! eſt-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?
Levez-vous : je ſuis prêt encor à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un ſentiment plus tendre ?
Que voulez-vous ? parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il ſoit permis
Qu'en ſecret mon époux près de moi ſoit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous !

IDAMÉ.

Ecoutez ma prière.
Cet entretien ſera ma reſſource dernière.
Vous jugerez après ſi j'ai dû réſiſter.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait conſulter ;
Mais je veux bien encor ſouffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raiſon ſon ame enfin rendue,
N'oſera plus prétendre à cet honneur fatal
De me déſobéir, & d'être mon rival.
Il m'enleva ſon Prince, il vous a poſſédée.
Que de crimes ! Sa grâce eſt encore accordée.
Qu'il la tienne de vous ; qu'il vous doive ſon ſort.
Préſentez à ſes yeux le divorce ou la mort :
Oui, j'y conſens. Octar, veillez à cette porte.
Vous, ſuivez-moi. Quel ſoin m'abaiſſe & me tranſporte !
Faut-il encor aimer ! eſt-ce là mon deſtin ?

(*Il ſort.*)

IDAME, *seule.*

Je renais, & je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

O toi, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus respectable & plus grand à mes yeux
Que tous ces conquérans dont l'homme a fait des Dieux !
L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue ;
La mesure est comblée, & notre heure est venue.

ZAMTI.

Je le sais.

IDAMÉ.

C'est en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejeton de nos malheureux Rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue.
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue.
Je mourrai consolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils?
Pardonne encor ce mot à mes sens attendris :
Pardonne à ces soupirs; ne vois que mon courage.

Nos Rois ſont au tombeau, tout eſt dans l'eſclavage:
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés
Qu'à reſpirer encor le ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuſe eſt ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute, & j'attendais les ordres du barbare.
Ils ont tardé long-temps.

IDAMÉ.

Eh bien, écoute-moi.
Ne ſaurons-nous mourir que par l'ordre d'un Roi?
Les taureaux aux autels tombent en ſacrifice;
Les criminels tremblans ſont traînés au ſupplice:
Les mortels généreux diſpoſent de leur ſort.
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance?
De nos voiſins altiers imitons la conſtance:
De la nature humaine ils ſoutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.
Un affront leur ſuffit pour ſortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonois n'attend pas qu'au cercueil
Un deſpote inſolent le plonge d'un coup d'œil.
Nous avons enſeigné ces braves inſulaires;
Apprenons d'eux enfin des vertus néceſſaires:
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve, & je crois
Que le malheur extrême eſt au-deſſus des lois.
J'avais déjà conçu tes deſſeins magnanimes;

Mais ſeuls & déſarmés, eſclaves & victimes,
Courbés ſous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAME' (*en tirant un poignard.*)

Tiens, ſois libre avec moi; frappe, & délivre-nous.

ZAMTI.

Ciel!

IDAME'.

Déchire ce ſein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât ſur moi-même un coup mal aſſuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré;
Immole avec courage une épouſe fidelle:
Tout couvert de mon ſang tombe & meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers momens j'embraſſe mon époux,
Que le tyran le voie, & qu'il en ſoit jaloux.

ZAMTI.

Grâce au ciel, juſqu'au bout ta vertu perſévère.
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouſe, reçois mes éternels adieux;
Donne ce glaive, donne, & détourne les yeux.

IDAME' (*en lui donnant le poignard.*)

Tiens, commence par moi; tu le dois; tu balances!

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAME.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAME'.

Tu m'offenſes.

Frappe,

Frappe, & tourne fur toi tes bras enfanglantés.

ZAMTI.

Eh bien, imite-moi.

IDAMÉ (*lui faiſſant les bras.*)

Frappe, dis-je.....

SCENE VI & dernière.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, Gardes.

GENGIS *accompagné de fes Gardes, & défarmant Zamti.*

ARRÊTEZ,
Arrêtez, malheureux ! ô ciel ! qu'alliez-vous faire ?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,
A tant d'atrocités dérober notre fort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jufques à notre mort ?

GENGIS.

Oui... Dieu, maître des Rois, à qui mon cœur s'adreffe,
Témoin de mes affronts, témoin de ma faibleffe,
Toi, qui mis à mes pieds tant d'Etats, tant de Rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits ?
Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore;
Ton époufe à mes yeux, victime de fa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à fouffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétends-tu nous dire ?

ZAMTI.

Quel eſt ce nouveau trait de l'inhumanité ?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'eſt pas encor porté ?

GENGIS.

Il va l'être, Madame, & vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez juſtice, & je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu.
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.
Je rougis ſur le trône où m'a mis la victoire,
D'être au-deſſous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai ſu me ſignaler ;
Vous m'avez avili : je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût ſe dompter lui-même ;
Je l'apprends ; je vous dois cette gloire ſuprême.
Jouiſſez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir, je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, ſur l'innocente vie
De l'enfant de vos Rois, que ma main vous confie.
Par le droit des combats j'en pouvais diſpoſer ;
Je vous remets ce droit dont j'allais abuſer.
Croyez qu'à cet enfant heureux dans ſa misère,
Ainſi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez ſi l'on peut ſe fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un Roi.

(*A Zamti.*)

Soyez ici des lois l'interprète ſuprême,
Rendez leur miniſtère auſſi ſaint que vous-même ;

Enseignez la raison, la justice & les mœurs ;
Que les Peuples vaincus gouvernent les vainqueurs.
Que la sagesse règne, & préside au courage.
Triomphez de la force ; elle vous doit hommage.
J'en donnerai l'exemple, & votre Souverain
Se soumet à vos lois les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel ! que viens-je d'entendre ? hélas ! puis-je vous croire ?

ZAMTI.

Êtes-vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire ?
Ah ! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui put vous inspirer ce dessein ?

GENGIS.

Vos vertus.

Fin du cinquième & dernier Acte.



L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE.

Représentée pour la première fois le 10 Octobre 1736.



PRÉFACE

De l'Éditeur de l'édition de 1738.

IL eſt aſſez étrange que l'on n'ait pas ſongé plutôt à imprimer cette Comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, & qui eut environ trente repréſentations. L'Auteur ne s'étant point déclaré, on l'a miſe juſqu'ici ſur le compte de diverſes perſonnes très-eſtimées ; mais elle eſt véritablement de M. de *Voltaire*, quoique le ſtyle de la *Henriade* & d'*Alzire* ſoit ſi différent de celui-ci, qu'il ne permet guère d'y reconnaître la même main.

C'eſt ce qui fait que nous donnons ſous ſon nom cette Pièce au Public, comme la première Comédie qui ſoit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à ſe ſervir de cette meſure. Elle produira ſur le Théâtre Français de la variété ; & qui donne des plaiſirs nouveaux, doit toujours être bien reçu.

Si la Comédie doit être la repréſentation des mœurs, cette Pièce ſemble être aſſez de ce caractère. On y voit un mélange de ſérieux & de plaiſanterie, de comique & de touchant. C'eſt ainſi que la vie des hommes eſt bigarrée. Souvent même une ſeule aventure produit tous ces contraſtes. Rien n'eſt ſi commun qu'une maiſon dans laquelle un père gronde, une fille occupée de ſa paſſion

pleure ; le fils se moque des deux, & quelques parens prennent différemment part à la scène. On raille très-souvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voisine ; & la même personne a quelquefois ri & pleuré de la même chose dans le même quart-d'heure.

Une Dame très-respectable étant un jour au chevet d'une de ses filles qui était en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écriait en fondant en larmes : *Mon Dieu, rendez-la moi, & prenez tous mes autres enfans.* Un homme qui avait épousé une de ses filles, s'approcha d'elle, & la tirant par la manche : *Madame*, dit-il, *les gendres en sont-ils ?* Le sang froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet sur cette Dame affligée, qu'elle sortit en éclatant de rire ; tout le monde la suivit en riant, & la malade ayant su de quoi il était question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute Comédie doive avoir des scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très-bonnes Pièces où il ne règne que de la gaieté ; d'autres toutes sérieuses ; d'autres où l'attendrissement va jusques aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre ; & si l'on me demandait quel genre est le meilleur, je répondrais : *Celui qui est le mieux traité.*

Il serait peut-être à propos, & conforme au goût de ce siècle *raisonneur*, d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la Comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que

connues. L'admirable *Molière*, *Regnard*, qui le vaut quelquefois, & les Auteurs de tant de jolies Pièces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison, & sans dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux spectacles qu'il ne s'élève presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. *Mercure* pris pour *Sosie*; le Chevalier *Menechme* pris pour son frère; *Crispin* faisant son testament sous le nom du bon homme *Géronte*; *Valère* parlant à *Harpagon* des beaux yeux de sa fille, tandis qu'*Harpagon* n'entend que les beaux yeux de sa cassette; *Pourceaugnac*, à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire passer pour fou. En un mot, les méprises, les équivoques de pareille espèce excitent un rire général. *Arlequin* ne fait guère rire que quand il se méprend, & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui était si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout son cœur, soit aux spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la représentation plaît, sans causer ce rire immodéré de joie. *Trissotin* & *Vadius*, par exemple, semblent être de ce genre; le *Joueur*, le *Grondeur*, qui font un plaisir inexprimable, ne permettent guère le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vices dont on eſt charmé de voir la peinture, & qui ne cauſent qu'un plaiſir ſérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris & l'indignation. Il eſt vrai qu'on rit au *Tartuffe*, mais ce n'eſt pas de ſon hypocriſie, c'eſt de la mépriſe du bon homme, qui le croit un ſaint; & l'hypocriſie une fois reconnue, on ne rit plus, on ſent d'autres impreſſions.

On pourrait aiſément remonter aux ſources de nos autres ſentimens, à ce qui excite la gaieté, la curioſité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce ferait ſurtout aux Auteurs dramatiques à nous développer tous ces reſſorts, puiſque ce ſont eux qui les font jouer. Mais ils ſont plus occupés de remuer les paſſions que de les examiner; ils ſont perſuadés qu'un ſentiment vaut mieux qu'une définition, & je ſuis trop de leur avis pour mettre un traité de philoſophie au-devant d'une Pièce de théâtre.

Je me bornerai ſimplement à inſiſter encore un peu ſur la néceſſité où nous ſommes d'avoir des choſes nouvelles. Si l'on avait toujours mis ſur le théâtre tragique la grandeur Romaine, à la fin on s'en ferait rebuté. Si les Héros ne parlaient jamais que tendreſſe, on ſerait affadi :

O imitatores ſervum pecus !

Les Ouvrages que nous avons depuis les *Corneille*, les *Molière*, les *Racine*, les *Lulli*, les *le Brun*, me pa-

raiſſent tous avoir quelque choſe de neuf & d'original qui les a ſauvés du naufrage. Encore une fois, tous les genres ſont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainſi il ne faut jamais dire : Si cette muſique n'a pas réuſſi, ſi ce tableau ne plaît pas, ſi cette pièce eſt tombée, c'eſt que cela était d'une eſpèce nouvelle. Il faut dire : C'eſt que cela ne vaut rien dans ſon eſpèce.



ACTEURS.

EUPHEMON, père.

EUPHEMON, fils.

FIERENFAT, Préſident de Cognac, ſecond fils d'Euphémon.

RONDON, Bourgeois de Cognac.

LISE, fille de Rondon.

LA BARONNE DE CROUPILLAC.

MARTHE, ſuivante de Liſe.

JASMIN, valet d'Euphémon fils.

La Scène eſt à Cognac.

L'ENFANT



L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON, RONDON.

RONDON.

Mon trifte ami, mon cher & vieux voifin,
Que de bon cœur j'oublirai ton chagrin !
Que je rirai ! quel plaifir ! que ma fille
Va ranimer ta dolente famille !
Mais Mons ton fils, le Sieur de Fierenfat,
Me femble avoir un procédé bien plat.

EUPHEMON.

Quoi donc !

Tout fier de fa magiftrature,
Il fait l'amour avec poids & mefure.
Adolefcent, qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Eft, à mon fens, un animal bernable,
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable.
Il eft trop fat.

EUPHEMON.

Et vous êtes auffi
Un peu trop brufque.

RONDON.

Ah! je fuis fait ainfi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre ;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien mater cette fatuité,
Et l'air pédant dont il eft encrouté.
Vous avez fait, beau-père, en père fage,
Quand fon aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou, partit d'ici,
De donner tout à ce fot cadet-ci,
De mettre en lui toute votre efpérance,
Et d'acheter pour lui la préfidence
De cette ville. Oui, c'eft un trait prudent.
Mais dès qu'il fut Monfieur le Préfident,
Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence :
Sa gravité marche & parle en cadence.
Il dit qu'il a bien plus d'efprit que moi,
Qui, comme on fait, en ai bien plus que toi.
Il eft....

EUPHEMON.

Eh mais : quelle humeur vous emporte ?
Faut-il toujours ?....

RONDON.

Va, va, laiſſe, qu'importe ?
Tous ces défauts, vois-tu, ſont comme rien,
Lorſque d'ailleurs on amaſſe un gros bien.
Il eſt avare, & tout avare eſt ſage.
Oh ! c'eſt un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il eſt mon gendre, & ma Liſe eſt à lui.
Il reſte donc, notre triſte beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Préſens, futurs, à Monſieur votre fils,
En réſervant ſur votre vieille tête
D'un uſufruit l'entretien fort honnête ;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien coſſu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaſte opulence,
Sans quoi ſoudain ma Liſe à d'autres penſe.

EUPHEMON.

Je l'ai promis, & j'y ſatisferai :
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au ſein de la retraite
La triſte fin de ma vie inquiète ;
Mais je voudrais qu'un fils ſi bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche inſenſée,
Je vois dans l'autre une ame intéreſſée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHEMON.

Cher ami, je ſuis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades ?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné, dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraiſſe en trouble-fête ?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne, ſans façon,
Mettre en jurant le feu dans la maiſon ?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, & qu'il m'enlève Liſe ?
Liſe autrefois à cet aîné promiſe ?
Ma Liſe qui.....

EUPHEMON.

Que cet objet charmant
Soit préſervé d'un pareil garnement !

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller ſon père ?
Pour ſuccéder ?

EUPHEMON.

Non..... tout eft à fon frère.

RONDON.

Ah ! fans cela point de Life pour lui.

EUPHEMON.

Il aura Life & mes biens aujourd'hui,
Et fon aîné n'aura pour tout partage
Que le courroux d'un père qu'il outrage :
Il le mérite : il fut dénaturé.

RONDON.

Ah ! vous l'aviez trop long-temps enduré ;
L'autre du moins agit avec prudence ;
Mais cet aîné ! quels traits d'extravagance !
Le libertin, mon Dieu, que c'était là !
Te fouvient-il, vieux père, ah, ah, ah,
Qu'il te vola, ce tour eft bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaiffelle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin ?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHEMON.

Ah ! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes ?

RONDON.

Et fur un as mettant vingt rouleaux d'or ?
Eh, eh !

EUPHEMON.

Ceffez.

RONDON.

Te fouvient-il encor

Quand l'étourdi dut en face d'Eglife
Se fiancer à ma petite Life ?
Dans quel endroit on le trouva caché ?
Comment ! pour qui ! .... Pefte, quel débauché !

EUPHEMON.

Epargnez-moi ces indignes hiftoires,
De fa conduite impreffions trop noires ;
Ne fuis-je pas affez infortuné ?
Je fuis forti des lieux où je fuis né,
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue.
Votre commerce ici vous a conduit :
Mon amitié, ma douleur vous y fuit.
Ménagez-les : vous prodiguez fans ceffe
La vérité ; mais la vérité bleffe.

RONDON.

Je me tairai, foit ; j'y confens ; d'accord.
Pardon ; mais diable ! auffi vous aviez tort,
En connaiffant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un Moufquetaire.

EUPHEMON.

Encor !

RONDON.

Pardon ; mais vous deviez.....

EUPHEMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet & pour fon mariage ;
Çà penfez-vous que ce cadet fi fage
De votre fille ait pu toucher le cœur ?

RONDON.

Assurément. Ma fille a de l'honneur :
Elle obéit à mon pouvoir suprême.
Et quand je dis, Allons, je veux qu'on aime,
Son cœur docile, & que j'ai su tourner,
Tout aussi-tôt aime sans raisonner.
A mon plaisir j'ai paîtri sa jeune ame.

EUPHEMON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
Par vos leçons, & je me trompe fort
Si de vos soins votre fille est d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le sacrifice
Des vœux naissans de son ame novice.
Je sais quels sont ces premiers traits d'amour.
Le cœur est tendre ; il saigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHEMON.

Quoi que vous puissiez dire,
Cet étourdi pouvait très-bien séduire.

RONDON.

Lui ! point du tout : ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bon-homme ! allez, ne craignez rien,
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur sur cela réjoui :
Quand j'ai dit non, personne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCENE II.

EUPHEMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

Approchez, venez, Lise.
Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,
Ne sens-tu pas des désirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment, coquine!

EUPHEMON.

Ah, ah, notre féal,
Votre pouvoir va, ce semble, un peu mal:
Qu'est devenu ce despotique empire?

RONDON.

Comment! après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurais pas un peu de passion
Pour ton futur époux?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Ne sais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur?

LISE.

Non, vous dis-je.

Je ſais, mon père, à quoi ce nœud ſacré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je ſais qu'il faut, aimable en ſa ſageſſe,
De ſon époux mériter la tendreſſe,
Et réparer du moins par la bonté
Ce que le ſort nous refuſe en beauté;
Être au dehors diſcrète, raiſonnable,
Dans ſa maiſon, douce, égale, agréable.
Quant à l'amour, c'eſt tout un autre point:
Les ſentimens ne ſe commandent point.
N'ordonnez rien: l'amour fuit l'eſclavage.
De mon époux le reſte eſt le partage;
Mais pour mon cœur, il le doit mériter.
Ce cœur au moins difficile à dompter
Ne put aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raiſon, ni par-devant Notaire.

EUPHEMON.

C'eſt à mon gré raiſonner ſenſément.
J'approuve fort ce juſte ſentiment.
C'eſt à mon fils à tâcher de ſe rendre
Digne d'un cœur auſſi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaiſant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant?
Jamais ſans vous ma fille, bien appriſe,
N'eût devant moi lâché cette ſottiſe.

(*A Liſe.*)

Ecoute, toi: je te baille un mari

Tant ſoit peu fat, & par trop renchéri ;
Mais c'eſt à moi de corriger mon gendre.
Toi, tel qu'il eſt, c'eſt à toi de le prendre,
De vous aimer, ſi vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à toût ce que je veux.
C'eſt là ton lot ; & toi, notre beau-père,
Allons ſigner chez notre gros Notaire,
Qui vous alonge, en cent mots ſuperflus
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter ſon bavard griffonnage ;
Lavons la tête à ce large viſage.
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille, & toi.

EUPHEMON.

Fort bien.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Mon Dieu ! qu'il joint à tous ſes airs groteſques
Des ſentimens & des travers burleſques !

LISE.

Je ſuis ſa fille, & de plus ſon humeur
N'altère point la bonté de ſon cœur ;
Et ſous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air bruſque il a l'ame d'un père ;
Quelquefois même, au milieu de ſes cris,
Tout en grondant il cède à mes avis.

Il eſt bien vrai qu'en blâmant la perſonne,
Et les défauts du mari qu'il me donne,
Et me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raiſon ;
Mais lorſqu'enſuite il ordonne que j'aime,
Dieu, que je ſens que ſon tort eſt extrême !

MARTHE.

Comment aimer un Monſieur Fierenfat ?
J'épouſerais plutôt un vieux Soldat,
Qui jure, boit, bat ſa femme, & qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enivré de lui-même,
Qui d'un ton grave, & d'un air de pédant,
Semble juger ſa femme en lui parlant ;
Qui comme un paon dans lui-même ſe mire,
Sous ſon rabat ſe rengorge & s'admire,
Et plus avare encor que ſuffiſant,
Vous fait l'amour en comptant ſon argent.

LISE.

Ah ! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je ? Il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut ſon deſtin :
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me preſcrit l'eſclavage.
Ce Fierenfat eſt, malgré mes dégoûts,
Le ſeul qui puiſſe être ici mon époux ;
Il eſt le fils de l'ami de mon père ;
C'eſt un parti devenu néceſſaire.
Helas ! quel cœur libre dans ſes ſoupirs
Peut ſe donner au gré de ſes déſirs ?

Il faut céder : le temps, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance,
Et je pourrai, soumise à mes liens,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'est bien parler, belle & discrète Lise ;
Mais votre cœur tant soit peu se déguise.
Si j'osais..... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi !

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ses vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE, *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE, *la retenant.*

Il est vrai : sa jeunesse
Pour quelque temps a surpris ma tendresse.
Etait-il fait pour un cœur vertueux ?

MARTHE, *en s'en allant.*

C'était un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE, *la retenant.*

De corrupteurs sa jeunesse entourée,
Dans les excès se plongeait égarée.
Le malheureux ! il cherchait tour-à-tour

Tous les plaiſirs, il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis ſa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, ſans feinte & ſans caprice,
Eſt en effet le plus grand frein du vice.
Dans ſes liens qui ſait ſe retenir,
Eſt honnête homme, ou va le devenir.
Mais Euphémon dédaigna ſa maîtreſſe :
Pour la débauche il quitta la tendreſſe.
Ses faux amis, indigens ſcélérats,
Qui dans le piège avoient conduit ſes pas,
Ayant mangé tout le bien de ſa mère,
Ont, ſous ſon nom, volé ſon triſte père.
Pour comble enfin, ces ſéducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ſes vices & ſes charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère enfin lui ſuccède aujourd'hui :
Il aura Liſe, & certes c'eſt dommage,
Car l'autre avait un bien joli viſage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Danſait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah ! que dis-tu ?

MARTHE.

Même dans ces mélanges
D'égaremens, de sottises étranges,
On découvrait aisément dans son cœur
Sous ses défauts un certain fond d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'était, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE.

Oui, mais.....

MARTHE.

Fuyons, car c'est Monsieur son frère.

LISE.

Il faut rester, c'est un mal nécessaire.

SCENE IV.

LISE, MARTHE, le Président FIERENFAT.

FIERENFAT.

Je l'avoûrai, cette donation
Doit augmenter la satisfaction
Que vous avez d'un si beau mariage.
Surcroît de biens est l'ame d'un ménage;
Fortune, honneurs & dignités, je croi,
Abondamment se trouvent avec moi,

Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du p as fur les gens du beau monde.
C'eft un plaifir bien flatteur que cela;
Vous entendrez murmurer *la voilà.*
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneffe où je fuis fubrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains : c'eft une chofe infame
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Être à la fois & Midas & Narciffe,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice;
Lorgner fans ceffe avec un œil content
Et fa perfonne & fon argent comptant;
Être en rabat un petit-maître avare,
C'eft un excès de ridicule rare.
Un jeune fat, paffe encore; mais, ma foi,
Un jeune avare eft un monftre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'eft pas vous probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie,
C'eft à Madame. Ainfi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.

(*A Life.*)

Le filence eft votre fait..... Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux ferez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté

De me chaſſer ce gendarme effronté,
Qui ſous le nom d'une fille ſuivante,
Donne carrière à ſa langue impudente,
Je ne ſuis pas un Préſident pour rien ;
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE, *à Liſe.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme ;
Je ſuis à vous, empêchez qu'on m'enferme ;
Il pourrait bien vous enfermer auſſi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc ; laiſſez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas ! lui dire ?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raiſons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi,
Point de raiſons, c'eſt le plus sûr.

SCENE V.

RONDON, Acteurs précédens.

RONDON.

Ma foi,
Il nous arrive une plaiſante affaire.

FIERENFAT.

Et quoi, Monſieur ?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux père
J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré
Entretenant au pied de cette roche
Un voyageur qui deſcendoit du coche.

LISE.

Un voyageur jeune ?....

RONDON.

Nenni vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé ſans dent.
Nos deux barbons d'abord avec franchiſe,
L'un contre l'autre ont mis leur barbe griſe :
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaiſſaient
Aux longs élans des ſoupirs qu'ils pouſſaient,
Et ſur leur nez leur prunelle éraillée
Verſait les pleurs dont elle était mouillée,
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans ſon logis ſoudain s'eſt rencogné.
Il dit qu'il ſent une douleur inſigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il ſigne,
Et qu'à perſonne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah! je prétends moi l'aller conſoler.
Vous ſavez tous comme je le gouverne,
Et d'aſſez près la choſe nous concerne :
Je le connais, & dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il ſignera.

Le temps eſt cher, mon nouveau droit d'aîneſſe
Eſt un objet.

LISE.

Non, Monſieur, rien ne preſſe.

RONDON.

Si fait, tout preſſe, & c'eſt ta faute auſſi,
Que tout cela.

LISE.

Comment! à moi! ma faute!

RONDON.

Oui.
Les contre-temps qui troublent les familles,
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche ſi fort?

RONDON.

Vous avez fait, que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raiſon ranger leurs lourdes têtes,
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémissez en voyant de plus près
Tous ce fracas, ces noces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'essaie,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraie:
A mon avis, l'hymen & ses liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu: l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits & des cœurs,
Des sentimens, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme, & que l'honneur épure.
Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant!
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée,
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.

Un tel hymen, une union ſi chère,
Si l'on en voit, c'eſt le ciel ſur la terre.
Mais triſtement vendre par un contrat
Sa liberté, ſon nom & ſon état,
Aux volontés d'un maître deſpotique
Dont on devient le premier domeſtique;
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit ſans amour;
Trembler d'avoir toujours une faibleſſe,
Y ſuccomber, ou combattre ſans ceſſe;
Tromper ſon maître, ou vivre ſaas eſpoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, ſécher dans ſa douleur profonde;
Un tel hymen eſt l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'eſprit.
Que de lumière en une ame ſi neuve!
La plus experte & la plus fine veuve,
Qui ſagement ſe conſole à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit ſur ce point davantage.
Mais vos dégoûts ſur ce beau mariage
Auraient beſoin d'un éclairciſſement.
L'hymen déplaît avec le Préſident:
Vous plairait-il avec Monſieur ſon frère?
Débrouillez-moi, de grâce, ce myſtère;
L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
Haïſſez-vous? aimez-vous? parlez net.

LISE.

Je n'en ſais rien, je ne peux & je n'oſe
De mes dégoûts bien demêler la cauſe.
Comment chercher la triſte vérité
Au fond d'un cœur, hélas ! trop agité?
Il faut au moins, pour ſe mirer dans l'onde,
Laiſſer calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage & les vents en repos,
Ne rident plus la ſurface des eaux.

MARTHE.

Comparaiſon n'eſt pas raiſon, Madame.
On lit très-bien dans le fond de ſon ame :
On y voit clair. Et ſi les paſſions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien ſait toujours dans ſa tête
D'où vient le vent qui cauſe la tempête.
On ſait.....

LISE.

Et moi, je ne veux rien ſavoir :
Mon œil ſe ferme, & je ne veux rien voir :
Je ne veux point chercher ſi j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre.
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphemon, ce traître,
Vive content, ſoit heureux, s'il peut l'être :
Qu'il ne ſoit pas au moins déshérité :
Je n'aurai pas l'affreuſe dureté,
Dans ce contrat où je me détermine,
D'être ſa ſœur pour hâter ſa ruine.

Voilà mon cœur : c'eſt trop le pénétrer.
Aller plus loin, ſeroit le déchirer.

SCENE II.

LISE, MARTHE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

LA-BAS, Madame, il eſt une Baronne
De Croupillac.

LISE.

Sa viſite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive juſtement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas! ſur quoi?

MARTHE.

Sur votre hymen ſans doute.

LISE.

Ah! c'eſt encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocole des ſots,
Où l'on ſe gêne, où le bon ſens expire
Dans le travail de parler ſans rien dire?
Que ce fardeau me pèſe & me déplaît!

ꝏꝏ

SCENE III.

LISE, Mad. CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

Voila la Dame.

LISE.

Oh! je vois trop qui c'eſt.

MARTHE.

On dit qu'elle eſt aſſez grande épouſeuſe,
Un peu plaideuſe, & beaucoup radoteuſe.

LISE.

Des ſièges donc. Madame, pardon, ſi...

Mad. CROUPILLAC.

Ah, Madame!

LISE.

Eh, Madame!

Mad. CROUPILLAC.

Il faut auſſi...

LISE.

S'aſſeoir, Madame.

Mad. CROUPILLAC, *aſſiſe.*

En vérité, Madame,
Je ſuis confuſe, & dans le fond de l'ame,
Je voudrais bien...

LISE.

Madame ?

Mad. CROUPILLAC.

Je voudrais

Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas ! vous voyant ſi jolie.

LISE.

Conſolez-vous, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Oh non, ma mie,

Je ne ſaurais. Je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en eſpérance,
Un ſeul, hélas ! c'eſt bien peu, quand j'y penſe !
Et j'avais eu grand'peine à le trouver :
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il eſt un temps, ah, que ce temps vient vîte !
Où l'on perd tout quand un amant vous quitte,
Où l'on eſt ſeule ; & certe il n'eſt pas bien
D'enlever tout à qui n'a preſque rien.

LISE.

Excuſez-moi, ſi je ſuis interdite
De vos diſcours & de votre viſite.
Quel accident afflige vos eſprits ?
Qui perdez-vous ? & qui vous ai-je pris ?

Mad. CROUPILLAC.

Ma chère enfant, il eſt force bégueules,
Au teint ridé, qui penſent qu'elles ſeules,
Avec du fard & quelques fauſſes dents,
Fixent l'amour, les plaiſirs & le temps.

Pour

Pour mon malheur, hélas ! je ſuis plus ſage ;
Je vois trop bien que tout paſſe, & j'enrage.

LISE.

J'en ſuis fâchée, & tout eſt ainſi fait ;
Mais je ne peux vous rajeunir.

Mad. CROUPILLAC.

Si fait :
J'eſpère encor ; & ce ſerait peut-être
Me rajeunir, que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous ?

Mad. CROUPILLAC.

D'un Préſident, d'un ingrat, d'un époux,
Que je pourſuis, pour qui je perds haleine,
Et ſûrement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, Madame ?

Mad. CROUPILLAC.

Eh bien, dans mon printemps
Je ne parlais jamais aux Préſidens :
Je haïſſais leur perſonne & leur ſtyle ;
Mais, avec l'âge, on eſt moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame ?

Mad. CROUPILLAC.

Enfin il faut ſavoir
Que vous m'avez réduite au déſeſpoir.

LISE.

Comment ? en quoi ?

Mad. CROUPILLAC.

J'étais dans Angoulême,
Veuve, & pouvant difpofer de moi-même:
Dans Angoulême en ce temps Fierenfat
Etudiait, apprentif Magiftrat.
Il me lorgnait, il fe mit dans la tête
Pour ma perfonne un amour malhonnête,
Bien malhonnête, hélas! bien outrageant,
Car il faifait l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon homme de père:
On s'entremit, on pouffa loin l'affaire,
Car en mon nom fouvent on lui parla..
Il répondit qu'il verrait tout cela.
Vous voyez bien que la chofe étoit sûre.

LISE.

Oh oui.

Mad. CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure.
De Fierenfat alors le frère aîné
A votre lit fut, dit-on, deftiné.

LISE.

Quel fouvenir!

Mad. CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère,
Qui jouiffait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah!

Mad. CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de fon père ayant pris fon congé,

Errant, proſcrit, peut-être mort ; que fais-je ?
(Vous vous troublez !) mon Héros de Collège,
Mon Préſident, ſachant que votre bien
Eſt, tout compté, plus ample que le mien,
Mépriſe enfin ma fortune & mes larmes ;
De votre dot il convoite les charmes ;
Entre vos bras il eſt ce ſoir admis.
Mais penſez-vous qu'il vous ſoit bien permis
D'aller ainſi, courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière ?
Pour moi déjà par proteſtation
J'arrête ici la célébration ;
J'y mangerai mon château, mon douaire,
Et le procès ſera fait de manière,
Que vous, ſon père, & les enfans que j'ai,
Nous ſerons morts avant qu'il ſoit jugé.

LISE.

En vérité, je ſuis toute honteuſe
Que mon hymen vous rende malheureuſe ;
Je ſuis peu digne, hélas ! de ce courroux.
Sans être heureux, on fait donc des jaloux !
Ceſſez, Madame, avec un œil d'envie,
De regarder mon état & ma vie ;
On nous pourrait aiſément accorder :
Pour un mari je ne veux point plaider.

Mad. CROUPILLAC.

Quoi ! point plaider ?

LISE.

Non : je vous l'abandonne.

Mad. CROUPILLAC.

Vous êtes donc ſans goût pour ſa perſonne ?
Vous n'aimez point ?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hyménée, & nul dans les procès.

SCENE IV.

Mad. CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

Oh, oh, ma fille, on nous fait des affaires
Qui font dreſſer les cheveux aux beaux-pères :
On m'a parlé de proteſtation.
Eh vertu-bleu ! qu'on en parle à Rondon ;
Je chaſſerai bien loin ces créatures.

Mad. CROUPILLAC.

Faut-il encor eſſuyer des injures ?
Monſieur Rondon, de grâce, écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il ?

Mad. CROUPILLAC.

Votre gendre eſt ſans foi ;
C'eſt un fripon d'eſpèce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve ;
C'eſt de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raiſon.

Mad. CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maiſon
Un pur amour, d'éternelles tendreſſes.

RONDON.

Eſt-ce qu'on tient de ſemblables promeſſes ?

Mad. CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas ! ſi durement.

RONDON.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

Mad. CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à ſon père.

RONDON.

Ah! parlez-lui plutôt qu'à moi.

Mad. CROUPILLAC.

L'affaire
Eſt effroyable, & le beau ſexe entier
En ma faveur ira par-tout crier.

RONDON.

Il crira moins que vous.

Mad. CROUPILLAC.

Ah! vos perſonnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Mad. CROUPILLAC.

Il me faut un époux,
Et je prendrai lui, ſon vieux père, ou vous.

RONDON.

Qui? moi?

Mad. CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh ! je vous en défie.

Mad. CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie!

SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON, *à Lise.*

Je voudrais bien ſavoir auſſi pourquoi
Vous recevez ces viſites chez moi ?
Vous m'attirez toujours des algarades.
(*A Fierenfat.*)
Et vous, Monſieur le Roi des pédans fades,
Quel ſot démon vous force à courtiſer
Une Baronne, afin de l'abuſer ?
C'eſt bien à vous, avec ce plat viſage,
De vous donner les airs d'être volage !
Il vous ſied bien, grave & triſte indolent,
De vous mêler du métier de galant !
C'était le fait de votre fou de frère ;
Mais vous ! mais vous !

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-père.

Je n'ai jamais requis cette union ;
Je ne promis que fous condition,
Me réfervant toujours au fond de l'ame
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous les biens en ma poffeffion,
A votre fille enfin m'on fait prétendre :
Argent comptant fait & beau-père & gendre.

RONDON.

Il a raifon, ma foi : j'en fuis d'accord.

LISE.

Avoir ainfi raifon, c'eft un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'eft chofe très-sûre.
Hâtons-nous donc, fur ce pied, de conclure.
D'écus tournois foixante pefans facs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, & qu'il me défefpère !
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon père.
Je fais auffi mes proteftations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions ! toi ? quelle impertinence !
Tu dis, tu dis ?

LISE.

Je dis ce que je penfe.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De fe nourrir des pleurs d'un malheureux ?

(*à Fierenfat.*)

Et vous, Monfieur, dans votre fort profpère,
Oubliez-vous que vous avez un frère?

FIERENFAT.

Mon frère? moi, je ne l'ai jamais vu,
Et du logis il était difparu
Lorfque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé fur Cujas & Bartole.
J'ai fu depuis fes beaux déportemens;
Et fi jamais il reparait céans,
Confolez-vous, nous favons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

LISE.

C'eft un projet fraternel & chrétien;
En attendant, vous confifquez fon bien:
C'eft votre avis; mais moi, je vous déclare
Que je détefte un tel projet.

RONDON.

Tarare.

Va, mon enfant, le contrat eft dreffé;
Sur tout cela le Notaire a paffé.

FIERENFAT.

Nos pères l'ont ordonné de la forte;
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Lifez Cujas, chapitre cinq, fix, fept:
« Tout libertin de débauches infeft,
» Qui, renonçant à l'aile paternelle,
» Fuit la maifon, ou bien qui pille icelle,
» *Ipfo facto* de tout dépoffédé;
» Comme un bâtard il eft exhérédé.

LISE.

Je ne connais le droit ni la coutume ;
Je n'ai point lu Cujas ; mais je présume
Que ce sont tous de mal-honnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur & du bon sens,
Si, dans leur code, ils ordonnent qu'un frère
Laisse périr son frère de misère ;
Et la nature & l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas & vos lois.

RONDON.

Ah ! laissez là vos lois, & votre code,
Et votre honneur, & faites à ma mode ;
De cet aîné que t'embarrasses-tu ?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu.
Quil soit puni ; mais au moins qu'on lui laisse
Un peu de bien, reste d'un droit d'aînesse.
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne feront point le prix de ses malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce contrat, qui tous nous déshonore :
Si l'intérêt ainsi l'à pu dresser,
C'est une opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah, qu'une femme entend mal les affaires !

RONDON.

Quoi ! tu voudrais corriger deux Notaires ?
Faire changer un contrat ?

LISE.

Pourquoi non ?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maiſon :
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand uſage,
Juſqu'à préſent, du monde & du ménage.
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maiſons, autant qu'il en ſoutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé ſur la juſtice.

RONDON.

Elle eſt têtue ; &, pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter.
Çà, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frère....
Je donne.... allons....

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

SCENE VI.

EUPHEMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

Ah ! le voici, le bon homme Euphémon.
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raiſon ;
On n'attend plus rien que ta ſignature.

Presse-moi donc cette tardive allure.
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui;
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaise,
Que deux enfans..... Je ne me sens pas d'aise.
Allons, ri donc, chassons tous les ennuis;
Signons, signons.

EUPHEMON.

Non, Monsieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raison!

RONDON.

Quelle rage est la vôtre?
Quoi! tout le monde, est-il devenu fou?
Chacun dit non: comment? pourquoi? par où?

EUPHEMON.

Ah! ce serait outrager la nature,
Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la Dame Croupillac,
Qui sourdement fait ce maudit micmac?

EUPHEMON.

Non, cette femme est folle, & dans sa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête.
Mais ce n'est pas de ses cris impuissans
Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON.

Eh bien, quoi donc ! ce béquillard du coche
Dérange tout, & notre affaire accroche ?

EUPHEMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de soins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, Monsieur ?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris ?

EUPHEMON.

Une, hélas ! trop cruelle.
Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim ; la honte & la tristesse
Vers le tombeau conduisaient sa jeunesse ;
La maladie & l'excès du malheur
De son printemps avaient séché la fleur,
Et dans son sang la fièvre enracinée
Précipitait sa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant ;
Sans doute, hélas ! il est mort à présent.

RONDON.

Voilà, ma foi, sa pension payée.

LISE.

Il serait mort !

RONDON.

N'en sois point effrayée ;
Va, que t'importe ?

FIERENFAT.

Ah, Monſieur! la pâleur
De ſon viſage efface la couleur.

RONDON.

Elle eſt, ma foi, ſenſible: ah, la friponne!
Puiſqu'il eſt mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon père, voulez-vous?.....

EUPHEMON.

Ne craignez rien, vous ſerez ſon époux.
C'eſt mon bonheur; mais il ſerait atroce
Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce.
Puis-je, mon fils, mêler à ce feſtin
Le contre-temps de mon juſte chagrin?
Et ſur vos fronts, parés de fleurs nouvelles,
Laiſſer couler mes larmes paternelles?
Donnez, mon fils, ce jour à nos ſoupirs,
Et différez l'heure de vos plaiſirs;
Par une joie indiſcrète, inſenſée,
L'honnêteté ſerait trop offenſée.

LISE.

Ah! oui, Monſieur, j'approuve vos douleurs;
Il m'eſt plus doux de partager vos pleurs,
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh! mais, mon père.....

RONDON.

Eh! vous n'êtes pas ſage.
Quoi! différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,



Maudit de vous, de sa famille entière !

EUPHEMON.

Dans ces momens un père est toujours père.
Ses attentats & toutes ses erreurs
Furent toujours le sujet de mes pleurs ;
Et ce qui pèse à mon ame attendrie,
C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

RONDON.

Réparons-la, donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui ;
Signons, dansons, allons. Que de faiblesse !

EUPHEMON.

Mais.....

RONDON.

Mais, morbleu, ce procédé me blesse :
De regretter même le plus grand bien,
C'est fort mal fait : douleur n'est bonne à rien.
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'est une énorme & ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils, votre fléau,
Vous mit trois fois sur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme ! allez, sa frénésie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille, & suivez mes avis ;
C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHEMON.

Oui ; mais ce gain coûte plus qu'on ne pense :
Je pleure, hélas ! sa mort & sa naissance.

RONDON, *à Fierenfat.*

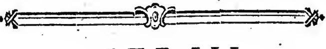
Va, fuis ton père, & fois expéditif;
Prends ce contrat: le mort faifit le vif.
Il n'eft plus temps qu'avec moi l'on barguigne;
Prends-lui la main, qu'il parafe, & qu'il figne.
à Life.
Et toi, ma fille, attendons à ce foir:
Tout ira bien.

LISE.

Je fuis au défefpoir.

Fin du fecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON fils, JASMIN.

JASMIN.

Oui, mon ami, tu fus jadis mon maître ;
Je t'ai ſervi deux ans ſans te connaître :
Ainſi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce Monſieur d'Entremonde,
Ce Chevalier ſi pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaiſirs enivré.
Tout eſt au diable. Eteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire :
Sur du fumier l'orgueil eſt un abus :
Le ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus,
Eſt à nos maux un poids inſupportable.
Toujours Jaſmin, j'en ſuis moins miſérable.
Né pour ſouffrir, je ſais ſouffrir gaîment :
Manquer de tout, voilà mon élément.
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure
Dont tu rougis, c'était là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin

De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHEMON fils.

Que la misère entraîne d'infamie !
Faut-il encor qu'un valet m'humilie ?
Quelle accablante & terrible leçon !
Je sens encor, je sens qu'il a raison.
Il me console au moins à sa manière :
Il m'accompagne, & son ame grossière,
Sensible & tendre en sa rusticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité.
Né mon égal, puisqu'enfin il est homme,
Il me soutient sous le poids qui m'assomme ;
Il suit gaîment mon sort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis, hélas ! mon pauvre maître !
Apprends-moi donc, de grâce, à les connaître ;
Comment sont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHEMON fils.

Tu les a vus chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout empruntant mon argent,
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant, moi présent.

JASMIN.

Pauvre bête !
Pauvre innocent ! tu ne les voyais pas
Te chansonner au sortir d'un repas,

Siffler, berner ta bénigne imprudence.

EUPHEMON fils.

Ah, je le crois, car dans ma décadence,
Lorfqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir, nul ne m'offrit fa bourfe.
Puis au fortir, malade & fans reffource,
Lorfqu'à l'un d'eux que j'avais tant aimé,
J'allais m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées;
Quand je lui vins demander un fecours,
D'où dépendait mes miférables jours,
Il détourna fon œil confus & traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chaffa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'ofa te confoler?

EUPHEMON fils.

Aucun.

JASMIN.

Ah, les amis! les amis! quels infames!

EUPHEMON fils.

Les hommes font tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes?

EUPHEMON fils.

J'en attendais, hélas! plus de douceur;
J'en ai cent fois effuyé plus d'horreur.
Celle furtout qui m'aimant fans myftère,

Semblait placer ſon orgueil à me plaire,
Dans ſon logis meublé de mes préſens,
De mes bienfaits acheta des amans,
Et de mon vin régalait leur cohue,
Lorſque de faim j'expirais dans ſa rue.
Enfin, Jaſmin, ſans ce pauvre vieillard
Qui dans Bordeaux me trouva par haſard,
Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma ſouffrance.
Mais en quel lieu ſommes-nous, cher Jaſmin?

JASMIN.

Près de Cognac, ſi je fais mon chemin,
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monſieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHÉMON fils.

Rondon?... le père de..... Quel nom dis-tu?

JASMIN.

Le nom d'un homme aſſez bruſque & bourru.
Je fus jadis page dans ſa cuiſine;
Mais dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai: je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantaſſin, déſerteur,
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon ſe ſouviendra peut-être,
Et nous pourrions dans notre adverſité.....

EUPHEMON fils.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était un caractère
Moitié plaiſant, moitié triſte & colère,

Au fond bon diable : il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Œil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille ;
Et des raiſons ! c'était une merveille.
Cela pouvait bien avoir..... de mon temps.....
A bien compter..... entre ſix à ſept ans,
Et cette fleur, avec l'âge embellie,
Eſt en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHEMON fils.

Ah, malheureux !

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler ;
Ce que je dis ne te peut conſoler.
Je vois toujours à travers ta viſière,
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHEMON fils.

Quel coup du ſort, ou quel ordre des cieux,
A pu guider ma misère en ces lieux ?
Hélas !

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures.
Tu reſtes là tout penſif, & tu pleures.

EUPHEMON fils.

J'en ai ſujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon ?
Serais-tu pas parent de la maiſon ?

EUPHEMON fils.

Ah ! laiſſe-moi.

Par charité, mon maître,

JASMIN, *en l'embrassant.*

Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHEMON fils, *en pleurant.*

Je suis..... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre :
Mourir de faim est par trop rigoureux.
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous en, sans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Est dans leurs bras, qui la bèche à la main,
Le dos courbé, retournent ce jardin ?
Enrôlons-nous parmi cette canaille ;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHEMON fils.

Hélas! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fausses délices ;
Ils ont au moins, sans trouble, sans remords,
La paix de l'ame & la santé du corps.

SCENE II.

Mad. CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mad. CROUPILLAC, *dans l'enfoncement.*

QUE vois-je ici? Serais-je aveugle ou borgne?
C'eſt lui, ma foi: plus j'aviſe & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'eſt lui.

Elle le conſidère.

Mais ce n'eſt plus le même homme aujourd'hui,
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, couſu d'or..... c'eſt lui-même.

Elle s'approche d'Euphémon.

Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me ſemble pauvre & laid.
La maladie altère un beau viſage;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce ſpectre féminin
Nous pourſuit-il de ſon regard malin?

EUPHEMON fils.

Je la connais, hélas! ou je me trompe;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.
Il eſt affreux d'être ainſi dépouillé
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

Mad. CROUPILLAC, *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en si piètre posture ?

EUPHEMON fils.

Ma faute.

Mad. CROUPILLAC.

Hélas ! comme te voilà mis !

JASMIN.

C'est pour avoir eu d'excellens amis :
C'est pour avoir été volé, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Volé ! par qui ? comment ?

JASMIN.

Par bonté d'ame.
Nos voleurs sont de très-honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, joueurs & conteurs agréables,
Des gens d'esprit, des femmes adorables.

Mad. CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé ;
Mais vous serez cent fois plus affligé,
Quand vous saurez les excessives pertes
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu souffertes.

EUPHEMON fils.

Adieu, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Adieu ! non, tu sauras
Mon accident. Parbleu, tu me plaindras.

EUPHEMON fils.

Soit, je vous plains : adieu.

Mad. CROUPILLAC.

Non, je te jure
Que tu ſauras toute mon aventure.
Un Fierenfat, robin de ſon métier,
Vint avec moi connaiſſance lier

Elle court après lui.

Dans Angoulême, au temps où vous battîtes
Quatre Sergens, & la fuite vous prîtes.
Ce Fierenfat habite en ce canton
Avec ſon père, un Seigneur Euphémon.

EUPHEMON fils, *revenant.*

Euphémon!

Mad. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON fils.

Ciel! Madame, de grâce,
Cet Euphémon, cet honneur de ſa race,
Que ſes vertus ont rendu ſi fameux,
Serait.....

Mad. CROUPILLAC.

Eh oui.

EUPHEMON fils.

Quoi! dans ces mêmes lieux!

Mad. CROUPILLAC.

Oui.

Puis-je au moins ſavoir..... comme il ſe porte?

Mad. CROUPILLAC.

Fort bien, je crois..... que diable vous importe?

EUPHEMON fils.

Et que dit-on?

Mad.

Mad. CROUPILLAC.

De qui?

EUPHEMON fils.

D'un fils aîné

Qu'il eût jadis.

Mad. CROUPILLAC.

Ah! c'eſt un fils mal né,
Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de ſon père,
Depuis long-temps de débauches perdu,
Et qui peut-être eſt à préſent pendu.

EUPHEMON fils.

En vérité..... je ſuis confus dans l'ame
De vous avoir interrompu, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Pourſuivons donc. Fierenfat, ſon cadet,
Chez moi l'amour hautement me faiſait;
Il me devoit avoir par mariage.

EUPHEMON fils.

Eh bien! a-t-il ce bonheur en partage?
Eſt-il à vous?

Mad. CROUPILLAC.

Non, ce fat engraiſſé
De tout le lot de ſon frère inſenſé,
Devenu riche, & voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore,
Il veut ſaiſir la fille d'un Rondon,
D'un plat Bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous? Quoi, Madame! il l'épouſe!

Mad. CROUPILLAC.

Vous m'envoyez terriblement jaloufe.

EUPHEMON fils.

Ce jeune objet aimable..... dont Jafmin
M'a tantôt fait un portrait fi divin,
Se donnerait.....

JASMIN.

Quelle rage eft la vôtre !
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme ! il s'afflige de tout.

EUPHEMON fils, *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.
(*A Mad. Croupillac.*)
Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un fi fenfible outrage.
Si j'étais cru, cette Life aujourd'hui
Affurément ne feroit pas pour lui.

Mad. CROUPILLAC.

Oh ! tu le prends du ton qu'il le faut prendre.
Tu plains mon fort : un gueux eft toujours tendre.
Tu paraiffais bien moins compatiffant
Quand tu roulais fur l'or & fur l'argent.
Ecoute ; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mad. CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHEMON fils.

Moi, vous fervir ? Hélas, Madame ! en quoi ?

Mad. CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure.
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourroient rendre encor assez joli.
Ton esprit est insinuant, poli ;
Tu connais l'art d'empaumer une fille ;
Introduis-toi, mon cher, dans la famille ;
Fais le flatteur auprès de Fierenfat ;
Vante son bien, son esprit, son rabat ;
Sois en faveur ; & lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste,
Je veux gagner du temps en protestant.

EUPHEMON, *voyant son père.*

Que vois-je ? ô ciel !

(*Il s'enfuit.*)

Mad. CROUPILLAC.

Cet homme est fou vraimenr ;
Pourquoi s'enfuir ?

JASMIN.

C'est qu'il vous craint, sans doute.

Mad. CROUPILLAC.

Poltron ! demeure ; arrête, écoute, écoute.



SCENE III.

EUPHEMON père, JASMIN.

EUPHEMON.

JE l'avoûrai, cet aſpect imprévu
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne ſais quelle atteinte
Qui me remplit d'amertume & de crainte.
Il a l'air noble, & même certains traits
Qui m'ont touché. Las! je ne vois jamais
De malheureux à-peu-près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuſe image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Perſécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils eſt mort, ou vit dans la misère,
Dans la débauche, & fait honte à ſon père.
De tous côtés je ſuis bien malheureux;
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux;
L'un par ſa perte & par ſa vie infame
Fait mon ſupplice & déchire mon ame;
L'autre en abuſe, il ſent trop que ſur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie eſt un poids qui m'accable.
(*Apercevant Jaſmin, qui le ſalue.*)
Que me veux-tu, l'ami?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnaiſſez, digne & noble Euphémon,

Certain Jasmin élevé chez Rondon.

EUPHEMON.

Ah, ah, c'est toi! le temps change un visage,
Et mon front chauve en sent le long outrage.
Quand tu partis, tu me vis encor frais;
Mais l'âge avance, & le terme est bien près.
Tu reviens donc enfin enfin dans ta patrie?

JASMIN.

Oui, je suis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant & damné comme un Juif:
Le bonheur semble un être fugitif.
Le Diable enfin, qui toujours me promène,
Me fit partir, le Diable me ramène.

EUPHEMON.

Je t'aiderai: sois sage, si tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'est enfui?

JASMIN.

Mais....: c'est mon camarade,
Un pauvre hère affamé comme moi,
Qui n'ayant rien, cherche aussi de l'emploi.

EUPHEMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être
A-t-il des mœurs? est-il sage?

JASMIN.

Il doit l'être;
Je lui connais d'assez bons sentimens:
Il a de plus de fort jolis talens;

Il sait écrire, il sait l'arithmétique,
Dessine un peu, sait un peu de musique :
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

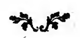
EUPHEMON.

S'il est ainsi, son poste est tout trouvé.
Jasmin, mon fils deviendra votre maître ;
Il se marie, & dès ce soir peut-être :
Avec son bien son train doit augmenter.
Un de ses gens qui vient de le quitter,
Vous laisse encor une place vacante ;
Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente ;
Vous le verrez chez Rondon mon voisin.
J'en parlerai. J'y vais : adieu, Jasmin.
En attendant, tiens : voici de quoi boire.

SCENE IV.

JASMIN, *seul.*

Ah, l'honnête homme ! ô ciel ! pourroit-on croire
Qu'il soit encor, en ce siècle félon,
Un cœur si droit, un mortel aussi bon ?
Cet air, ce port, cette ame bienfaisante,
Du bon vieux temps est l'image parlante.



SCENE V.

EUPHEMON fils revenant, JASMIN.

JASMIN, *en l'embraſſant.*

Je t'ai trouvé déjà condition,
Et nous ſerons laquais chez Euphémon.

EUPHEMON.

Ah !

S'il te plaît, quel excès de ſurpriſe !
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorciſe,
Et ces ſanglots coup ſur coup redoublés,
Preſſant tes mots au paſſage étranglés.

EUPHEMON fils.

Ah ! je ne puis contenir ma tendreſſe ;
Je cède au trouble, au remords qui me preſſe.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité ?

EUPHEMON fils.

Elle m'a dit..... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc ?

EUPHEMON fils.

Mon cœur ne peut ſe taire :
Cet Euphémon.....

JASMIN.

Eh bien !

EUPHEMON fils.

Ah!.... c'eſt mon père.

JASMIN.

Qui, lui, Monſieur?

EUPHEMON fils.

Oui, je ſuis cet aîné,
Ce criminel & cet infortuné
Qui déſola ſa famille éperdüe.
Ah, que mon cœur palpitait à ſa vue!
Qu'il lui portait ſes vœux humiliés!
Que j'étais près de tomber à ſes pieds!

JASMIN.

Qui, vous, ſon fils? Ah! pardonnez, de grâce,
Ma familière & ridicule audace,
Pardon, Monſieur,

EUPHEMON fils.

Va, mon cœur oppreſſé
Peut-il ſavoir ſi tu m'as offenſé?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique; & s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas, à beaucoup près, ſi bon.

EUPHEMON fils.

Et c'eſt auſſi ce qui me déſeſpère.
Mais, réponds-moi, que te diſait mon père?

JASMIN.

Moi, je diſais que nous étions tous deux

Prêts à servir, bien élevés, très-gueux;
Et lui, plaignant nos destins sympatiques,
Nous recevait tous deux pour domestiques.
Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce Président à Lise tant promis,
Ce Président, votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHEMON fils.

Eh bien, il faut développer mon cœur :
Vois tous mes maux, connais leur profondeur.
S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Être maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir passer ma fortune,
Être exposé, dans ma honte importune,
A le servir, quand il m'a tout ôté :
Voilà mon sort, je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, & mort à l'espérance,
Haï du monde, & méprisé de tous,
N'attendant rien, j'ôse être encor jaloux ?

JASMIN.

Jaloux ! de qui ?

EUPHEMON fils.

De mon frère, de Lise.

JASMIN.

Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre sœur ? Mais vraiment c'est un trait
Digne de vous; ce péché vous manquait.

EUPHEMON fils.

Tu ne fais pas qu'au fortir de l'enfance,
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je penfe)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres foumis :
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voifinage.
Plantés exprès, deux jeunes arbriffeaux
Croiffent ainfi pour unir leurs rameaux.
Le temps, l'amour, qui hâtait fa jeuneffe,
La fit plus belle, augmenta fa tendreffe :
Tout l'univers alors m'eût envié ;
Mais jeune, aveugle, à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me faifais un lâche point d'honneur
De méprifer, d'infulter fon ardeur.
Le croirais-tu? je l'accablai d'outrages.
Quel temps, hélas! Les violens orages
Des paffions qui troublaient mon deftin,
A mes parens m'arrachèrent enfin.
Tu fais depuis quel fut mon fort funefte.
J'ai tout perdu : mon amour feul me refte.
Le ciel, ce ciel qui doit nous défunir,
Me laiffe un cœur, & c'eft pour me punir.

JASMIN.

S'il eft ainfi, fi dans votre mifère,
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le confeil était bon,
De vous fourrer, s'il fe peut, chez Rondon.

Le fort maudit épuifa votre bourfe,
L'amour pourrait vous fervir de reffource.

EUPHEMON fils.

Moi, l'ofer voir! moi, m'offrir à fes yeux,
Après mon crime, en cet état hideux!
Il me faut fuir un père, une maîtreffe ;
J'ai de tous deux épuifé la tendreffe,
Et je ne fais, ô regrets fuperflus!
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCENE VI.

EUPHEMON fils, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

VOILA, je crois, ce Préfident fi fage.

EUPHEMON fils.

Lui! je n'avais jamais vu fon vifage.
Quoi! c'eft donc là mon frère, mon rival?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal;
J'ai tant preffé, tant fermonné mon père,
Que, malgré lui, nous finiffons l'affaire.
(*En voyant Jafmin.*)
Où font ces gens qui voulaient me fervir?

JASMIN.

C'eft nous, Monfieur; nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux fait lire ?

JASMIN.

C'eſt lui, Monſieur.

FIERENFAT.

Il ſait ſans doute écrire ?

JASMIN.

Oh oui, Monſieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devrait ſavoir auſſi parler.

JASMIN.

Il eſt timide, & ſort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine aſſez hardie ;
Il me paraît qu'il ſent aſſez ſon bien.
Combien veux-tu gagner de gages ?

EUPHEMON fils.

Rien.

JASMIN.

Oh, nous avons, Monſieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, ſois mon domeſtique ;
C'eſt un marché que je veux accepter.
Viens ; à ma femme il faut te préſenter.

EUPHEMON fils.

A votre femme !

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHEMON fils.

Quand ?

FIERENFAT

FIERENFAT.

Dès ce soir.

EUPHEMON fils.

Ciel !.... Monsieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé ?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHEMON fils.

Monsieur !

FIERENFAT.

Hem!

EUPHEMON fils.

En seriez-vous aimé ?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drôle !

EUPHEMON fils.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur !

FIERENFAT.

Qu'est-ce qu'il dit ?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudrait bien vous ressembler & plaire.

FIERENFAT.

Eh !.... je le crois ; mon homme est téméraire.
Çà, qu'on me suive, & qu'on soit diligent,
Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,
Respectueux. Allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHEMON fils.

Il me prend une envie ;
C'eſt d'affubler ſa face de palais,
A poing fermé, de deux larges ſoufflets.]

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître.

EUPHEMON fils.

Ah ! ſoyons ſage : il eſt bien temps de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs, eſt de ſavoir ſouffrir.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mad. CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mad. CROUPILLAC.

J'AI, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux Huiſſiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu ſervi de ton eſprit?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit?
Pourras-tu bien, d'un air de prud'hommie,
Dans la maiſon ſemer la zizanie?
As-tu flatté le bonhomme Euphémon?
Parle: as-tu vu la future?

EUPHEMON fils.

Hélas! non.

Mad. CROUPILLAC.

Comment?

EUPHEMON fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ſes pieds.

Mad. CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la, pour me plaire, & rends-moi

Ce traître ingrat qui séduisit ma foi.
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service.
Reprends cet air imposant & vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphait si-tôt de la sagesse :
Pour être heureux, reprends ta hardiesse.

EUPHEMON fils.

Je l'ai perdue.

Mad. CROUPILLAC.

Eh quoi! quel embarras!

EUPHEMON fils.

J'étais hardi lorsque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raisons l'intimident peut-être :
Ce Fierenfat est, ma foi, notre maître ;
Pour ses valets il nous retient tous deux.

Mad. CROUPILLAC.

C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux :
De sa maîtresse être le domestique
Est un bonheur, un destin presque unique.
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais ;
De chez Rondon, me semble, elle est sortie.

Mad. CROUPILLAC.

Eh, sois donc vite amoureux, je t'en prie :
Voici le temps, ose un peu lui parler.

Quoi! je te vois soupirer & trembler!
Tu l'aimes donc? ah, mon cher! ah, de grâce!

EUPHEMON fils.

Si vous saviez, hélas! ce qui se passe
Dans mon esprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous surprendrait plus.

JASMIN, *en voyant Lise.*

L'aimable enfant! comme elle est embellie!

EUPHEMON fils.

C'est elle, ô Dieux! je meurs de jalousie,
De désespoir, de remords & d'amour.

Mad. CROUPILLAC.

Adieu, je vais te servir à mon tour.

EUPHEMON fils.

Si vous pouvez, faites que l'on differe
Ce triste hymen.

Mad. CROUPILLAC.

C'est ce que je vais faire.

EUPHEMON fils.

Je tremble, hélas!

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins.
Retirons-nous.

EUPHEMON fils.

Oh! je te suis; j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore:
Je n'oserai jamais m'y présenter.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN, *dans l'enfoncement*, & EUPHEMON *plus reculé*.

LISE.

J'AI beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, ſortir, goûter la ſolitude,
Et de mon cœur faire en ſecret l'étude ;
Plus j'y regarde, hélas ! & plus je voi
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque choſe un moment me conſole,
C'eſt Croupillac, c'eſt cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'eſt qu'en effet Fierenfat & mon père
En ſont plus vifs à preſſer ma misère ;
Ils ont gagné le bon homme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard eſt trop bon.
Ce Fierenfat eſt par trop tyrannique ;
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique ;
Je lui pardonne ; accablé du premier,
Au moins ſur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais, après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'eſt pas ſûr que l'autre ſoit ſans vie.

LISE.

Hélas! il faut (quel funeste tourment!)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De son danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah! sans l'aimer on peut plaindre son sort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'est être mort.
Vous allez donc enfin être à son frère.

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me désespère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur;
L'aversion s'est changée en horreur;
C'est un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que dans l'excès du mal qui me consume,
Je me résous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN, *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en secret, ô gentille merveille,
Vous dire ici quatre mots à l'oreille?

MARTHE, *à Jasmin.*

Très-volontiers.

LISE, *à part.*

O sort! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectes le fil,
Lorsqu'un ingrat, un amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas! si misérable?

MARTHE, *venant à Lise.*

C'eſt un des gens de votre Préſident ;
Il eſt à lui, dit-il, nouvellement ;
Il voudroit bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE, *à Jaſmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi ! toujours m'excéder !
Et même abſent en tous lieux m'obſéder !
De mon hymen que je ſuis déjà laſſe !

JASMIN, *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grâce.

MARTHE, *revenant.*

Abſolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah ! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure :
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vîte, & courons me cacher.



SCENE III.

LISE, MARTHE, EUPHEMON fils, *s'appuyant sur* JASMIN.

EUPHEMON fils.

La voix me manque, & je ne peux marcher:
Mes faibles yeux font couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main : venons fur fon paffage.

EUPHEMON fils.

Un froid mortel a paffé dans mon cœur.
(*A Life.*)
Souffrirez-vous?....

LISE, *fans le regarder.*

Que voulez-vous, Monfieur?

EUPHEMON fils, *fe jetant à genoux.*

Ce que je veux? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je? ô ciel!

MARTHE.

Quelle étrange vifite!
C'eft Euphémon! grand Dieu! qu'il eft changé!

EUPHEMON fils.

Oui, je le fuis, votre cœur eft vengé;
Oui, vous devez en tout me méconnaître:

Je ne ſuis plus ce furieux, ce traître
Si déteſté, ſi craint dans ce ſéjour,
Qui fit rougir la nature & l'amour.
Jeune, égaré, j'avais tous les caprices;
De mes amis j'avais pris tous les vices,
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenſer.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu, que j'ai fui, mais que j'aime,
J'ai reconnu ma déteſtable erreur.
Le vice était étranger dans mon cœur.
Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ſes clartés naturelles.
Mon feu pour vous, ce feu ſaint & ſacré,
Y reſte ſeul, il a tout épuré.
C'eſt cet amour, c'eſt lui qui me ramène,
Non pour briſer votre nouvelle chaîne,
Non pour oſer traverſer vos deſtins;
Un malheureux n'a pas de tels deſſeins,
Mais quand les maux où mon eſprit ſuccombe,
Dans mes beaux jours avaient creuſé ma tombe,
A peine encor échappé du trépas,
Je ſuis venu, l'amour guidait mes pas:
Oui, je vous cherche à mon heure dernière,
Heureux cent fois, en quittant la lumière,
Si, deſtiné pour être votre époux,
Je meurs au moins ſans être haï de vous.

LISE.

Je ſuis à peine en mon ſens revenue.
C'eſt vous! ô ciel! vous qui cherchez ma vue!

Dans quel état ! quel jour ! .... Ah, malheureux !
Que vous avez fait de tort à tous deux !

EUPHEMON fils.

Oui, je le fais, mes excès, que j'abhorre,
En vous voyant, femblent plus grands encore ;
Ils font affreux, & vous les connaiffez ;
J'en fuis puni, mais point encor affez.

LISE.

Eft-il bien vrai, malheureux que vous êtes !
Qu'enfin domptant vos fougues indifcrètes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu ?

EUPHEMON fils.

Qu'importe, hélas ! que la vertu m'éclaire ?
Ah ! j'ai trop tard apperçu fa lumière ;
Trop vainement mon cœur en eft épris :
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous ayez gagné cette victoire ?
Confultez-vous, ne trompez point mes vœux :
Seriez-vous bien & fage & vertueux ?

EUPHEMON fils.

Oui, je le fuis, car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon ! vous m'aimeriez encore ?

EUPHEMON fils.

Si je vous aime ! hélas ! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui feul m'a foutenu.
J'ai tout fouffert, tout jufqu'à l'infamie ;

Ma main cent fois allait trancher ma vie
Je respectai les maux qui m'accablaient,
J'aimai mes jours : ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes sentimens, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être.
De ma raison je vous dois le retour,
Si j'en conserve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes.
Regardez-moi, tout changé que je suis,
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible tristesse,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois constant & raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous? juste ciel! vous pleurez?

LISE, *à Marthe.*

Ah! soutiens-moi, mes sens sont égarés.
Moi, je serais l'épouse de son frère?....
N'avez-vous point vu déjà votre père?

EUPHEMON fils.

Mon front rougit, il ne s'est point montré
A ce vieillard, que j'ai déshonoré.
Haï de lui, proscrit, sans espérance,
J'ose l'aimer, mais je fuis sa présence.

LISE.

LISE.

Eh, quel eſt donc votre projet, enfin ?

EUPHEMON. fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre ſort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre ;
Changeant de nom, auſſi bien que d'état,
Avec honneur je ſervirai Soldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'eſt point bleſſé ;
Roſe & Fabert ont ainſi commencé.

LISE.

Ce déſeſpoir eſt d'une ame bien haute,
Il eſt d'un cœur au-deſſus de ſa faute ;
Ces ſentimens me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, ſi de moi je diſpoſe,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propoſe,
De votre ſort ſi je peux prendre ſoin,
Pour le changer vous n'irez pas ſi loin.

EUPHEMON fils.

O ciel ! mes maux ont attendri votre ame !

LISE.

Ils me touchaient : votre remords m'enflamme.

EUPHEMON fils.

Quoi ! vos beaux yeux, ſi long-temps courroucés,
Avec amour ſur les miens ſont baiſſés !
Vous rallumez ces feux ſi légitimes,
Ces feux ſacrés qu'avaient éteints mes crimes ;

Ah! ſi mon frère, aux tréſors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage
Dont la nature avait fait mon partage,
Qu'il porte envie à ma félicité;
Je vous ſuis cher, il eſt déshérité.
Ah, je mourrai de l'excès de ma joie!

MARTHE.

Ma foi, c'eſt lui qu'ici le diable envoie.

LISE.

Contraignez-donc ces ſoupirs enflammés.
Diſſimulez.

EUPHEMON fils.

Pourquoi, ſi vous m'aimez?

LISE.

Ah! redoutez mes parens, votre père;
Nous ne pouvons cacher à votre frère
Que vous avez embraſſé mes genoux;
Laiſſez-le au moins ignorer que c'eſt vous.

MARTHE.

Je ris déjà de ſa grave colère.

SCENE IV.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT *dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

Ou quelque diable a troublé ma visière,
Ou, si mon œil est toujours clair & net,
Je suis..... j'ai vu..... je le suis..... j'ai mon fait.
En avançant vers Euphémon.
Ah! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire.....

EUPHEMON, *en colère.*

Je.....

JASMIN, *se mettant entr'eux.*

C'est, Monsieur, une importante affaire
Qui se traitait, & que vous dérangez;
Ce sont deux cœurs en peu de temps changés;
C'est du respect, de la reconnaissance,
De la vertu..... Je m'y perds quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi, lui baiser la main!
De la vertu? scélérat!

EUPHEMON fils.

Ah! Jasmin,
Que si j'osais.....

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'assomme:

Si c'eût été du moins un gentilhomme!
Mais un valet, un gueux contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'eſt de l'argent que je perdrai peut-être !

LISE, *à Euphémon.*

Contraignez-vous, ſi vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah! traître,
Je te ferai pendre ici, ſur ma foi.
(*A Marthe.*)
Tu ris, coquine ?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi ?
De quoi ris-tu ?

MARTHE.

Mais, Monſieur, de la choſe.....

FIERENFAT.

Tu ne ſais pas à quoi ceci t'expoſe,
Ma bonne amie, & ce qu'au nom du Roi
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le ſais à merveille.

FIERENFAT, *à Liſe.*

Et vous ſemblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidelle, avec votre air ſucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré ;
De votre cœur l'inconſtance eſt précoce.

Un jour d'hymen! une heure avant la noce!
Voilà, ma foi, de votre probité.

LISE.

Calmez, Monfieur, votre efprit irrité:
Il ne faut pas, fur la fimple apparence,
Légèrement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence!

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes fentimens, vous les eftimerez.

FIERENFAT.

Plaifant chemin pour avoir de l'eftime!

EUPHEMON fils.

Oh! c'en eft trop.

LISE, *à Euphémon.*

Quel courroux vous anime?
Eh, réprimez.....

EUPHEMON fils.

Non, je ne peux fouffrir
Que d'un reproche il ofe vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd fon douaire,
Son bien, fa dot, quand.....

EUPHEMON, *en colère, & mettant la main fur la garde de fon épée.*

Savez-vous vous taire?

LISE.

Eh! modérez.....

EUPHEMON fils.

Monſieur le Préſident,
Prenez un air un peu moins impoſant,
Moins fier, moins haut, moins Juge ; car Madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme ;
Elle n'eſt point votre maîtreſſe auſſi.
Eh ! pourquoi donc gronder de tout ceci ?
Vos droits ſont nuls ; il faut avoir ſu plaire,
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étaient pas faits pour vous ;
Il vous ſied mal d'oſer être jaloux.
Madame eſt bonne, & fait grâce à mon zèle :
Imitez-la, ſoyez auſſi bon qu'elle.

FIERENFAT, *en poſture de ſe battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHEMON fils.

Comment ?

FIERENFAT.

Allez me chercher des Sergens.

LISE, *à Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de reſpect à ſon maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHEMON fils.

Obſervez
Ce qu'à Madame ici vous en devez ;
Et quant à moi, quoi qu'il puiſſe en paraître,
C'eſt vous, Monſieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi, moi?

EUPHEMON fils.

Vous..... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle eſt bien oſé.
C'eſt quelque amant en valet déguiſé.
Qui donc es-tu? réponds-moi.

EUPHEMON fils.

Je l'ignore;
Ma deſtinée eſt incertaine encore;
Mon ſort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de ſon cœur,
De ſes regards, de ſa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la juſtice,
Je t'en réponds; va, va, je cours hâter
Tous mes recors, & vîte inſtrumenter.
Allez, perfide, & craignez ma colère;
J'amenerai vos parens, votre père;
Votre innocence en ſon jour paraîtra,
Et comme il faut on vous eſtimera.



SCENE V.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE.

LISE.

Eh, cachez-vous, de grâce, rentrons vîte ;
De tout ceci je crains pour nous la fuite.
Si votre père apprenait que c'eſt vous,
Rien ne pourrait appaiſer ſon courroux,
Il penſerait qu'une fureur nouvelle,
Pour l'inſulter, en ces lieux vous rappelle,
Que vous venez entre nos deux maiſons
Porter le trouble & les diviſions ;
Et l'on pourrait, pour ce nouvel eſclandre,
Vous enfermer, hélas! ſans vous entendre.

MARTHE.

Laiſſez-moi donc le ſoin de le cacher.
Soyez-en ſûre, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il eſt très-néceſſaire
Que j'adouciſſe en ſecret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il ſe peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien.....

(*A Marthe.*)

Prends ſoin qu'il ne paraiſſe.
Eh! va donc vîte.

SCENE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

Eh bien! ma Lise, qu'est-ce?
Je te cherchais, & ton époux aussi.

LISE.

Il ne l'est pas, que je crois, Dieu merci!

RONDON.

Où vas-tu donc?

LISE.

Monsieur, la bienséance
M'oblige encor d'éviter sa présence.

(*Elle sort.*)

RONDON.

Ce Président est donc bien dangereux!
Je voudrais être *incognito* près d'eux,
Là..... voir un peu quelle plaisante mine
Font deux amans qu'à l'hymen on destine.



SCENE VII.

FIERENFAT, RONDON, Sergens.

FIERENFAT.

Ah, les fripons! ils sont fins & subtils.
Où les trouver? où sont-ils? où sont-ils?
Où cachent-ils ma honte & leur fredaine?

RONDON.

Ta gravité me semble hors d'haleine.
Que prétends-tu? que cherches-tu? qu'as-tu?
Que t'a-t-on fait?

FIERENFAT.

J'ai, qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu! tu-dieu! prends garde, arrête, observe.....

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préserve
De lui donner le nom que je lui dois!
Je suis cocu, malgré toutes les lois.

RONDON.

Mon gendre!

FIERENFAT.

Hélas! il est trop vrai, beau-père.

RONDON.

Eh quoi! la chose.....

FIERENFAT.

Oh! la chose est fort claire.

RONDON.

Vous me pouffez.

FIERENFAT.

C'eft moi qu'on pouffe à bout.

RONDON.

Si je croyois.....

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant eft facile à comprendre.

RONDON.

S'il étoit vrai, devant tous mes voifins
J'étranglerais ma Life de mes mains.

FIERENFAT.

Etranglez donc, car la chofe eft prouvée.

RONDON.

Mais, en effet, ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte & le regard baiffé :
Elle avait l'air timide, embarraffé.
Mon gendre, allons, furprenons la pendarde ;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tu-dieu l'honneur ! Oh voyez-vous ? Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raifon.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.

Ah ! je me ſauve à peine entre tes bras.
Que de dangers ! quel horrible embarras !
Faut-il qu'une ame auſſi tendre, auſſi pure,
D'un tel ſoupçon ſouffre un moment l'injure ?
Cher Euphémon, cher & funeſte amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment ?
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expoſe à l'infamie.
(*A Marthe.*)
Prends garde, au moins, car on cherche partout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe & l'écritoire ;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon uſage en ſecret pratiqués,
Par ces furets ne ſont point remarqués.
Là, votre amant ſe tapit, ſe dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédans en robe ;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute eſt en défaut.

SCENE

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

Eh bien, Jasmin, qu'a-t-on fait?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai soutenu mon interrogatoire;
Tel qu'un fripon blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous trainait sa voix de pédagogue,
L'un braillait d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Disait, mon fils, sachons la vérité.
Moi toujours ferme & toujours laconique,
Je rembarrais la troupe scolastique.

LISE.

On ne sait rien?

JASMIN.

Non, rien, mais dès demain
On saura tout; car tout se sait enfin.

LISE.

Ah! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le temps de prévenir son père:
Je tremble encor, & tout accroît ma peur;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes espérances;
Il m'aidera.....

MARTHE.

Moi, je suis dans des transes,
Que tout ceci ne soit cruel pour vous ;
Car nous avons deux pères contre nous,
Un Président, les bégueules, les prudes.
Si vous saviez quels airs hautains & rudes,
Quel ton sévère, & quel sourcil froncé,
De leur vertu le faste rehaussé
Prend contre vous, avec quelle insolence
Leur âcreté poursuit votre innocence ;
Leurs cris, leur zèle & leur sainte fureur,
Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre ;
Je n'ai jamais vu semblable bagarre ;
Tout le logis est sens-dessus-dessous.
Ah! que les gens sont sots, méchans & fous!
On vous accuse, on augmente, on murmure,
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons sont déjà renvoyés,
Tout interdits, sans boire, & point payés.
Pour le festin six tables bien dressées,
Dans ce tumulte ont été renversées;
Le peuple accourt, le laquais boit & rit;
Et Rondon jure, & Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le père respectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

MARTHE.

Madame, on voit sur son front éperdu

Cette douleur qui sied à la vertu ;
Il lève au ciel les yeux ; il ne peut croire
Que vous ayez d'une tache si noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
Par des raisons il combat vos parens.
Enfin, surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, & dit que sur personne
Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inspire de tendresse !

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre espèce.
Fuyons, Madame.

LISE.

Ah ! gardons-nous-en bien :
Mon cœur est pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.....



SCENE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

MATOISE, mijaurée !
Fille preſſée, ame dénaturée !
Ah ! Liſe, Liſe ! allons, je veux ſavoir
Tous les entours de ce procédé noir.
Çà, depuis quand connais-tu le corſaire ?
Son nom, ſon rang : comment t'a-t-il pu plaire ?
De ſes méfais je veux ſavoir le fil.
D'où nous vient-il ? en quel endroit eſt-il ?
Réponds, réponds. Tu ris de ma colère !
Tu ne meurs pas de honte ?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Encor des *non* ! toujours ce chien de ton !
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon !
La négative eſt pour moi trop ſuſpecte.
Quand on a tort, il faut qu'on me reſpecte,
Que l'on me craigne, & qu'on ſache obéir.

LISE.

Oui, je ſuis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah ! c'eſt parler, cela..... Quand je menace,
On eſt petit.....

LISE.

Je ne veux qu'une grâce,
C'eſt qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon ? bon ! eh, que pourra-t-il faire ?
C'eſt à moi ſeul qu'il faut parler.

LISE.

Mon père,
J'ai des ſecrets qu'il faut lui confier ;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer ;
Daignez..... c'eſt tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A ſa demande encor faut-il ſouſcrire ?
A ce bonhomme elle veut s'expliquer :
On peut fort bien ſouffrir, ſans rien riſquer,
Qu'en confidence elle lui parle ſeule.
Puis ſur le champ je cloître ma bégueule.

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

DIGNE Euphémon, pourrai-je te toucher!
Mon cœur de moi semble se détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.
(*A Marthe.*)
Ecoute un peu.
(*Elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE.

Vous serez obéie.

SCENE V.

EUPHEMON père, LISE.

LISE.

UN siège..... Hélas!.... Monsieur, asseyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHEMON *l'empêchant de se mettre à genoux.*

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous révère:
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHEMON père.

Qui, vous ma fille !

LISE.

Oui, j'ofe me flatter
Que c'eft un nom que j'ai fu mériter.

EUPHEMON père.

Après l'éclat & la trifte aventure
Qui de nos nœuds a caufé la rupture !

LISE

Soyez mon juge, & lifez dans mon cœur.
Mon juge enfin fera mon protecteur.
Ecoutez-moi : vous allez reconnaître
Mes fentimens, & les vôtres peut-être.

(Elle prend un fiège à côté de lui.)

Si votre cœur avait été lié
Par la plus tendre & plus pure amitié
A quelque objet de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle efpérance,
Et qui brilla dans fon heureux printemps,
Croiffant en grâce, en mérite, en talens ;
Si quelque temps fa jeuneffe abufée,
Des vains plaifirs fuivant la pente aifée,
Au feu de l'âge avait facrifié
Tous fes devoirs, & même l'amitié.....

EUPHEMON père.

Eh bien ?

LISE.

Monfieur, fi fon expérience
Eût reconnu la trifte jouiffance
De ces faux biens, objets de fes tranfports,

Nés de l'erreur, & fuivis des remords ;
Honteux enfin de fa folle conduite,
Si fa raifon, par le malheur inftruite,
De fes vertus rallumant le flambeau,
Le ramenoit avec un cœur nouveau ;
Ou que plutôt, honnête homme & fidelle,
Il eût repris fa forme naturelle ;
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut pour lui ?

EUPHEMON père.

De ce portrait que voulez-vous conclure ?
Et quel rapport a-t-il à mon injure ?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vu
Eft un jeune homme en ces lieux inconnu ;
Et cette veuve ici dit elle-même
Qu'elle l'a vu fix mois dans Angoulême.
Un autre dit que c'eft un effronté
D'amours obfcurs follement entêté.
Et j'avoûrai que ce portrait redouble
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas ! Monfieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il eft, vous ferez plus furpris.
De grâce, un mot : votre ame eft noble & belle ;
La cruauté n'eft pas faite pour elle.
N'eft-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut long-temps cher à vos yeux attendris ?

EUPHEMON père.

Oui, je l'avoue, & fes lâches offenfes
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances.

J'ai plaint sa mort, j'avais plaint ses malheurs;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laissé ma raison saine & pure
De ses excès punir sur lui l'injure.

LISE.

Vous! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repousser encor avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ses plurs arroserait vos pieds?
Le pourriez-vous?

EUPHEMON père.

Hélas! vous oubliez
Qu'il ne faut point par de nouveaux supplices,
De ma blessure ouvrir les cicatrices.
Mon fils est mort, ou mon fils loin d'ici
Est dans le crime à jamais endurci.
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander sa grâce?

LISE.

La demander! sans doute il y viendra;
Vous l'entendrez, il vous attendrira.

EUPHEMON père.

Que dites-vous?

LISE.

Oui, si la mort trop prompte
N'a pas fini sa douleur & sa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux, d'excès de repentir.

EUPHEMON père.

Vous sentez trop quel est mon trouble extrême.

Mon fils vivrait!

L I S E.

S'il respire, il vous aime.

E U P H E M O N père.

Ah! s'il m'aimait! mais quelle vaine erreur!
Comment? de qui l'apprendre?

L I S E.

De son cœur.

E U P H E M O N père.

Mais, sauriez-vous?....

L I S E.

Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

E U P H E M O N père.

Non, non, c'est trop me tenir en suspens:
Ayez pitié du déclin de mes ans:
J'espère encor, & je suis plein d'alarmes.
J'aimais mon fils, jugez-en par mes larmes;
Ah! s'il vivait, s'il était vertueux!
Expliquez-vous; parlez-moi.

L I S E.

Je le veux.

Il en est temps, il faut vous satisfaire.

(Elle fait quelque pas, & s'adresse à Euphémon fils, qui est dans la coulisse.)

Venez enfin.



SCENE VI.

EUPHEMON père, EUPHEMON fils, LISE.

EUPHEMON père.

Que vois-je ? ô ciel !

EUPHEMON fils.

Mon père,
Connaiffez-moi, décidez de mon fort.
J'attends d'un mot, ou la vie ou la mort.

EUPHEMON père.

Ah ! qui t'amène en cette conjonctvre ?

EUPHEMON fils.

Le repentir, l'amour & la nature.

LISE, *se mettant auffi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans.
Oui, nous avons les mêmes fentimens,
Le même cœur.

EUPHEMON fils, *en montrant Life.*

Hélas ! fon indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offenfe.
Suivez, fuivez pour cet infortuné
L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'efpérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer, aimé de vous & d'elle :
Et fi je vis, ah ! c'eft pour mériter
Ces fentimens dont j'ofe me flatter.

D'un malheureux vous détournez la vue!
De quels transports votre ame est-elle émue?
Est-ce la haine? Et ce fils condamné.....

EUPHEMON père, *se levant & l'embrassant.*
C'est la tendresse, & tout est pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton ame:
Je suis ton père.

LISE.
Et j'ose être sa femme.
J'étais à lui: permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds soient enfin renoués.
Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande;
Il ne veut rien, & s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

SCENE VII & *dernière.*

Les Acteurs précédens, RONDON, Mad. CROUPILLAC, FIERENFAT, Recors, Suite.

FIERENFAT.
AH! le voici qui parle encor à Lise;
Prenons notre homme hardiment par surprise;
Montrons un cœur au-dessus du commun.

RONDON.
Soyons hardis, nous sommes six contre un.

LISE, *à Rondon.*
Ouvrez les yeux, & connaissez qui j'aime.

RONDN:

RONDON.

C'eſt lui!

FIERENFAT.

Qui donc?

LISE.

Votre frère.

EUPHEMON père.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez, ce fripon, mon frère?

LISE.

Oui.

Mad. CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout à fait réjoui.

RONDON.

Quel changement! quoi? c'eſt donc là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh, oh, je joue un fort ſingulier rôle:
Tu-dieu quel frère!

EUPHEMON père.

Oui, je l'avais perdu;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

Mad. CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHEMON fils, *à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connaiſſiez;
C'eſt vous, Monſieur, qui me la raviſſiez.

Dans d'autres temps j'avais eu sa tendresse.
L'emportement d'une folle jeunesse
M'ôta ce bien, dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour salutaire,
Ma probité, ma maîtresse, mon père.
M'envîrez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang, & des droits de l'amour?
Gardez mes biens, je vous les abandonne,
Vous les aimez..... moi: j'aime sa personne,
Chacun de nous aura son vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, Monsieur, dans son cœur.

EUPHEMON père.

Non, sa bonté si désintéressée
Ne sera pas si mal récompensée:
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir sans bien, sans dot, à ses appas.

RONDON.

Oh! bon cela.

Mad. CROUPILLAC.

Je suis émerveillée,
Toute ébaudie, & toute consolée.
Ce gentilhomme est venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.
(*A Euphémon fils.*)
Vîte, épousez: le ciel vous favorise;
Car tout exprès pour vous il a fait Lise,
Et je pourrais, par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon Président.

L-I S E, *à Rondon.*

De tout mon cœur. Et vous, souffrez, mon père,
Souffrez qu'une ame & fidelle & sincère,
Qui ne pouvait se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premières lois.

RONDON.

Si sa cervelle est enfin moins volage.....

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il est sage.....

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si sur-tout Euphémon
D'un ample dot lui fait un large don,
J'en suis d'accord.

FIERENFÂT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frère:
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de noce, une femme & du bien.

Mad. CROUPILLAC.

Eh! fi, vilain! quel cœur sordide & chiche!
Faut-il toujours courtiser la plus riche?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Assez pour vivre, & plus que tu ne vaux?
Ne suis-je pas en date la première?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs sermens, tous couchés par écrit,

Des madrigaux, des chanſons ſans eſprit ?
Entre les mains j'ai toutes tes promeſſes ;
Nous plaiderons : je montrerai les pièces.
Le Parlement doit en ſemblable cas
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains ſa juſte colère ;
Epouſe-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHEMON père, *à Mad. Croupillac.*

Je ſuis confus du vif empreſſement
Dont vous flattez mon fils le Préſident ;
Votre procès lui devrait plaire encore ;
C'eſt un dépit dont la cauſe l'honore.
Mais permettez que mes ſoins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfans, dans ces momens proſpères,
Soyez unis, embraſſez-vous en frères.
Nous, mon ami, rendons grâces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, & mon cœur le confeſſe,
Déſeſpérer jamais de la jeuneſſe.

Fin du cinquième & dernier Acte.

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

Représentée d'abord en 1749.



PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

CETTE bagatelle fut repréſentée à Paris dans l'été de 1749, parmi la foule des ſpectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuſe de brochures dont on eſt inondé, il en parut une dans ce temps-là qui mérite d'être diſtinguée. C'eſt une diſſertation ingénieuſe & approfondie d'un Académicien de la Rochelle, ſur cette queſtion, qui ſemble partager depuis quelques années la littérature, ſavoir, s'il eſt permis de faire des comédies attendriſſantes ? Il paraît ſe déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de *Nanine* tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raiſon tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoiſe. En effet, que ſerait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun ? Ce ſerait avilir le cothurne, ce ſerait manquer à la fois l'objet de la tragédie & de la comédie ; ce ſerait une eſpèce bâtarde, un monſtre né de l'impuiſſance de faire une comédie & une tragédie véritable.

Cet Académicien judicieux blâme ſur-tout les intrigues romaneſques & forcées, dans ce genre de comédie où

l'on veut attendrir les ſpectateurs, & qu'on appelle par dérifion *Comédie larmoyante*. Mais dans quel genre les intrigues romaneſques & forcées peuvent-elles être admiſes ? Ne ſont-elles pas toujours un vice eſſentiel dans quelque ouvrage que ce puiſſe être ? Il conclut enfin en diſant que ſi dans une comédie l'attendriſſement peut aller quelquefois juſqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la paſſion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas ſans doute l'amour tel qu'il eſt repréſenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeſte, ſuivi de crimes & de remords ; il entend l'amour naïf & tendre, qui ſeul eſt du reſſort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on ſoumet au jugement des gens de lettres. C'eſt que dans notre nation la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si l'on y prend garde, l'amour, dans beaucoup d'ouvrages dont la terreur & la pitié devraient être l'ame, eſt traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne ſe trouve que trop chez nos Héros & nos Héroïnes de Rome & de la Grèce dont nos théâtres retentiſſent. De ſorte qu'en effet, l'amour naïf & attendriſſant dans une comédie n'eſt point un larcin fait à *Melpomène*, mais c'eſt au contraire *Melpomène* qui, depuis longtemps, a pris chez nous les brodequins de *Thalie*.

Qu'on jette les yeux ſur les premières tragédies, qui eurent de ſi prodigieux ſuccès vers le temps du Cardinal

de Richelieu; la *Sophonisbe* de *Mairet*, la *Mariamne*, l'*Amour tyrannique*, *Alcionée*; on verra quê l'amour y parle toujours ſur un ton auſſi familier, & quelquefois auſſi bas, que l'héroïſme s'y exprime avec une amphaſe ridicule. C'eſt peut-être la raiſon pour laquelle notre nation n'eut en ce temps-là aucune comédie ſupportable. C'eſt qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre. Il eſt même vraiſemblable que cette raiſon détermina *Molière* à donner rarement aux amans qu'il met ſur la ſcène une paſſion vive & touchante; il ſentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la *Sophonisbe* de *Mairet*, qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des Héros, les réponſes artificieuſes & coquettes des Princeſſes, les peintures galantes de l'amour, comme des choſes eſſentielles au théâtre tragique. Il eſt reſté des écrits de ce temps-là, dans leſquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit *Maſſiniſſa* après la bataille de Cirthe :

J'aime plus de moitié quand je me ſens aimé,
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé;
Comme par une vague une vague s'irrite,
Un ſoupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux eſprits,
Un plaiſir doit ſe rendre auſſi-tôt qu'il eſt pris.

Cette habitude de parler ainſi d'amour, influe ſur les meilleurs eſprits; & ceux mêmes dont le génie mâle &

ſublime était fait pour rendre en tout à la tragédie ſon ancienne dignité, ſe laiſſerent entraîner à la contagion.

On vit, dans les meilleures pièces,

Un malheureux viſage,
D'un chevalier Romain captiva le courage.

Le Héros dit à ſa maîtreſſe,

Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant.

L'Héroïne lui répond:

Adieu, trop malheureux & trop parfait amant.

Cléopatre dit qu'une Princeſſe

aimant ſa renommée
En avouant qu'elle aime, eſt ſûre d'être aimée:

que *Céſar*

trace des ſoupirs, & d'un ſtyle plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit ſon captif.

Elle ajoute qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, & de rendre *Céſar* malheureux. Sur quoi ſa confidente lui répond:

J'oſerais bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas.

Dans toutes les pièces du même Auteur qui ſuivent *la Mort de Pompée*, on eſt obligé d'avouer que l'amour eſt toujours traité de ce ton familier. Mais ſans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop viſibles, examinons ſeulement les meilleurs vers que

l'Auteur de *Cinna* ait fait débiter fur le théâtre, comme des maximes de galanterie :

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ce je ne ſais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi croirait-on que ces vers, du haut comique, fuſſent dans la bouche d'une Princeſſe des Parthes, qui va demander à ſon amant la tête de ſa mère? Eſt-ce dans un jour ſi terrible qu'on parle d'*un je ne ſais quoi, dont par le doux rapport les ames ſont aſſorties? Sophocle* aurait-il débité de tels madrigaux? Et toutes ces petites ſentences amoureuſes ne ſont-elles pas uniquement du reſſort de la comédie?

Le grand homme, qui a porté à un ſi haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage ſi touchant à la fois & ſi noble, a mis cependant dans ſes tragédies plus d'une ſcène que *Boileau* trouvait plus propre de la haute comédie de *Térence* que du rival & du vainqueur d'*Euripide*.

On pourrait citer plus de trois cents vers dans ce goût. Ce n'eſt pas que la ſimplicité, qui a ſes charmes, la naïveté, qui quelquefois même tient du ſublime, ne ſoient néceſſaires, pour ſervir ou de préparation ou de liaiſon & de paſſage au pathétique. Mais ſi ces traits naïfs & ſimples appartiennent même au tragique, à plus forte raiſon appartiennent-ils au grand comique : c'eſt dans ce

point où la tragédie s'abaiſſe, & ou la comédie s'élève, que ces deux arts ſe rencontrent & ſe touchent. C'eſt là ſeulement que leurs bornes ſe confondent. Et s'il eſt permis à *Oreſte* & à *Hermione* de ſe dire :

Ah! ne ſouhaitez pas le deſtin de Pyrrhus;
Je vous haïrais trop... Vous m'en aimeriez plus.
Ah! que vous me verriez d'un regard moins contraire!
Vous me voulez aimer, & je ne peux vous plaire.
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr...
Car enfin il vous hait, ſon ame ailleurs épriſe
N'a plus... Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me mépriſe?
Jugez-vous que ma vue inſpire des mépris?

Si ces Héros, dis-je, ſe ſont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raiſon le *Miſantrope* eſt-il bien reçu à dire à ſa maîtreſſe avec véhémence :

Rougiſſez bien plutôt, vous en avez raiſon,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahiſon.

. . . .

Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme ;
Mais ne préſumez pas que ſans être vengé,
Je ſuccombe à l'affront de me voir outragé.

. . . .

C'eſt une trahiſon, c'eſt une perfidie,
Qui ne ſaurait trouver de trop grands châtimens.
Oui, je peux tout permettre à mes reſſentimens.
Redoutez tout, Madame, après un tel outrage.
Je ne ſuis plus à moi, je ſuis tout à la rage.

Percé

Percé du coup mortel dont vous m'affaffinez,
Mes fens par la raifon ne font plus gouvernés.

Certainement fi toute la pièce du *Mifantrope* était dans ce goût, ce ne ferait plus une comédie. Si *Orefte* & *Hermione* s'exprimaient toujours comme on vient de le voir, ce ne ferait plus une tragédie. Mais après que ces deux genres fi différens fe font ainfi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carrière. L'un reprend le ton plaifant, l'autre le ton fublime.

La comédie peut donc fe paffionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'enfuite elle faffe rire le honnêtes gens. Si elle manquait de comique, fi elle n'était que larmoyante, c'eft alors qu'elle ferait un genre très-vicieux, & très-défagréable.

On avoue qu'il eft rare de faire paffer les fpectateurs infenfiblement de l'attendriffement au rire. Mais ce paffage, tout difficile qu'il eft de le faifir dans un comédie, n'en eft pas moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs que rien n'eft plus ordinaire que des aventures qui affligent l'ame, & dont certaines circonftances infpirent enfuite une gaieté paffagère. C'eft ainfi malheureufement que le genre humain eft fait. *Homère* repréfente même les Dieux riant de la mauvaife grâce de *Vulcain*, dans le temps qu'ils décident du deftin du monde.

Hector fourit de la peur de fon fils *Aftianax*, tandis

qu'*Andromaque* répand des larmes. On voit ſouvent juſque dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les déſaſtres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire juſque dans le ſein de la déſolation & de la pitié. On défendit à un régiment dans la bataille de Spire de faire quartier; un Officier Allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond: *Monſieur, demandez-moi toute autre choſe, mais pour la vie il n'y a pas moyen.* Cette naïveté paſſe auſſi-tôt de bouche en bouche, & on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raiſon le rire peut-il ſuccéder dans la comédie à des ſentimens touchans. Ne s'attendrit-on pas avec *Alcmène?* ne rit-on pas avec *Soſie?* Quel miſérable & vain travail, de diſputer contre l'expérience? Si ceux qui diſputent ainſi ne ſe payaient pas de raiſon, & aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci:

L'amour règne par le délire
Sur ce ridicule univers.
Tantôt aux eſprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers;
Tantôt il renverſe un empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie;
Non moins touchant & plus humain,
Il anime la comédie.
Il affadit dans l'élégie;

Et dans un madrigal badin
Il se joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de poésie,
De Virgile jusqu'à Chaulieu,
Sont aussi soumis à ce Dieu
Que tous les états de la vie.



ACTEURS.

LE COMTE D'OLBAN, Seigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du Comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mère du Comte.

NANINE, fille élevée dans la maison du Comte.

PHILIPPE HOMBERT, paysan du voisinage.

BLAISE, Jardinier.

GERMON, } Domestiques.
MARIN, }

La scène est dans le château du Comte d'Olban.



NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

Il faut parler, il faut, Monſieur le Comte,
Vous expliquer nettement ſur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre & depuis deux ans veuf.
Devers ce temps j'eus cet honneur moi-même.
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etait ſi triſte & ſi peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainſi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'eſt fort inſupportable.

LA BARONNE.

Ne ſuis-je pas, comme eux, fort haïſſable?

LE COMTE.

Qui? vous, Madame?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parens,
Pour terminer nous habitons enſemble;
Le ſang, le goût, l'intérêt nous raſſemble.

LE COMTE.

Ah! l'intérêt! parlez mieux!

LA BARONNE.

Non, Monſieur,
Je parle bien, & c'eſt avec douleur;
Et je ſais trop que votre ame inconſtante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je crois.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE. *à part.*

Ah!

LA BARONNE.

Vous ſavez que cette longue guerre
Que mon mari vous faiſait pour ma terre
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix:
Votre promeſſe à ma foi vous engage:
Vous différez, & qui diffère outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote ; bon !

LE COMTE.

Je la reſpecte, & je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Aſſurément vous n'attendez perſonne,
Perfide, ingrat !

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux ?
Qui vous a donc dit tout cela ?

LA BARONNE.

Qui ? vous ;
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offenſe,
Qui me ſoulève, & qui choque mes yeux.
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous ſurmonte ?
Quoi ! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez !

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas ;
Diſſimuler n'eſt pas mon caractère.
J'étais à vous, vous aviez ſu me plaire,
Et j'eſpérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever ;

Goûter en paix, dans cet heureux asile,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux & tranquille ;
Mais vous cherchez à détruire vos lois.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans :
L'autre n'est plein que de flèches cruelles,
Qui répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur.
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux ; & vous voulez qu'on aime ?

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez.
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades.
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur ?
Que me peut-on reprocher ?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas ; oui, la beauté, Madame,
Ne plaît qu'aux yeux : la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous ?

LE COMTE.

Moi ? non ;
J'en ai sans doute ; & pour cette raison,

Je veux, Madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce & compatiſſante,
A mes défauts facile à ſe plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger, ſans prendre un ton cauſtique,
Me gouverner, ſans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui ſent le joug le porte avec murmure ;
L'amour tyran eſt un Dieu que j'abjure.
Je veux aimer, & ne veux point ſervir ;
C'eſt votre orgueil qui peut ſeul m'avilir.
J'ai des défauts, mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'eſt là leur lot ; & pour moi je préfere
Laideur affable à beauté rude & fiere.

LA BARONNE.

C'eſt fort bien dit, traître, vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'inſultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaiſante,
De vos amours la honte extravagante ?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuſe en vous les baſſeſſes du cœur ?

LE COMTE.

Comment, Madame ?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,

Une servante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes soins imprudens,
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du sein de la misère.
Vous rougissez.

LE COMTE.

Moi! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez; j'en suis très-sûre.

LE COMTE.

Eh bien!
Si je l'aimais, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publîrais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Assurément.

LA BARONNE.

Nous oseriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienséance,
Humilier ainsi votre naissance,
Et dans la honte, où vos sens sont plongés,
Braver l'honneur!

LE COMTE.

Dites, les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
La vanité pour l'honneur & la gloire.
L'éclat vous plaît; vous mettez la grandeur
Dans des blasons, je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeste avec courage,

Et la beauté ſpirituelle, ſage,
Sans bien, ſans nom, ſans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil ſavant, un obſcur honnête-homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un ſeigneur avec honneur reçu?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on ſouffrir cette humble extravagance?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à ſon rang?

LE COMTE.

Être honnête-homme eſt ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon ſang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il eſt très-haut; il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainſi la qualité!

LE COMTE.

Non; mais j'honore ainſi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou: quoi, le public, l'uſage!

LE COMTE.

L'uſage eſt fait pour le mépris du ſage;
Je me conforme à ſes ordres gênans,
Pour mes habits, non pour mes ſentimens.

Il faut être homme & d'une ame ſenſée
Avoir à ſoi ſes goûts & ſa penſée.
Irai-je en ſot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer?
Quoi! de mon être il faudra qu'on décide?
J'ai ma raiſon; c'eſt ma mode & mon guide.
Le ſinge eſt né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après ſon cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en ſage.
Allez, aimez des filles de village,
Cœur noble & grand; ſoyez l'heureux rival
Du Magiſter & du Greffier fiſcal;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah, juſte ciel! que faut-il que je faſſe?

SCÈNE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

Que veux-tu, toi?

BLAISE.

C'eſt votre Jardinier,
Qui vient, Monſieur, humblement ſupplier
Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur! Eh bien, Blaiſe,
Que te faut-il?

BLAISE.

BLAISE.

Mais, c'eſt, ne vous déplaiſe,
Que je voudrais me marier.....

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers. Ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai, j'aime qu'on ſe marie.
Et la future, eſt-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah! oui; ma foi, c'eſt un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaiſe en eſt aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine?

BLAISE.

Mais, c'eſt.....

LE COMTE.

Eh bien?....

BLAISE.

C'eſt la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine?

LA BARONNE.

Ah! bon! Je ne m'oppoſe point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.*

Ciel! à quel point
On m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah! pardon?

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE.

Mais..... non,
Pas tout-à-fait; elle m'a fait entendre,
Tant seulement, qu'elle a pour nous du tendre.
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois: cher Jardinier,
Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire
A Monseigneur, à ce maître charmant;
Et puis d'un air si touché, si touchant,
Elle faisait ce bouquet; & sa vue
Etait troublée, elle était toute émue,
Toute rêveuse, avec un certain air,
Un air, là, qui..... peste! l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaise, va-t-en..... Quoi, j'aurais su lui plaire?

BLAISE.

Çà, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem!....

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là

Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc, pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE.

Ah! mon cœur eſt trop plein. Je me retire.....
Adieu, Madame.

SCENE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou:
J'en ſuis certaine. Et comment donc? par où?
Par quels attraits, par quelle heureuſe adreſſe
A-t-elle pu me ravir ſa tendreſſe?
Nanine! ô ciel! quel choix! quelle fureur!
Nanine! non. J'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant.*

Ah! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Inſolente!

BLAISE.

Eſt-il pas vrai que Nanine eſt charmante?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Et ſi fait: parlez un peu pour nous;
Protégez Blaiſe.

LA BARONNE.

Ah, quels horribles coups !

BLAISE.

J'ai des écus. Pierre Blaiſe mon père
M'a bien laiſſé trois bons journaux de terre ;
Tout eſt pour elle, écus comptans, journaux,
Tout mon avoir, & tout ce que je vaux,
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaiſe.

LA BARONNE.

Autant que toi crois que j'en ſerais aiſe,
Mon pauvre enfant, ſi je peux te ſervir ;
Tous deux ce ſoir je voudrais vous unir ;
Je lui paîrai ſa dot.

BLAISE.

Digne Baronne,
Que j'aimerai votre chère perſonne !
Que de plaiſirs ! eſt-il poſſible ?

LA BARONNE.

Hélas !
Je crains, ami, de ne réuſſir pas.

BLAISE.

Ah ! par pitié, réuſſiſſez, Madame.

LA BARONNE.

Va. Plût au ciel qu'elle devînt ta femme !
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh ! puis-je attendre ?

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu, J'aurai, ma foi, cette enfant-là.

SCENE IV.

LA BARONNE, *seule.*

VIT-ON jamais une telle aventure?
Peut-on ſentir une plus vive injure?
Plus lâchement ſe voir ſacrifier?
Le Comte Olban rival d'un Jardinier!
(*à un Laquais*)
Holà, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'eſt mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de ſéduire & de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif & qui dure?
Où? dans ſes yeux, dans la ſimple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore oſé ſe mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban ſe reſpecte avec elle;
Ah! c'eſt encor une douleur nouvelle;
J'eſpérerais, s'ils ſe reſpectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les ſoins.
Ah! la voici; je me ſens au ſupplice:
Que la nature eſt pleine d'injuſtice!
A qui va-t-elle accorder la beauté?
C'eſt un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, Mademoiſelle.

SCENE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

MADAME.

LA BARONNE.

Mais! eſt-elle donc ſi belle!
Ces grands yeux noirs ne diſent rien du tout;
Mais s'ils ont dit: j'aime..... ah! je ſuis à bout.
Poſſédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de temps; avancez-vous. Comment!
Comme elle eſt miſe! & quel ajuſtement!
Il n'eſt pas fait pour une créature
De votre eſpèce.

NANINE.

Il eſt vrai. Je vous jure,
Par mon reſpect, qu'en ſecret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainſi;
Mais c'eſt l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me ſont toujours chères.
De tant de ſoins vous daignez m'honorer!

Vous vous plaisiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée ;
Sous cet habit je ne suis point changée.
Voudriez-vous, Madame, humilier
Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier ?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil..... Ah ! j'enrage.....
D'où venez-vous ?

NANINE.

Je lisais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage ?

NANINE.

Un livre anglais dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet ?

NANINE.

Il est intéressant :
L'Auteur prétend que les hommes sont frères,
Nés tous égaux ; mais ce sont des chimères :
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fond de vanité !
Que l'on m'apporte ici mon écritoire.....

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail..... Sortez.
Allez chercher mes gants..... Laiſſez..... Reſtez.
Avancez-vous..... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous ſoyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez ſi ſouvent répété,
Que ſi j'avais ce fond de vanité,
Si l'amour propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guériſon, Madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainſi ce qu'elle dit?
Que je la hais! quoi! belle, & de l'eſprit!
(*Avec dépit.*)
Écoutez-moi. J'eus bien de la tendreſſe
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puiſſe ma jeuneſſe
Etre honorée encor de vos bontés!

LA BARONNE.

Eh bien, voyez ſi vous le méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir; jugez ſi je vous aime.

NANINE.

Moi?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Eſt fort bien fait, & très-digne de vous:
C'eſt un parti de tout point fort ſortable;
C'eſt le ſeul même aujourd'hui convenable;

Et vous devez bien m'en remercier :
C'eſt, en un mot, Blaiſe le Jardinier.

NANINE.

Blaiſe, Madame !

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce ſourire ?
Héſitez-vous un moment d'y ſouſcrire ?
Mes offres ſont un ordre, entendez-vous ?
Obéiſſez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais.....

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* eſt une offenſe.
Il vous ſied bien d'avoir l'impertinence,
De refuſer un mari de ma main !
Ce cœur ſi ſimple eſt devenu bien vain ;
Mais votre audace eſt trop prématurée ;
Votre triomphe eſt de peu de durée.
Vous abuſez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en eſt le retour ;
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'inſolence de plaire ?
Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
Dans le néant d'où j'ai ſu vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embraſſe vos genoux.
Renfermez-moi, mon ſort ſera trop doux.

Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur eſt pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais ;
J'y bénirai mon maître & vos bienfaits ;
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des ſentimens plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il ſe peut, de moi-même ;
Dès cet inſtant je ſuis prête à partir.

LA BARONNE.

Eſt-il poſſible ? & que viens-je d'ouir ?
Eſt-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine ?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine ;
Mon cœur en a trop beſoin.

LA BARONNE (*avec un emportement de tendreſſe.*)

Lève-toi ;
Que je t'embraſſe. O jour heureux pour moi !
Ma chère amie ! eh bien, je vais ſur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah, quel plaiſir que de vivre en couvent !

NANINE.

C'eſt pour le moins un abri conſolant.

LA BARONNE.

Non : c'eſt, ma fille, un ſéjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous ?

LA BARONNE.

Le monde eſt haïſſable,
Jaloux.

NANINE.

Oh! oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui, j'entrevois qu'il me ſerait funeſte,
Qu'il faut le fuir.....

LA BARONNE.

La choſe eſt manifeſte:
Un bon couvent eſt un port aſſuré.
Monſieur le Comte, ah! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de Monſeigneur?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur; & dès ce moment même
Je voudrais bien te faire le plaiſir
De t'enfermer pour ne jamais ſortir.
Mais il eſt tard, hélas! il faut attendre
Le point du jour. Ecoute, il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici ſecrètement
Pour ton couvent, à cinq heures ſonnantes:
Sois prête au moins.

SCENE VI.

NANINE, *seule.*

QUELLES douleurs cuisantes!
Quel embarras! quel tourment! quel dessein!
Quels sentimens combattent dans mon sein!
Hélas! je fuis le plus aimable maître!
En le fuyant je l'offense peut-être :
Mais en restant, l'excès de ses bontés,
M'attirerait trop de calamités,
Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser:
Je le redoute, & n'ose le penser.
De quel courroux Madame est animée!
Quoi, l'on me hait, & je crains d'être aimée!
Mais moi, mais moi! je me crains encor plus :
Mon cœur troublé de lui-même est confus.
Que devenir? De mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort,
D'avoir une ame au-dessus de son sort.
Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

❀

SCENE

SCENE VII.

LE COMTE, NANINE, un Laquais.

LE COMTE.

HOLA, quelqu'un, qu'on reste à cette porte.
Des sièges, vîte.
Il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait une profonde.
Asseyons-nous ici.

NANINE.

Qui, moi, Monsieur?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainsi;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert,
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher?
Quoi! vos beaux yeux semblent mouillés de larmes!
Ah! je le vois. Jalouse de vos charmes,
Notre Baronne aura, par ses aigreurs,
Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monsieur, non; sa bonté respectable
Jamais pour moi ne fut si favorable;
Et j'avoûrai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez; je craignais son dépit.

NANINE.

Hélas ! pourquoi ?

LE COMTE.

Jeune & belle Nanine,
La jalouſie en tous les cœurs domine.
L'homme eſt jaloux dès qu'il peut s'enflammer;
La femme l'eſt même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, diſcret, ſincère,
A tout ſon ſexe eſt bien ſûr de déplaire.
L'homme eſt plus juſte, & d'un ſexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il eſt en nous.
Croyez ſur-tout que je vous rends juſtice;
J'aime ce cœur, qui n'a point d'artifice;
J'admire encor à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés.
De votre eſprit la naïve juſteſſe
Me rend ſurpris autant qu'il m'intéreſſe.

NANINE.

J'en ai bien peu ; mais quoi ! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu ;
Vous avez trop relevé ma naiſſance ;
Je vous dois trop ; c'eſt pour vous que je penſe.

LE COMTE.

Ah! croyez-moi, l'eſprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je penſe trop pour un état ſi bas ;
Au dernier rang les deſtins m'ont compriſe.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont miſe.



Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais ſur votre eſprit a fait ?

NANINE.

Il ne m'a point du tout perſuadée :
Plus que jamais, Monſieur, j'ai dans l'idée
Qu'il eſt des cœurs ſi grands, ſi généreux,
Que tout le reſte eſt bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve..... Ah çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous deſtine
Un ſort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas ! mon ſort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Déſormais ſoyez de la famille ;
Ma mère arrive, elle vous voit en fille ;
Et mon eſtime, & ſa tendre amitié,
Doivent ici vous mettre ſur un pié
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas ! que m'avertir
De mes devoirs..... Qu'ils ſont durs à remplir !

LE COMTE.

Quoi ? quel devoir ? Ah ! le vôtre eſt de plaire.
Il eſt rempli ; le nôtre ne l'eſt guère.
Il vous fallait plus d'aiſance & d'éclat.
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en ſuis ſortie, & c'eſt ce qui m'accable ;

C'eſt un malheur peut-être irréparable.
(ſe levant.)
Ah, Monſeigneur! ah, mon Maître! écartez
De mon eſprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits confuſe, pénétrée,
Laiſſez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obſcur;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah! laiſſez-moi ma retraite profonde.
Et que ferai-je, & que verrai-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, c'en eſt trop, je n'y réſiſte plus.
Qui? vous, obſcure! vous!

NANINE.

Quoi que je faſſe,
Puis-je de vous obtenir une grâce?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous? parlez.

NANINE.

Depuis un temps
Votre bonté me comble de préſens.

LE COMTE.

Eh bien! pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui ſa fille eſt chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un préſent;
Et je ſuis juſte, & ne ſuis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure;
Elle vous traita mal, mais la nature,
En récompenſe, a voulu vous doter

De tous ses biens; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait; mais je me flatte
Qu'il m'est permis, sans que je sois ingrate,
De disposer de ces dons précieux,
Que votre main rend si chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCENE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

Madame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh! que Madame attende.
Quoi! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'aussi-tôt on vienne nous troubler?

NANINE.

Avec douleur, sans doute, je vous laisse;
Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le savoir.

NANINE.

Elle conserve un reste de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous assure.

Vous gémissez..... Quoi! votre cœur murmure?
Qu'avez-vous donc?

NANINE.

Je vous quitte à regret;
Mais il le faut..... O ciel! c'en est donc fait!
(*Elle sort.*)

SCENE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE, *seul.*

Elle pleurait. D'une femme orgueilleuse
Depuis long-temps l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté;
Et de quel droit? par quelle autorité?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde-ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, & répandus sans choix.
Eh!....

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette
Vous porterez cette somme complette

De trois cens louis d'or; n'y manquez pas;
Puis vous irez chercher ses gens là-bas;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la Baronne
Aura l'argent que Monseigneur me donne
Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh! l'esprit lourd! eh non!
C'est pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laissez-moi.

(*Germon sort.*)

Ma tendresse
Assurément n'est point une faiblesse.
Je l'idolâtre, il est vrai, mais mon cœur
Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
Son caractère est fait pour plaire au sage;
Et sa belle ame a mon premier hommage.
Mais son état?.... Elle est trop au-dessus;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouser? Oui, sans doute.
Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte!
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil?
Mais la coutume..... Eh bien, elle est cruelle,

Et la nature eut ſes droits avant elle.
Eh quoi ! rival de Blaiſe ! pourquoi non ?
Blaiſe eſt un homme ; il l'aime, il a raiſon.
Elle ſera, dans une paix profonde,
Le bien d'un ſeul, & les déſirs du monde.
Elle doit plaire aux Jardiniers, aux Rois ;
Et mon bonheur juſtifira mon choix.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE, *seul.*

Ah! cette nuit est une année entière.
Que le sommeil est loin de ma paupière!
Tout dort ici; Nanine dort en paix;
Un doux repos rafraîchit ses attraits;
Et moi je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien; vainement je veux lire;
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Holà, quelqu'un! qu'on vienne. Quoi! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si long-temps?
Germon, Marin.

MARIN, *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse!
Eh! venez vîte, il fait jour: le temps presse:
Arrivez donc,

MARIN.

Eh, Monſieur, quel lutin
Vous a ſans nous éveillé ſi matin?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh, oh! la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme-de-chambre adroite, bonne & ſage,
Valet-de-chambre, avec deux grands Laquais,
Point libertins, qui ſoient jeunes, bien faits;
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'inſtant, cours en poſte à Paris;
Crève tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris.
J'entends, j'entends. Madame la Baronne
Eſt la maîtreſſe aujourd'hui qu'on nous donne;
Vous l'épouſez?

LE COMTE.

Quel que ſoit mon projet,
Vole & reviens.

MARIN.

Vous ſerez ſatisfait.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE, *seul.*

Quoi! j'aurai donc cette douceur extrême,
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre Baronne avec fureur crîra,
Très-volontiers, & tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la Baronne,
Rien ne m'émeut, & je ne crains personne:
Aux préjugés c'est trop être soumis,
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis,
Et ceux qui sont les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Et mais..... quel bruit entends-je dans ma cour?
C'est un carrosse. Oui..... mais..... au point du jour
Qui peut venir?.... C'est ma mère peut-être.
Germon?....

GERMON *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Et qui? par quel hasard?
Qui vient ici?

GERMON.

L'on ne vient point, l'on part.

LE COMTE.

Comment? on part?

GERMON.

Madame la Baronne
Sort tout à l'heure.

LE COMTE.

Oh! je le lui pardonne;
Que pour jamais puiſſe-t-elle ſortir!

GERMON.

Avec Nanine elle eſt prête à partir.

LE COMTE.

Ciel! que dis-tu? Nanine....

GERMON.

La ſuivante
Le *dit* tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voiſin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi! que vais-je faire?
Pour leur parler je ſuis trop en colère.
N'importe: allons. Quand je devrais..... mais non;
On verrait trop toute ma paſſion.

Qu'on

Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête;
Répondez-moi d'elle fur votre tête:
Amenez-moi Nanine.

(Germon fort.)

Ah, jufte ciel!
On l'enlevait. Quel jour! quel coup mortel!
Qu'ai-je donc fait? pourquoi, par quel caprice,
Par quelle ingrate & cruelle injuftice?
Qu'ai-je donc fait, hélas! que l'adorer,
Sans la contraindre, & fans me déclarer,
Sans alarmer fa timide innocence?
Pourquoi me fuir? je m'y perds, plus j'y penfe.

SCENE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

BELLE Nanine, eft-ce vous que je voi?
Quoi! vous voulez vous dérober à moi?
Ah! répondez, expliquez-vous de grâce.
Vous avez craint, fans doute, la menace
De la Baronne; & ces purs fentimens
Que vos vertus m'infpirent dès long-temps,
Plus que jamais l'auront fans doute aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur feul éclat, que leur prêtaient vos yeux?
Hier au foir, de pleurs toute trempée,
De ce deffein étiez-vous occupée?

Répondez donc : pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, *la relevant.*

Ah! parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame....

LE COMTE.

Eh bien ?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce ferait vous ? qu'entends-je ? ah malheureux!

NANINE.

Je vous l'avoue : oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée....
Elle voulait, Monfieur, me marier.

LE COMTE.

Elle ? à qui donc ?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix !

NANINE.

Et moi toute honteufe,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureufe,
Moi qui repouffe avec un vain effort
Des fentimens au-deffus de mon fort,
Que vos bontés avaient trop élevée,

Pour m'en punir, j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir? ah! Nanine! & de quoi?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi
Votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais; mon seul aspect la blesse;
Elle a raison; & j'ai près d'elle, hélas!
Un tort bien grand.... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort, il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les austérités
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés;
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipser,
En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE (*se détournant & se promenant.*)

Quels sentimens, & quelle ame ingénue!
En ma faveur est-elle prévenue?
A-t-elle craint de m'aimer? O vertu!

NANINE.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu.
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en secret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Écoutez; la Baronne
Vous favorise, & noblement vous donne

Un domeſtique, un ruſtre pour époux ;
Moi, j'en fais un moins indigne de vous.
Il eſt d'un rang fort au-deſſus de Blaiſe,
Jeune, honnête-homme ; il eſt fort à ſon aiſe ;
Je vous réponds qu'il a des ſentimens ;
Son caractère eſt loin des mœurs du temps ;
Et je me trompe, ou pour vous j'enviſage
Un deſtin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur ?
Vaut-il pas bien le couvent ?

NANINE.

Non, Monſieur....

Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avoûrai ne peut me ſatisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaiſſant ;
Daignez y lire, & voyez ce qu'il ſent ;
Voyez ſur quoi ma retraite ſe fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Egalement me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon ſort. Eh bien, Nanine,
Connaiſſez donc celui qu'on vous deſtine.
Vous l'eſtimez ; il eſt ſous votre loi ;
Il vous adore, & cet époux.... c'eſt moi.
L'étonnement, le trouble l'a ſaiſie.
Ah! parlez-moi ; diſpoſez de ma vie ;
Ah! reprenez vos ſens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu ?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi, vous m'aimez ?.... Ah! gardez-vous de croire
Que j'ofe ufer d'une telle victoire.
Non, Monfieur, non, je ne fouffrirai pas
Qu'ainfi pour moi vous defcendiez fi bas.
Un tel hymen eft toujours trop funefte:
Le goût fe paffe, & le repentir refte.
J'ofe à vos pieds attefter vos aïeux.....
Hélas! fur moi ne jetez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge;
Formé par vous, ce cœur eft votre ouvrage;
Il en ferait indigne déformais,
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus, Oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous ferez ma femme.
Quoi! tout-à-l'heure, ici vous m'affuriez,
Vous l'avez dit que vous refuferiez
Tout autre époux, fût-ce un Prince.

NANINE.

Oui, f ans doute
Et ce n'eft pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïffez-vous?

NANINE.

Aurais-je fui?
Craindrais-je tant, fi vous étiez haï?

LE COMTE.

Ah! ce mot ſeul a fait ma deſtinée.

NANINE.

Eh! que prétendez-vous?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez.....

LE COMTE.

Je ſonge à tout.

NANINE.

Mais prévoyez.....

LE COMTE.

Tout eſt prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez.....

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez....

LE COMTE.

Il n'eſt rien que j'oublie.

Tout ſera prêt, & tout eſt ordonné.

NANINE.

Quoi! malgré moi votre amour obſtiné....

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout preſſer pour cette heure charmante.
Un ſeul inſtant je quitte vos attraits,
Pour que mes yeux n'en ſoient privés jamais.
Adieu, Nanine; adieu, vous que j'adore.

SCENE IV.

NANINE, *seule.*

CIEL! eſt-ce un rêve? & puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur?
Non, ce n'eſt pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il eſt, qui me plaît & me frappe;
A mes regards tant de grandeur échappe.
Mais épouſer ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui qui m'élève au-deſſus de moi-même;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir;
Je devrais.... Non, je ne peux plus le fuir;
Non, mon état ne ſaurait ſe comprendre.
Moi, l'épouſer? quel parti dois-je prendre?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui;
Dans ma faibleſſe il m'envoie un appui.
Peut-être même.... Allons, il faut écrire,
Il faut.... Par où commencer, & que dire?
Quelle ſurpriſe! Ecrivons promptement,
Avant d'oſer prendre un engagement.

Elle ſe met à écrire.

SCENE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

Ah! la voici. Madame la Baronne
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit fans me voir feulement.

NANINE *écrivant toujours.*

Blaife, bon jour.

BLAISE.

Bon jour eft fec vraiment.

NANINE *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble;
Toute ma lettre eft pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie! elle écrit tout courant:
Qu'elle a d'efprit! & que n'en ai-je autant!
Çà, je difais....

NANINE.

Eh bien?

BLAISE.

Elle m'impofe
Par fon maintien: devant elle je n'ofe
M'expliquer.... là.... tout comme je voudrais:
Je fuis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaife, il faut me rendre un grand fervice.

BLAISE.

Oh! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la juſtice
De me fier à ta diſcrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh! parlez ſans façon:
Car, voyez-vous, Blaiſe eſt prêt à tout faire
Pour vous ſervir; vîte, point de myſtère.

NANINE.

Tu vas ſouvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert?

BLAISE.

Non. Quel eſt ce viſage?
Philippe Hombert? Je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au ſoir je crois qu'il arriva;
Informe-t-en. Tâche de lui remettre,
Mais ſans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh! de l'argent!

NANINE.

Donne auſſi ce paquet;
Monte à cheval, pour avoir plutôt fait:

Pars, & sois sûr de ma reconnoissance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant.
La bourse est pleine : ah ! que d'argent comptant !
Est-ce une dette ?

NANINE.

Elle est très-avérée ;
Il n'en est point, Blaise, de plus sacrée.
Écoute. Hombert est peut-être inconnu ;
Peut-être même il n'est pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ses mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami !

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami !

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCENE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'OU diable vient cet argent ? quel message ?
Il nous aurait aidé dans dans le ménage !
Allons, elle a pour nous de l'amitié,
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué :
Courons, courons.

(*Il met l'argent & le paquet dans sa poche : il rencontre la Baronne, & la heurte.*)

LA BARONNE.

Eh, le butor !.... arrête.
L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE.

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu ? que tiens-tu ?
Que fait Nanine ? As-tu rien entendu ?
Monsieur le Comte est-il bien en colère ?
Quel billet est-ce là ?

BLAISE.

C'est un mystère :
Peste !....

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu? Nanine! Elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un message!
Donne, ou je romps soudain ton mariage,
Donne, te dis-je.

BLAISE, *riant.*

Oh, oh.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu?

BLAISE, *riant encore.*

Ah, ah.

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu.

Elle décachette la lettre.

Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE, *riant encore.*

Ah, ah, ah, ah, qu'elle est bien attrapée!
Elle n'a là qu'un chiffon de papier;
Moi, j'ai l'argent, & je m'en vais payer
Philippe Hombert: faut servir sa maîtresse.
Courons.



SCENE VII.

LA BARONNE, *seule.*

LISONS. « Ma joie & ma tendresse
» Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur;
» Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
» Quoi! je ne puis vous voir & vous entendre!
» Entre vos bras je ne puis me jeter!
» Je vous conjure au moins de vouloir prendre
» Ces deux paquets: daignez les accepter.
» Sachez qu'on m'offre un sort digne d'envie,
» Et dont il est permis de s'éblouir;
» Mais il n'est rien que je ne sacrifie
» Au seul mortel que mon cœur doit chérir. »
Ouais. Voilà donc le style de Nanine;
Comme elle écrit, l'innocente orpheline!
Comme elle fait parler la passion!
En vérité ce billet est bien bon.
Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.
Ah, ah, rusée, ainsi vous trompiez Blaise!
Vous m'enleviez en secret mon amant!
Vous avez feint d'aller dans un couvent;
Et tout l'argent que le Comte vous donne,
C'est pour Philippe Hombert? Fort bien, friponnne;
J'en suis charmée, & le perfide amour
Du Comte d'Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais, que le cœur de Nanine
Était plus bas que sa basse origine.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Venez, venez, homme à grands ſentimens,
Homme au-deſſus des préjugés du temps,
Sage amoureux, Philoſophe ſenſible,
Vous allez voir un trait aſſez riſible.
Vous connaiſſez ſans doute à Rémival
Monſieur Philippe Hombert votre rival?

LE COMTE.

Ah! quel diſcours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert eſt un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne ſont plus de ſaiſon;
Mon parti pris, je ſuis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour eſt un peu plus malin.
Tenez, liſez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a ſubjugué.

(*Tandis que le Comte lit.*)
Tout en lisant il me semble intrigué.
Il a pâli, l'affaire émeut sa bile.....
Eh bien, Monsieur, que pensez-vous du style?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien:
Oh, le pauvre homme! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu? Je demeure stupide.
O tour affreux! sexe ingrat, cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais, il est né violent;
Il est prompt, ferme; il va dans un moment
Prendre un parti.

SCENE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

Voici dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille est revenue?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous?
Est près d'ici, Monsieur.

LA BARONNE.

Dans son courroux

Il est devenu sourd. La lettre opère.

GERMON, *criant.*

Monsieur?

LE COMTE.

Plaît-il?

GERMON, *haut.*

Madame votre mère,

Monsieur.....

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais..... Elle écrit dans son appartement.

LE COMTE, *d'un air froid & sec.*

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit, vous viendrez me le rendre;
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.

Qui, Monsieur?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur:
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous, comme elle est noble, bonne!

LE COMTE.

Obéissez, ou je vous chasse.

GERMON.

Allons.

(*Il sort.*)

SCENE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah! je respire; enfin nous l'emportons:
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah çà, voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens, dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne?
Le sang fait tout, & la naissance donne
Des sentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus;
Réparons tout; le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie:
Chacun s'égare, & le moins imprudent
Est celui-là qui plutôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier,

LA BARONNE.

Mais, vous, de vos fermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'eſt qu'un prompt hommage,
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Eſt un affront.

LE COMTE.

Il ſera réparé
Madame, il faut.....

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un Notaire.

LE COMTE.

Vous ſavez bien..... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle eſt ici.



SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, *à sa mère.*

MADAME, j'aurais dû.....

A part. *A sa mère.*

Philippe Hombert!.... vous m'avez prévenu;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse.....

A part.

Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée;
Je m'apperçois qu'on ne m'a pas trompée:
Mais ce mal-là.....

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Çà, je voudrais ici vous parler seule.

Faisant une petite révérence à la Baronne.

Bon jour, Madame.

LA BARONNE, *à part.*

Hom! La vieille bégueule!
Madame, il faut vous laiſſer le plaiſir
D'entretenir Monſieur tout à loiſir.
Je me retire.

(*Elle ſort.*)

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vîte, & d'un ton de petite vieille babillarde.*

Eh bien, Monſieur le Comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la Baronne pour bru?
C'eſt ſur cela que j'ai vîte accouru.
Votre Baronne eſt une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard,
Qui l'an paſſé, chez la Marquiſe Agard,
En plein ſouper, me traita de bavarde.
D'y plus ſouper, déſormais, Dieu m'en garde.
Bavarde, moi! Je ſais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien:
C'eſt un grand point, il faut qu'on s'en informe;
Car on m'a dit que ſon château de l'Orme

A ſon mari n'appartint qu'à moitié ;
Qu'un vieux procès, qui n'eſt pas oublié,
Lui diſputait la moitié de la terre.
J'ai ſu cela de feu votre grand-père :
Il diſait vrai : c'était un homme, lui ;
On n'en voit plus de ſa trempe aujourd'hui.
Paris eſt plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, fous, ſots, dont le caquet m'aſſomme ;
Parlans de tout avec l'air empreſſé,
Et ſe moquans toujours du temps paſſé.
J'entends parler de nouvelle cuiſine,
De nouveaux goûts ; on crève, on ſe ruine :
Les femmes ſont ſans frein, & les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *reliſant le billet.*

Qui l'aurait cru ? Ce trait me déſeſpère.
Eh bien, Germon ?



SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre Notaire.

LE COMTE.

Oh! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier
Qu'elle devait, Monfieur, vous envoyer.

LE COMTE, *lifant.*

Donne..... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et par refpect me refufe!.... Infidelle!
Tu ne dis pas la raifon du refus!

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus;
C'eft fa Baronne, & l'amour le domine.

LE COMTE, *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine?

GERMON.

Hélas! Monfieur, elle a déjà repris
Modeftement fes champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte & de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure

Tranquillement, lorſque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement ?

LA MARQUISE.

Hem ! de qui parlez-vous ?

GERMON.

Nanine, hélas ! Madame, que l'on chaſſe :
Tout le château pleure de ſa diſgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chaſſez ; je n'entends point cela.
Quoi! ma Nanine ? allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait, ma charmante orpheline ?
C'eſt moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me ſouviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre Baronne ici la prit pour elle ;
Et je prédis dès-lors que cette belle
Serait fort mal, & j'ai très-bien prédit :
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête :
Chaſſer Nanine eſt un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi ! ſeule, à pied, ſans ſecours, ſans argent ?

GERMON.

Ah ! j'oubliais de dire qu'à l'inſtant
Un vieux bon hommme à vos gens ſe préſente :
Il dit que c'eſt une affaire importante,
Qu'il ne ſaurait communiquer qu'à vous ;
Il veut, dit-il, ſe mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à perſonne?

LA MARQUISE.

Ah! vous avez du chagrin, je le croi;
Vous m'en donnez auſſi beaucoup à moi.
Chaſſer Nanine, & faire un mariage
Qui me déplaît! Non, vous n'êtes pas ſage.
Allez, trois mois ne feront pas paſſés,
Que vous ſerez l'un de l'autre laſſés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon couſin le Marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus;
Mais, entre nous, la vôtre l'eſt bien plus.
En s'épouſant ils crurent qu'ils s'aimèrent;
Deux mois après tous deux ſe ſéparèrent.
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, eſcroc, extravagant;
Et Monſieur prit une franche coquette,
Une intrigante & friponne parfaite.
Des ſoupers fins, la petite maiſon,
Chevaux, habits, maître-d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, Notaires,
Contrats vendus & dettes uſuraires:
Enfin, Monſieur & Madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un temps.
Je me ſouviens encor d'une autre hiſtoire,
Bien plus tragique, & difficile à croire;
C'était.....

LE COMTE.

LE COMTE.

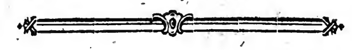
Ma mère, il faut aller dîner.
Venez..... O ciel ! ai-je pu ſoupçonner
Pareille horreur !

LA MARQUISE.

Elle eſt épouvantable :
Allons, je vais la raconter à table ;
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En temps & lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NANINE, *vêtue en payſanne*, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant ſortir.

NANINE.

J'ai tardé trop, il eſt temps de partir.

GERMON.

Quoi! pour jamais, & dans cet équipage?

NANINE.

L'obſcurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement! Quoi! du matin au ſoir!
Souffrir n'eſt rien, c'eſt tout que de déchoir.

NANINE.

Il eſt des maux mille fois plus ſenſibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets ſi paiſibles.
Certes, mon maître eſt bien mal aviſé:
Notre Baronne a ſans doute abuſé
De ſon pouvoir, & vous fait cet outrage;
Jamais Monſieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout : il me chaſſe aujourd'hui ;
Obéiſſons. Ses bienfaits ſont à lui ;
Il peut uſer du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre ?
En cet état qu'allez-vous devenir ?

NANINE.

Me retirer, long-temps me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre Baronne ?

NANINE.

Mes maux ſont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître, après votre départ ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendu à ma première vie,
Et qu'à jamais, ſenſible à ſes bontés,
Je n'oublîrai..... rien..... que ſes cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, & tout à l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure.
J'irais par-tout avec vous m'établir ;
Mais Monſieur Blaiſe a ſu nous prévenir.
Qu'il eſt heureux! avec vous il va vivre :
Chacun voudrait l'imiter, & vous ſuivre.

NANINE.

On eſt bien loin de me ſuivre...... Ah, Germon !

Je suis chassée...... Et par qui?....

GERMON.

Le démon

A mis du sien dans cette brouillerie;
Nous vous perdons..... & Monsieur se marie.

NANINE.

Il se marie!.... Ah! partons de ce lieu;
Il fut pour moi trop dangereux..... Adieu.....

(Elle sort.)

GERMON.

Monsieur le Comte a l'ame un peu bien dure:
Comment chasser pareille créature!
Elle paraît une fille de bien;
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Eh bien, Nanine est donc enfin partie?

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame est donc de fer?

LE COMTE.

Dans le chemin

Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

GERMON.

Qui ! quel Philippe Hombert ? Hélas ! Nanine,
Sans écuyer, fort triſtement chemine,
Et de ma main ne veut pas ſeulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle ?

GERMON.

Où ?.... mais apparemment
Chez ſes amis.

LE COMTE.

A Rémival, ſans doute.

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.
Va la conduire à ce couvent voiſin,
Où la Baronne allait dès ce matin :
Mon deſſein eſt qu'on la mette ſur l'heure
Dans cette utile & décente demeure ;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va..... Garde-toi de laiſſer entrevoir
Que c'eſt un don que je veux bien lui faire ;
Dis-lui que c'eſt un préſent de ma mère ;
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien ; je vais vous obéir.

(*Il fait quelques pas.*)

LE COMTE.

Germon,
A ſon départ tu dis que tu l'a vue ?

GERMON.

Eh! oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue ?

Elle pleurait ?

GERMON.

Elle faifait bien mieux,
Ses pleurs coulaient à peine de fes yeux ;
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses fentimens ? As-tu remarqué ?....

GERMON.

Quoi ?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi ?

GERMON.

Oh, oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien, dis-moi donc, traître,
Qu'a-t-elle dit ?

GERMON.

Que vous êtes fon maître,
Que vous avez des vertus, des bontés.....
Qu'elle oublîra tout..... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va...... mais fur-tout garde qu'elle revienne.

(*Germon fort.*)

Germon ?

GERMON.

Monfieur ?

LE COMTE.

Un mot ; qu'il te fouvienne,
Si par hafard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait fuivre fes pas,
De le chaffer de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment, à grands coups d'étrivière :
Comptez fur moi ; je fers fidellement.
Le jeune Hombert, dites-vous ?

LE COMTE.

Juftement.

GERMON

Bon : je n'ai pas l'honneur de le connaître ;
Mais le premier que je verrai paraître,
Sera roffé de la bonne façon ;
Et puis après il me dira fon nom.

(*Il fait un pas, & revient.*)

Ce jeune Hombert eft quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de fon village ?
Laiffez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant ;

Et Blaise aussi lui tient au cœur, peut-être :
On aime mieux son égal que son maître.

LE COMTE.

Ah! cours, te dis-je.

SCENE III.

LE COMTE, *seul.*

HÉLAS! il a raison ;
Il prononçait ma condamnation ;
Et moi du coup qui m'a pénétré l'ame,
Je me punis ; la Baronne est ma femme.
Il le faut bien, le sort en est jeté.
Je souffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage est au moins convenable.
Notre Baronne a l'humeur peu traitable ;
Mais, quand on veut, on fait donner la loi :
Un esprit ferme est le maître chez soi.



SCENE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or çà, mon fils, vous épouſez Madame ?

LE COMTE.

Eh oui.

LA MARQUISE.

Ce ſoir elle eſt donc votre femme ?
Elle eſt ma bru?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon ;
J'aurai, je crois, vôtre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y ſouſcrire ;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer! Eh! ma mère, pourquoi?

LA MARQUISE.

J'emmenerai ma Nanine avec moi.
Vous la chaſſez, & moi je la marie ;
Je fais la noce en mon château de Brie ;
Et je la donne au jeune Sénéchal,
Propre neveu du Procureur fiſcal,
Jean-Roc Souci ; c'eſt lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaiſante affaire.

De cet enfant je ne peux me paſſer;
C'eſt un bijou que je veux enchaſſer.
Je vais la marier.... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,
Ne ſoyez pas contre nous en colère;
Laiſſez Nanine aller dans le couvent;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, Madame, une famille
Ne ſe doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment? quoi donc?

LA BARONNE.

Peu de choſe.

LA MARQUISE.

Mais.....

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'eſt beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie?
Cela ſe peut, car elle eſt ſi jolie!
Je m'y connais: on tente, on eſt tenté;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles ſont toujours un peu coquettes.
Le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.
Çà, contez-moi, ſans nul déguiſement,
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine :
Et vous pourriez .....

SCENE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, MARIN, *en bottes.*

MARIN.

Enfin, tout est baclé,
Tout est fini.

LA MARQUISE.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'est-ce?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands, j'ai bien fait mon message,
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux;
Six beaux chevaux, & vous serez contente

De la berline ; elle eſt bonne, brillante ;
Tous les panneaux par Martin ſont vernis.
Les diamans ſont beaux, très-bien choiſis ;
Et vous verrez des étoffes nouvelles,
D'un goût charmant . . . . . Oh ! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE, (*au Comte.*)
Vous avez donc commandé tout cela ?

LE COMTE. (*à part.*)
Oui . . . . . Mais pour qui ?

MARIN.
Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carroſſe,
Et ſera prêt le ſoir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir ſur le champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revu le Notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.
Ce mariage a traîné bien long-temps.

LA MARQUISE (*à part.*)
Ah ! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.
Dans ce ſallon j'ai trouvé tout-à-l'heure
Un bon vieillard qui gémit & qui pleure.
Depuis long-temps il voudrait vous parler.

LA BARONNE.
Quel importun ! qu'on le faſſe en aller :
Il prend trop mal ſon temps.

LA MARQUISE.
Pourquoi, Madame ?

Mon

Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame,
Et croyez-moi, c'eſt un mal des plus grands
De rebuter ainſi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne ſont-ils pas hommes tout comme nous?
On ne ſait pas à qui l'on fait injure;
On ſe repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne proſpèrent jamais.

(*A Marin.*)

Allez chercher ce bon homme.

MARIN.

J'y vais. (*Il ſort.*)

LE COMTE.

Pardon, ma mère, il a fallu vous rendre
Mes premiers ſoins, & je ſuis prêt d'entendre
Cet homme-là, malgré mon embarras.

SCENE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, le Payſan.

LA MARQUISE, *au Payſan.*

APPROCHEZ-VOUS, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah! Monſeigneur, écoutez-moi, de grâce:
Je ſuis..... je tombe à vos pieds, que j'embraſſe;
Je viens vous rendre......

LE COMTE.

Ami, relevez-vous,
Je ne veux point qu'on me parle à genoux ;
D'un tel orgueil je suis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi?
A qui parlé-je ?

LA MARQUISE.

Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN.

Je suis, hélas! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous ?

LA BARONNE.

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah! Monseigneur, voilà ce que j'ai craint,
Voilà le coup dont mon cœur est atteint :
J'ai bien pensé qu'une somme si forte
N'appartient pas à des gens de sa sorte ;
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et sont gâtés auprès des grands Seigneurs.

LA BARONNE.

Il a raison ; mais il trompe, & Nanine
N'est point sa fille, elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il est trop vrai : chez de pauvres parens
Je la laissai dès ses plus jeunes ans.
Ayant perdu mon bien avec sa mère,
J'allai servir, forcé par la misère,

Ne voulant pas, dans mon funeste état,
Qu'elle passât pour fille d'un Soldat,
Lui défendant de me nommer son père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? Pour moi, je considère
Les bons Soldats ; on a grand besoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux!

LE PAYSAN.

Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'estime plus un vertueux Soldat,
Qui de son sang sert son Prince & l'Etat,
Qu'un important, que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la patrie.

LA MARQUISE.

Çà, vous avez vu beaucoup de combats ;
Contez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer ;
Mais sans appui comment peut-on percer ?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition ?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée !

LE PAYSAN, *à la Baronne.*

Hélas! Madame, non ;
Mais je suis né d'une honnête famille:
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Eh! poursuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine?

LE COMTE.

Ah! de grâce, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée & chérie.
Heureux alors, & bénissant le ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble & craignant son jeune âge,
Tremblant encor, lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.

Montrant la Baronne.

Je viens d'entendre, au discours de Madame,
Que j'eus raison: elle m'a percé l'ame.
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamans, sont un trop grand trésor,
Pour les tenir par un droit légitime:
Elle ne peut les avoir eus sans crime.
Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte & de douleur.

Je ſuis venu ſoudain pour vous les rendre ;
Ils ſont à vous, vous devez les reprendre ;
Et ſi ma fille eſt criminelle, hélas !
Puniſſez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils ! je ſuis toute attendrie.

LA BARONNE.

Ouais ! eſt-ce un ſonge ? eſt-ce une fourberie ?

LE COMTE.

Ah ! qu'ai-je fait ?

LE PAYSAN.

(Il tire la bourſe & le paquet.)
Tenez, Monſieur, tenez.

LE COMTE.

Moi, les reprendre ! ils ont été donnés ;
Elle en a fait un reſpectable uſage.
C'eſt donc à vous qu'on a fait le meſſage ?
Qui l'a porté ?

LE PAYSAN.

C'eſt votre Jardinier,
A qui Nanine oſa ſe confier.

LE COMTE.

Quoi ! c'eſt à vous que le préſent s'adreſſe ?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur ! ô tendreſſe !
Des deux côtés quel excès de vertu !
Et votre nom ? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh! dites donc votre nom. Quel myſtère!

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah! mon père!

LA BARONNE.

Que dit-il là?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer!
J'ai fait un crime, il le faut réparer.
Si vous ſaviez combien je ſuis coupable!
J'ai maltraité la vertu reſpectable.

Il va lui-même à un de ſes gens.

Holà, courez.....

LA BARONNE.

Eh quel empreſſement?

LE COMTE.

Vite, un carroſſe.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'inſtant.
Vous devriez être en tout ſa protectrice.
Quand on a fait une telle injuſtice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas aſſez ſe repentir.
Monſieur mon fils a ſouvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies;
Mais dans le fond c'eſt un cœur généreux;
Il eſt né bon, j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, ſi bienfaiſante:
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente!
Qu'il a l'air ſombre, embarraſſé, rêveur!
Quel ſentiment étrange eſt dans ſon cœur?
Voyez, Monſieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la ſatisfaire
Par des préſens.

LA MARQUISE.

C'eſt le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi, jamais je ne veux la revoir;
Que du château jamais elle n'approche:
Entendez-vous?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche!

LA BARONNE.

De mes ſoupçons évitez les éclats.
Vous héſitez?

LE COMTE, *après un ſilence.*

Non, je n'héſite pas.

LE COMTE.

Je dois m'attendre à cette déférence:
Vous la devez à tous les deux, je penſe.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien aſſez cruel, mon fils?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous ?

LE COMTE.

Il eſt tout pris.

Vous connaiſſez mon ame & ſa franchiſe :
Il faut parler. Ma main vous fut promiſe ;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds
Que pour finir un procès dangereux.
Je le termine ; & dès l'inſtant je donne,
Sans nul regret, ſans détour j'abandonne
Mes droits entiers, & les prétentions
Dont il naquit tant de diviſions.
Que l'intérêt encor vous en revienne ;
Tout eſt à vous, jouiſſez-en ſans peine.
Que la raiſon faſſe du moins de nous
Deux bons parens, ne pouvant être époux.
Oublions tout, que rien ne nous aigriſſe :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on ſe haïſſe ?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes préſens, à toi.
Traître, je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta paſſion te livre.
Sers noblement ſous les plus viles loix :
Je t'abandonne à ton indigne choix.

Elle ſort.

SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

Non, il n'eſt point indigne; non, Madame:
Un fol amour n'aveugla point mon ame,
Cette vertu qu'il faut récompenſer,
Doit m'attendrir, & ne peut m'abaiſſer.
Dans ce vieillard, ce qu'on nomme baſſeſſe
Fait ſon mérite; & voilà ſa nobleſſe.
La mienne à moi, c'eſt d'en payer le prix.
C'eſt pour des cœurs par eux-même ennoblis,
Et diſtingués par ce grand caractère,
Qu'il faut paſſer ſur la règle ordinaire;
Et leur naiſſance, avec tant de vertus,
Dans ma maiſon n'eſt qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? & que voulez-vous dire?

SCENE VIII & dernière.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE, *à sa mère.*

Son ſeul aſpect devrait vous en inſtruire.

LA MARQUISE.

Embraſſe-moi cent fois, ma chère enfant.

Elle eſt vêtue un peu meſquinement :
Mais qu'elle eſt belle, & comme elle a l'air ſage !

NANINE.

(Courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baiſſée devant la Marquiſe.)

Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon père !

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel! ô ma fille! ah, Monſieur!
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite ſi rare,
Dans ma maiſon, put de moi recevoir ?
Sous quel habit revient-elle nous voir !
Il eſt trop vil, mais elle le décore.
Non, il n'eſt rien que Nanine n'honore.
Eh bien, parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne
Que vous doutiez ſi mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous puſſiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage ;
Je ne veux plus commander qu'une fois,
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, & sa reconnaissance.....

NANINE, *à son père.*

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère,
Je vous ai vue embrasser votre père;
Ce qui vous reste en des momens si doux.....
C'est..... à leurs yeux...... d'embrasser..... votre époux.

NANINE.

Moi!

LA MARQUISE.

Quelle idée! est-il bien vrai?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille!

LE COMTE, *à sa mère.*

Le daignez-vous permettre?

LA MARQUISE.

La famille,
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort! Non, je ne puis comprendre
Que jusque-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir..... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils?

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux,
L'intérêt ſeul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus ſages
Ne conſulter que les mœurs & le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;
Et je ferai par goût & par juſtice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mere, enfin, terminez ces combats,
Et conſentez.....

NANINE.

Non, n'y conſentez pas.
Oppoſez-vous à ſa flamme..... à la mienne :
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle, il le faut éclairer.
Ah ! loin de lui laiſſez-moi l'adorer.
Voyez mon ſort, voyez ce qu'eſt mon père :
Puis-je jamais vous appeler ma mère !

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois ; c'en eſt fait,
Je ne tiens pas contre ce dernier trait.
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime :
Il eſt unique auſſi bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre ; à l'amour
Mon cœur ne peut réſiſter.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompenſe,
Mais ſans tirer jamais à conſéquence.

Fin du troiſième & dernier Acte.